

A black and white portrait of Jules Renard, a man with a mustache and goatee, wearing a dark suit and a white shirt. He is seated at a desk with his hands resting on a book or papers. The background is dark.

Jules Renard

Correspondance
I

LES OEUVRES COMPLÈTES

de

Jules Renard

(1864 – 1910)

Correspondance Inédite

I

Table des matières

Correspondance Inédite.....	1
Table des matières.....	2
1880.....	6
À son Père.....	7
1881.....	9
À sa sœur.....	9
À son père.....	14
1882.....	15
À sa sœur.....	15
À son père.....	19
1883.....	22
À son père.....	22
À sa sœur.....	26
À son père.....	29
À Clovis Hugues.....	30
1884.....	31
À sa sœur.....	31
À son père.....	34
1885.....	35
À sa sœur.....	35
À son père.....	38
À sa sœur.....	40

1886.....	43
À son frère.....	46
À sa sœur.....	46
À son frère.....	47
À sa sœur.....	50
À la même.....	53
À son père.....	55
À sa sœur.....	58
1887.....	58
À son père.....	59
À sa sœur.....	60
À son père.....	61
À sa sœur.....	63
À son père.....	64
À sa sœur.....	65
À son père.....	65
À sa sœur.....	66
À son père.....	67
À sa sœur.....	68
À son père.....	69
À sa sœur.....	73
À son père.....	74
À son frère.....	74
À sa sœur.....	75
À son père.....	76
À sa sœur.....	76
À son père.....	78
1888.....	79
À sa sœur.....	79
À son père.....	80
À sa sœur.....	81
À son père.....	82
À sa mère.....	84
À Léo d'Orfer.....	84
À Ernest Raynaud.....	86
À son père.....	87
1889.....	88
À Ernest Raynaud.....	88

À sa sœur.....	88
À Ernest Raynaud.....	89
1890.....	91
À sa sœur.....	91
1891.....	92
À Georges Courteline.....	92
À Marcel Schwob.....	92
À Madame Jules Renard.....	93
À Marcel Schwob.....	96
1892.....	98
À Georges Courteline.....	100
À Marcel Schwob.....	101
À son beau-frère.....	104
À Marcel Schwob.....	105
À Georges Courteline.....	106
À Marcel Schwob.....	107
À son beau-frère.....	107
À Marcel Schwob.....	108
1893.....	108
À Marcel Schwob.....	108
À Tristan Bernard.....	113
À Georges Courteline.....	114
À Marcel Schwob.....	114
À Georges Courteline.....	116
À Marcel Schwob.....	117
1894.....	117
À Maurice Pottecher.....	117
À Romain Coolus.....	118
À Georges Courteline.....	119
À Maurice Pottecher.....	120
À Tristan Bernard.....	121
À Marcel Schwob.....	121
À Marcel Schwob.....	122
À son père.....	125
À Eugène Morel.....	125

À sa sœur.....	126
1895.....	127
À Maurice Donnay.....	127
À Marcel Schwob.....	128
À Georges Courteline.....	129
À Romain Coolus.....	129
À Edmond Rostand.....	130
À Léon Blum.....	130
À Romain Coolus.....	131
À Maurice Pottecher.....	132
À Marcel Schwob.....	133
À sa sœur.....	134
À Maurice Pottecher.....	134
À Romain Coolus.....	135
1896.....	135
À Romain Coolus.....	135
À Maurice Donnay.....	135
À Romain Coolus.....	136
À Marcel Schwob.....	137
À Mme et à Edmond Rostand.....	138
À Steinlen.....	138
À Henri Duvernois.....	139
À Maurice Donnay.....	139
À Tristan Bernard.....	140
À Madame Jules Renard.....	140
À Tristan Bernard.....	148
À Maurice Pottecher.....	149
1897.....	150
À Jeanne Granier.....	150
À Mme Edmond Rostand.....	150
À Jeanne Granier.....	151
À Edmond Rostand.....	151
À Maurice Pottecher.....	152
À Edmond Rostand.....	152
À Robert de Flers.....	153
À Edmond Rostand.....	153
À Maurice Pottecher.....	153
À Mme Jules Renard.....	154
À Maurice Pottecher.....	158

À Alfred Athis.....	158
À Marcel Boulenger.....	159
À Jeanne Granier.....	160
À son frère.....	160
À Lugné-Poe.....	161
À Tristan Bernard.....	162
[Au Dr Collache].....	162
À Marcel Boulenger.....	162
À son frère.....	163
À Maurice Pottecher.....	164
À Jeanne Granier.....	165
À Maurice Donnay.....	166
À Marcel Boulenger.....	166
À Romain Coolus.....	166
À Mme Edmond Rostand.....	168
1898.....	169
À Alfred Athis.....	169
À Edmond Rostand.....	170
À sa sœur.....	171
À Edmond Rostand.....	171
À Tristan Bernard.....	174
À Marcel Boulenger.....	176
À Mme et à Edmond Rostand.....	176
À Mme Jules Renard.....	177
À Tristan Bernard.....	178
À Mme Jules Renard.....	179
À Marcel Boulenger.....	179
À Louis Paillard.....	180
À Maurice Donnay.....	181
1899.....	182
À Marcel Boulenger.....	182
À Tristan Bernard.....	182
À Maurice Donnay.....	183
À Maurice Pottecher.....	184
À Tristan Bernard.....	184
À André Picard.....	185
À Mme Edmond Rostand.....	186
À Tristan Bernard.....	187
À Louis Paillard.....	188
À Maurice Pottecher.....	189
À Louis Paillard.....	190

À Maurice Pottecher.....	191
À Alfred Athis.....	192
À Louis Paillard.....	192

1880

À son Père

[*Nevers.*]

Le 4 décembre 1880.

Cher papa,

Je viens d'être premier en mathématiques et septième en discours latin. Nous sommes dix-huit ou vingt élèves.

Pour cette dernière place j'évite tout commentaire, étant donné mes idées, que tu connais d'ailleurs, sur toute composition en général et le discours latin en particulier.

Je ne t'ai pas encore parlé d'une façon bien précise de mon professeur. Je vais le faire. C'est un homme à part sous bien des rapports, mais qui me déplaît en tout point. Il a de la prestance, et, ayant de la prestance, il a de la dignité et, par suite, de la vanité. Il a un but singulier, étrange : il veut qu'on le respecte, et, ce respect, il tâche de l'obtenir en donnant à ses paroles une teinte de rigorisme. Il se croit façonné d'une argile, et pense que nous le sommes d'une autre. Il s'est imaginé qu'un professeur devait être quelque chose d'imposant, à qui nous, élèves, nous devons déférence, soumission, condescendance mêlée d'égards. Il s'est fait un système, s'est tracé un plan, et, pour le suivre, chaque matin il recouvre du voile de la gravité sa vie privée, et, si l'on en soulevait un coin, on verrait sans doute écrit : Frivolité. Ce voile, il le laisse à la porte et redevient ce qu'il était avant d'entrer. Joue ton rôle comme tant d'autres, pauvre professeur ! Ne parais au milieu de nous qu'avec un masque menteur. Sois pour nous une statue de marbre glacé. Sois quelque figure antique noble et morne dans ta froideur. Prends garde de descendre du piédestal où tu t'es pour un instant exhaussé, mais prends garde aussi que

quelque éclat de rire strident ne t'aille détrôner de ta grandeur. Prends garde que quelque faune moqueur ne t'aille tirer par un pan de ton habit et ne mette à jour cette forme que tu caches !

Respect, dignité, gravité, mots sonores et fragiles comme la vague de la mer qui se brise contre un rocher. J'ai vu, dans mes rêves sans nombre, des ombres de fantômes qui jetaient sur elles des manteaux de pourpre ! J'ai vu des nuées de rosée qui voulaient prendre une forme et la garder : ô professeur, tu m'y fais songer !

Ignorest-tu donc qu'on ne respecte que ceux que l'on estime ? Les autres, on les méprise, ou bien on les coudoie avec indifférence. L'indifférence, voilà pour toi ; l'ennui, voilà pour nous. Triste vie et triste sort ! On reste une année entière avec un être que nous jette le hasard, puis, quand l'année a passé, on se demande, étonné, quel était cet homme avec lequel on a marché si longtemps côte à côte. Chose vraiment risible : il y a des esprits qui croient qu'il n'y a pas de choses meilleures que l'étiquette et la majesté. Le mot « sympathie » les fait sourire. Philosophes qui croient penser juste en se faisant une grande et haute idée de la vie et d'eux-mêmes.

Tout cela, cher papa, c'est pour te dire que nous avons un professeur qui n'est pas du tout de mon goût. Je ne sais réellement pas comment j'irai jusqu'au bout, mais, à coup sûr, je ferai une rhétorique bien triste, bien insipide et bien aride.

Et, outre cela, quoique tu en ries, je finirai par être fatigué de M. Rigal. Je t'ai déjà dit, et plus d'une fois, ce que je pensais de lui. Tu n'as pas prêté grande attention à mes paroles, mais je t'affirme ceci : plus je vais, et moins je m'aperçois que je me trompais. D'ailleurs, ses défauts, que tu attribues à son manque d'ordre, et que, moi, j'appelle petitesse d'esprit, me révoltent : c'est le mot. Je ne suis pas le seul à avoir ces opinions. Je devais lui faire un discours : je m'en passerai, et lui aussi. Non que je veuille par là me venger : je n'ai pas de ces mesquines idées, mais il me faudrait prendre des pensées et un langage que je suis loin d'avoir, et, grâce à moi, je ne suis pas encore à ce point dépourvu d'amour-propre. Me taire, oui ; mais afficher des protestations de dévouement et d'affection, je m'y refuse. On ne doit se servir de la parole que pour exprimer des pensées vraies et sincères ; aussi ai-je transmis cette charge à un autre élève de ma classe.

Je ne parle pas de ma chambre à M^{me} Rigal : elles sont toutes prises. Et, seraient-elles vides, j'ai des pensées si amères, maintenant, que j'aime mieux ne rien lui devoir.

Adieu, cher papa.

RENARD JULES.

J'écrirai dimanche à Amélie et Maurice. En attendant je les embrasse, ainsi que maman. Bonjour aux connaissances.

Bonjour à la famille Girard.

Réponds-moi si tu le peux. Tu me feras plaisir.

1881

À sa sœur

Chitry-les-Mines.

Le 6 juin 1881.

D'abord, ma chère, Levraut est aristocrate. Il aime les gens bien mis.

Ensuite, Chitry fut éblouissant, hier. Il était animé de je ne sais quel souffle, ce cher pays. Tout le jour, il fut doré ; tout le soir, il fut illuminé, toujours radieux. Tu connais d'ailleurs cette fête.

Mais, de toutes ces maisons féeriquement éclairées, la plus belle, la plus frappante, était la nôtre.

Pauvre maison, si tu la voyais ! Pour moi, quand je la vis, si morne et si triste, si sombre et si fantastique, – car elle l'est au milieu de la nuit, – je crus, au fond du cœur, qu'elle avait aussi, cette demeure, le sentiment, la vie. Tout y porte une impression quelconque. À tout on prête une physionomie, jusqu'au brin d'herbe qui naît tristement et tremblant entre deux pierres mal jointes. On dirait une mélancolique géante informe et sans contours qui oscille dans la brume, rêveuse, regrettant ceux qui ne sont plus et ceux qui sont encore. Longtemps j'y suis resté, parlant à cette muette animée un langage muet comme elle. Elle me comprenait, elle me sentait, et peut-être que, si j'avais pleuré, sa pierre aurait versé des larmes. Cela devient de la sensiblerie. Que veux-tu ! Quand on est seul avec la solitude, on aime à s'entourer d'une foi superstitieuse, d'une contemplation mystique, inconnue et frissonnante, qui plaît à l'âme, qui la charme, qui l'enivre, qui la berce, qui l'endort.

La religion païenne animait ses marbres et ses bronzes. Elle voyait la vie partout, partout, éperdument. Qui me dit, à moi, qu'elle avait tort ?

J'en arrive, si tu veux bien me suivre, à celle qui fut, que tu crois et qui se dit encore ton amie. Il y a des choses qui ne se dépeignent pas facilement. Le soleil en est une, et elle en est une autre. Non que je veuille la comparer à un soleil ! Ces fleurs de rhétorique éblouissent trop, et d'ailleurs ma pensée est immensément loin de là. Je dis simplement que Marie est une jeune femme et fut jadis une jeune fille dont il est bien difficile d'analyser la composition, morale, s'entend.

Maintenant, elle est riante et rieuse, fraîche, femme, enfant. Elle a tout de la jeune fille, avec un léger vernis de gravité qui paraît rarement, de temps en temps, par éclairs. Elle est d'une gaîté entraînante, étourdissante, par instants, affairée sans affaires. Sa pensée, comme elle, est dans un perpétuel va-et-vient, adorable pour qui sait adorer. Elle commence vingt phrases sans en finir une seule. Ce sont des riens, qui cependant ont souvent l'air d'être des quelques choses. C'est une voix enfantine et un chant d'oiseau, une perpétuelle harmonie de notes disparates, charmante et fragile, quelque chose d'aérien et de nuageux, avec je ne sais quelle odeur de je ne sais quoi.

Tu la connaissais ainsi : c'est plus frappant encore. Tu m'as souvent dit que Marie savait penser parfois. Se fait-elle une exacte idée de ce qu'est une pensée, d'abord ? Et ne fait-elle pas à son insu ce qu'elle fait ? J'ai rencontré déjà beaucoup de ces caractères insaisissables, inanalysables, indescriptibles et étranges. J'ai toujours vu qu'ils vivaient par saccades, par caprices. Plusieurs ne m'ont paru qu'une fantaisie réalisée, agitée, mobile, changeante, fuyante et se fuyant elle-même, pensant et vivant peut-être, mais sans en avoir conscience, un éblouissement, enfin, mais impalpable, sans forme, sans consistance. C'est la physionomie, exacte ou fausse, mais franche, que je prête à Marie. Est-ce flatteur ? Ne l'est-ce pas ? La question me conduirait trop loin. Peut-être la solution serait à l'avantage de Marie, mais, à coup sûr, je préfère ces femmes-là à bien d'autres. J'ai souvent pensé que M^{me} Dubois devait avoir, à vingt ans, plus d'un rapport avec Marie. Le mariage l'aurait un peu rendue réfléchie. En sera-t-il de même de Marie ? Question !!! Réponds !!!

Tu m'as dit que Marie avait souffert comme bien d'autres. Je le crois, mais encore une restriction : ce devait être une souffrance toute particulière. Avec un cœur comme je l'ai compris, où le rire est si près des larmes, où joies et peines s'entremêlent et s'entrechoquent à toute heure, la douleur doit être un peu confuse. Ces âmes-là savent-elles bien qu'elles souffrent ? Ont-elles été au fond de leur mal ? En ont-elles vu tout le poignant et tout le sombre ? Ont-elles, comme ces esprits penseurs et mornes qui regardent leur amertume face à face avec le calme effrayant du désespoir, avec l'idée précise et torturante de

ce qu'on est et de ce qu'est la peine, ont-elles la faculté de comprendre, de sentir, de contempler leur souffrance dans son étendue et dans sa noirceur ? Je ne le crois pas. Marie a vu, dans les circonstances qui l'ont frappée, quelque chose de vague, d'incertain, d'indécis. Ces circonstances, elle les a senties, mais sans les envisager, je ne dirai pas : avec tranquillité, mais avec une connaissance parfaite du coup qui la frappait. Pressée par lui, et n'ayant pas l'âme à tout jamais souffrante, elle a tenté de se dégager de cette pression ainsi que fait le liège sous les doigts du plongeur. Chez quelques âmes, le rire est un instinct que n'étouffent pas facilement les pleurs. Cet instinct a été le soutien de Marie. Faite pour la gaîté, poussée à cette lumière, car c'en est une, par une force irrésistible et à laquelle elle n'a pas essayé, d'ailleurs, de résister, elle n'a jamais connu, comme tant d'autres, sur sa joue amaigrie le feu dévorant de larmes brûlantes. Elle n'a pas eu ce que tu appelles une douleur concentrée, et ce que, moi, j'appelle une douleur réfléchie.

Au reste, la réciproque de tout cela est vraie. Voltaire avait dit : « Qui ne sait pas haïr ne sait pas aimer. » J'aime beaucoup Voltaire, surtout lorsqu'il dit des choses aussi profondes, aussi vraies, aussi sinistres même. Toi, tu n'apprécies pas à leur juste valeur ces quelques mots que je t'ai souvent cités d'une façon plus ou moins directe. J'en suis d'ailleurs une personnification.

Changeons-les, si tu veux, et disons : qui ne sait pas souffrir ne sait pas être heureux. Ceci est indiscutable, et tu ne le contesteras pas, j'espère.

Eh ! bien, pour en revenir à Marie, je la crois encore incapable d'être véritablement, sûrement, profondément, intelligemment heureuse. Inutile de te dire pourquoi. Je viens de t'en montrer assez longuement la contre-partie. Elle est vraie, et sois certaine que celle-ci l'est encore, peut-être plus même, car, bien que tu me la refuses, ma chère, j'ai en ce point l'expérience pour moi, ce qui me donne le droit d'en parler avec connaissance de cause, de l'affirmer même, au besoin.

En résumé, Marie vit à la superficie. Je ne crois pas me tromper, d'ailleurs, peu importe mon appréciation. Elle ne changera nullement la face des choses, si les choses sont autrement.

Je viens de déjeuner avec elle. Il n'est pas aisé de parler grandement avec ton amie. Elle a, comme toi, ce talent, dangereux quand il lutte avec un plus grand, de trancher une discussion avec un de ces mots qui peuvent blesser une sensibilité, je ne dirai pas même : excessive. Cette façon de mettre fin à tout débat, tu l'as abandonnée en partie. C'est une perfection de plus à ajouter... Allons ! des compliments. Je me retiens.

Au demeurant, Marie a un cœur d'or, ce qui fait tout oublier.

Quand à M. G., je ne t'en dirai que ceci : c'est un homme sérieux et grave, un père pour Marie plutôt qu'un mari. Elle trouvera peut-être chez M. G. une fermeté qui pourra fixer son caractère indécis.

La jeune fille est un peu capricieuse, gentille, enfant, aimante, je crois. François reste à Chitry. On le trouve un peu fantastique. Est-ce un exact jugement ? J'ai vu des parents qui se trompaient en ce point.

Je me promène le plus possible. Tout a un sens pour moi dans tout et partout. Des souvenirs frivoles, des banalités, chères aux cœurs pourtant, tellement nous sommes petits ! Enfant !

J'ai commencé par nier tout, et maintenant j'accepte tout. Ayant tout détruit, je crée.

Je n'ai pas assez de papier pour te les citer tous. Je ne t'en dirai qu'une strophe.

*O chêne ! Quand la nuit mélancolique et lente
Balance vaguement ta tête si tremblante,
Ta branche qui le sait, triste, morne, oscillante,
Peut-être songe à nous.
Peut-être, qui le sait ? c'est un front qui se plie,
Un front mystérieux qui rêve et nous supplie
De nous mettre à genoux.
Et, quand je le dirais, qu'auriez-vous à répondre ?
Tant d'autres l'ont détruit que je voudrais refondre
Ce monde vermoulu
Que vous avez bâti, dans votre fantaisie,
Ce monde sans couleurs, monde sans poésie
Que vous avez voulu.*

Hégésippe Moreau disait à sa sœur : « Je suis poète, mais je ne suis que cela. »

Je deviens panthéiste, tu le vois. Eh ! quoi, j'ignore ce que je deviens.

J'ai l'intention de partir ce soir, mardi, bien que nos vacances se prolongent jusqu'au jeudi de cette semaine.

Il pleut maintenant. Le temps est triste comme moi. Dis à papa que notre jardin est magnifique. Il y a des fraises énormes, fraîches, rouges, de pourpre. Je t'en enverrais une si je ne craignais de la voir trop mal placée, dans la lettre, s'entend.

Il est six heures du soir, et je ne suis pas parti, il est probable que j'attendrai un second soleil. C'est étrange, j'ai fini par aimer jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique ; je quitterai Chitry avec un regard de regret.

Je viens de voir Pauline. Elle m'a montré quelques vers de M^{me} Aufaure. S'ils sont d'elle, ils ne prouvent pas beaucoup en sa faveur. Sur une quarantaine, j'en ai trouvé deux ou trois, à peine, de bons, et point de beaux. J'ai lu la pièce qu'elle t'a dédiée. Je ne crois pas qu'elle ait pu te dire qu'elle l'a composée, car elle n'est pas d'elle. Je la connaissais auparavant.

Ses vers, si ce sont ses vers que j'ai vus, prouvent que l'on peut être une femme distinguée et méchant poète.

C'est que, vois-tu, la poésie est une de ces choses qui, comme la musique, ne souffrent pas la médiocrité.

On espère te revoir un jour à Chitry. On te regrette, on t'aime. Pauvre sœur ! Ceci, mieux que tout, prouve tes qualités. Tu les connais d'ailleurs, jeune fille modeste, et moi plus que toi, peut-être. À Chitry, tu est la châtelaine passée. On t'y vénère comme ces beautés antiques, célestes, qui passent comme une vision aux cœurs étonnés, émus. Peut-être qu'un jour les grand'mères aux têtes branlantes diront aux enfants roses : « Il a passé un ange aimé... , etc. » Cela devient larmoyant.

Pardon ! J'écris plus pour moi que pour toi. Va au fond de la chose, et tu verras que je te fais encore un compliment mérité.

Dis à maman que tous mes souhaits sont pour sa guérison prochaine.

Il fait beau. J'ai les yeux sur la campagne. Ma pensée fait quelques vers. Ayant un peu de place, je t'en cite quelques-uns.

Nature, on t'a niée ! On rit, on te blasphème.

Nature inanimée, on t'a faite si blême

Que je voudrais moi-même,

Que je voudrais, moi seul,

T'aimer, arracher ce linceul

Dont on a pu voiler ta face si flétrie

Au point d'ensevelir ta puissance et ta vie.

Hélas ! combien de nous veulent douter de toi ?

Pourquoi donc tant de haine, [sic] d'amertume ? Pourquoi,

Quand tu verses sur lui ton amour et ta force,

L'homme fuit ton haleine et ton souffle, et s'efforce

D'étouffer cette foi ?

Adieu.

À son père

[*Paris.*]

[*Octobre 1881.*]

Arrivé sans obstacles.

Il m'a été impossible de trouver une chambre à 30 fr. Toutes mal éclairées et touchant au zinc. J'en ai une de 35 fr., déjà payée et sans reçu : elle est pitoyable. Quand j'ai vu sa maigreur, cela m'a rendu sérieux. Elle se trouve 8, rue Jean-Lantier, près la place du Châtelet, au 5^e ou 6^e. C'est un hôtel tenu par des Rivey.

Le frère de Chanat m'a vendu une montre 40 fr. et payé un bock.

Je suis au *Café d'Anvers*, j'attends M. Nord.

J'en écrirai plus long dans deux ou trois jours.

Adressez lettres : Hôtel Saint-Magloire, 8, rue Jean-Lantier.

[*Paris.*]

Le 3 décembre 1881.

C'est à peu près comme si nous étions morts.

Au fait, les changements se font rares. Cela ne va pas mieux en philosophie : peut-être ne suis-je pas né pour elle. Nous avons composé dernièrement. Les places ne sont jamais définitives, mais j'aurai bien de la peine à me mettre dans la première moitié. De longue date nous savons qu'une place ne prouve rien ; pourtant, l'appréciation d'un professeur peut être considérée. La voici à peu près : « Je vous retrouve entier dans cette feuille : une certaine finesse d'esprit, mais toujours obscur, ce qui vous donne ce rang inférieur. Vous soulevez trop de questions à la fois, ce qui vous empêche d'en traiter une à fond. Vous prenez un chemin trop long pour arriver au but, ce qui rompt l'unité du sujet. En résumé, il faut *vous mettre au régime et à la clarté*. J'ai beaucoup d'estime pour votre composition, mais je n'ai à considérer que le résultat. »

En somme, si l'on débarrasse ce jugement de ces adoucissements inévitables, on peut en tirer cette conclusion : j'aurai de la peine à sortir de là. La philosophie n'est pas mon fait ; preuve que la philosophie ne prouve rien, et j'aime assez que tout soit prouvé. Si on veut aller trop au fond, on se perd, et l'esprit devient ténébreux peut-être parce que l'analyse anéantit la lumière apparente en la dispersant. La vérité n'est que relative. Le monde n'est qu'une illusion. Sots qui voulez l'expliquer, vous perdez votre vie.

L'habitude de faire des dissertations entraîne. Bref, la vanité de la science vous jette à larges flots l'irrésolution.

Continuons pourtant. Pour chasser l'ennui, il faut n'y plus penser.

Je dépense, cette année, une assez grande activité. Où me mènera-t-elle ? Je fais de tout. J'envoie même des articles non signés à un journal de province qui les imprime avec conviction ; non des articles politiques, s'entend, car, outre que je n'y comprends rien, la politique ne m'amuse pas, mais des dissertations sur n'importe quoi ou n'importe qui. Ce sera peut-être un jour ma seule ressource. Et puis, on passe une heure, le dimanche matin, à aligner des mots sonores. C'est une heure de gagnée, mot de la fin.

Je me suis fait, et pour cause, rembourser le prix de mes bottines. À quelque titre qu'on te réclame ce remboursement, comme avance, par exemple, ne sois pas étonné. C'était d'ailleurs convenu entre nous et nécessité oblige.

Je vais à Passy quelquefois.

Je reçois ta lettre à l'instant. Je réponds à ta question : comment se porte mon porte-monnaie ? Il y a déjà quelque temps que je me suis fait rembourser les 20 francs, et, si tu tardes à venir, eux ne tarderont pas à s'épuiser.

[*Paris.*]

24 décembre [1881 ?]

Reçu.

Il est inutile de me plaindre de cette absence forcée.

Je ferai comme je pourrai, et le moins follement possible.

1882

À sa sœur

Paris.

4 janvier 1882.

Ma Chère Amélie,

Voici quelques vers. Je désire savoir au juste, et nullement déguisée, l'impression qu'ils te feront. Je les ai lus à six personnes. Une seule les a parfaitement compris. C'est un jeune homme de 21 ans. Trois autres ont cru les comprendre. Le reste n'a rien vu, absolument rien. Parmi ces personnes se trouve une jeune fille dont je veux comparer le jugement avec le tien. Surtout, pas de fausse et injurieuse complaisance.

Voici. Il y a des vers que tu as déjà lus. Ayant fait la chose très vite, je n'ai pas eu le temps de les changer.

Ne les montre pas. Ce serait inutile.

Dédicace :
À vous, à d'autres, à personne.

*Hé ! bien, recevez-les, ces vers, sans défiance.
Ils se donnent à vous, mais sans venir du cœur,
Et je les vois aller avec insouciance
Comme, aux beaux jours, courbant sa tête au vent siffleur,
Sur l'aile du printemps l'arbre qui se balance
Abandonne sa fleur.*

*Elle est tout odorante, elle est fraîche, elle est blanche,
Et choisit, pour tomber, le front d'un promeneur
Qui se laisse embaumer sans songer à la branche.*

Que mes vers soient la fleur, moi, l'arbre qui se penche.

*La fleur, recevez-la puisqu'elle suit vos pas,
Puisque sur votre front un caprice la pose,
Puisqu'elle voulut être à vous, à peine éclore,*

*Vous qui savez si bien ce que vaut une rose,
Oh ! ne la fanez pas !*

*Que mes vers soient la fleur, moi, ce que l'on oublie,
Ce qui s'effeuille au vent sans amour, sans regret,
À tout souffle qui passe, indifférent, se plie,
Et sans s'inquiéter de ce qui disparaît.*

*Vous, lisez-les de même, et sans être inquiète,
Sans chercher à savoir ce qui les émette.
Mon nom, le diront-ils ? Qu'importe ! À vous ils viennent.
Ne leur demandez pas qui les laisse venir,
Car celui-là n'est pas de ceux qui se souviennent
Et voudrait ne jamais être de ceux qui tiennent
À quelque souvenir.*

*Ne vous souvenez pas, et, si leur rêverie
Triste, étrange, vous touche après les avoir lus,
N'allez pas croire que sa tête endolorie
Est toute pleine encor de songes qu'il n'a plus
Et qu'il coule des pleurs sur sa joue amaigrie.*

*Car il feint aisément ce qu'il ne peut sentir,
Et, puisqu'il vous prévient qu'il saurait vous mentir,
Défiez-vous un peu de sa bizarrerie.*

*La mer est insensible, et, pourtant, sur ses flots
Roulent incessamment des bruissements vagues
Ou de sourdes rumeurs que se jettent les vagues
Et qui semblent des sanglots.*

*Le lac est insensible, et, pourtant, quand l'aurore
Entr'ouvre de ses doigts les rideaux de la nuit,
N'avez-vous jamais vu comme un sourire éclore
Sur l'onde que dévoile une ombre qui s'enfuit ?*

*Qu'ils ne vous trompent pas, ces vers d'indifférence
Donnés par l'ironie ou même par l'ennui,*

*Issus de mon ivresse ou fils de ma souffrance,
Fiers comme le dédain, faux comme l'apparence,
Que j'oublierai demain pour les lire aujourd'hui !*

*Qu'ils ne vous trompent pas ! Sans vouloir les comprendre,
Lisez jusqu'au dernier, jusqu'au plus froid pour vous.
Peut-être est-il plus vrai ? Peut-être est-il plus tendre ?
Peut-être est-ce le seul, si vous voulez les rendre,
Qui vous fera les garder tous.*

*Si vous recommencez, tous seront beaux, peut-être,
Tous beaux, jusqu'à ce lui que j'aurais dû trouver,
Trop pauvre, et qui, pourtant, pourrait bien vous paraître
Le plus profond de ceux qui forcent à rêver.*

*Me croirez-vous, alors, jeune, ou bien de cet âge
Où l'ombre s'épaissit sur notre front pâli,
Où les beaux jours s'en vont en oiseaux de passage,
Laisant à notre cœur la douleur ou l'oubli,
Où le vieillard tremblant, l'œil collé sur la tombe,
N'a plus assez de force, à cette heure où l'on tombe,
Pour regretter ce qui se meurt derrière lui ?*

*Vieux ? Ou bien de cet âge où le cœur de génie,
Heureux de sa jeunesse, ardent à s'épancher,
(Des figures encor ! Quelle bête manie !)
Semble à tous, quand il pleure, une source infinie,
Et, quand il veut chanter, un vase d'harmonie
Que le premier passant aime à faire pencher ?*

*Qu'ils ne vous trompent pas ! Qui sait où la pensée,
Comme une triste sœur, dans son vol va s'asseoir ?
Pour quelques-uns, la vie, à peine commencée,
A de ces profondeurs qu'une tête glacée
S'effraierait d'entrevoir.*

*Mais à quoi bon cela ? Qu'ai-je voulu vous dire ?
Est-ce bien ma raison qui parle, ou mon délire ?*

*Terminerai-je enfin, comme je l'ai promis,
Sans gaîté, sans douleur, sans larmes et sans rire,
Et sans vous demander si vous avez compris ?*

*Ou bien, si je le crois, pour unique prière,
Souhaiterai-je un jour de vous revoir parmi
Ceux qui viendront pleurer à mon heure dernière
Pour effeuiller ces vers sur le marbre ou la pierre
Qui pressera mon front à jamais endormi ?
Qui sait ! Le mort pourra se lever à demi.*

*Mais encore, à quoi bon ? Quelle est ma fantaisie
De commencer si haut pour finir dans un trou ?
Pourquoi déraisonner ? Est-ce la poésie
Qui me donne le droit de vous parler en fou ?*

*Et même en fou si fou que j'ai perdu de vue
Ce que j'aurais voulu dire pour terminer.
Est-ce par indolence ? Est-ce par retenue ?
Est-ce pour vous laisser le soin de deviner ?
Mais de deviner quoi ? La pensée inconnue
Qui m'a dicté ces vers quand je les ai voulus ?*

Quels vers ? En vérité, je ne m'en souviens plus.

*Si ! Je m'en rappelle un, mais un seul, et que j'aime.
Il a je ne sais quoi de grave et de moqueur.
Vous qui les avez lus, le jugez-vous de même,
Ce vers plein d'amertume en sa fierté suprême ?
« Ils se donnent à vous, mais sans venir du cœur. »*

Très franchement, dis si tu comprends, ce que tu penses de la pensée et des vers. Tout cela, très longuement. Je ne ferai pas voir ton appréciation à la jeune fille en question. Je ne la montrerai, avec les vers, qu'à Blanche, qui ne les a pas encore lus, ou, plutôt, je ne le lui montrerai qu'après qu'elle les aura lus. Ce sera une nouvelle occasion de mettre en parallèle tes idées et les siennes. Quant à l'autre demoiselle, je t'en reparlerai.

Adieu.

À son père

[Paris.]

30 juin 1882.

Ce que je pense ? Rien.

Ce que je fais ? Rien, peu de chose. Quatre heures par jour aux bibliothèques de la ville. Le reste du temps je m'ennuie à vous attendre, le matin pour le soir, le soir pour le matin. C'est dangereux pour les coins de ma bouche et de mes poches. Ne vous dérangez pas ! Entassez, entassez avec foi.

Sans reproche, je ne compte plus sur vous.

Venez quand vous pourrez et quand vous voudrez.

Je ne vois plus personne. Seul dans Paris.

[Paris.]

6 octobre 1882.

Je suis arrivé à Paris bien et vite.

Il n'y avait rien à modifier. Je ferai ma philosophie tranquillement, j'y compte.

Nous avons un nouveau professeur dont je ne puis rien dire ; pourtant, il est jeune. J'espérais le précédent ; on n'a pas toujours ce qu'on espère.

À une autre fois plus de détails.

[Paris.]

4 novembre 1882.

Je viens de passer deux jours et demi en ville, Toussaint, et j'ai vu monsieur Rigal. C'est là tout le nouveau à noter.

Il y a bien une certaine appréciation de mon professeur. Je te la donne pour ce qu'elle est. « Vous devez être travailleur et chercheur, mais (je traduis ici sa pensée qu'il a voilée un peu plus, par politesse), votre intelligence est lourde, épaisse, tout *allemande*. Quant à la valeur littéraire de vos dissertations, n'en parlons pas. *Vous écrivez mal sous tous les rapports*. Vous avez un style de *médecin*, presque de pharmacien. »

En somme, monsieur me voit à sa manière : j'ai l'esprit d'un droguiste, ou à peu près ; et, s'il ne suffisait pas au pénible chercheur de broyer des herbes, il pourrait encore chercher ailleurs. Un journal d'un sou l'accepterait comme bâtisseur de faits divers.

« Vous n'avez sans doute pas lu d'écrivains imagés. »

Non, monsieur. Je n'ai lu que Victor Hugo, Lamartine et Musset. Vous voyez ce qu'il m'en reste. Mais soyez tranquille : on demandera à d'autres plus d'éclat et de lumières, désespéré si au feu de ces autres on ne peut allumer que son fourneau d'alchimiste.

Je n'aurais jamais eu ce rêve parmi mes rêves. Quelle chute !

Si ce malheureux plus tard n'arrive pas, comme on dit, les plus indulgents, les plus sensibles, le plaindront : « C'était pourtant un bon travailleur ! »

Oui, mais ce n'était que ça !

Allons ! Regarde en face le devoir. Emplis bien ta tête de cette grande idée qu'il faut faire son devoir : cela te suffira. Quelques ironiques diront que c'est peu, mais, toi, tu te consoleras en croyant que c'est tout. Il paraît que ce n'est pas rare, un bon travailleur. J'en cherchais, et j'en suis un. Il s'agit tout bonnement de connaître les choses.

Remercie Maurice et félicite-le.

Je n'ai pas vu monsieur Métour.

[Paris.]

16 novembre 1882.

Personne ne comprenait bien la chose. C'était un malentendu, sans doute. En réalité, je n'ai pas passé d'examen, étant bachelier. Il n'y a rien de changé.

M. Lesage agissait d'après les ordres de M. le proviseur, modifiés depuis, paraît-il. D'ailleurs, quel qu'eût été l'examen nos conventions avec M. Lesage auraient gardé leur valeur entière.

Ici non plus, rien de nouveau. Il y a du travail : c'est toujours la même note.

Tes observations, quoique fort justes, étaient sûrement inutiles. Tu sais bien que je me soucie fort peu de l'opinion ; c'est, je crois, le meilleur moyen de l'infirmier.

Je lis en cet instant le plus grand médecin de l'époque. C'est vraiment un fort. Je retourne à lui.

Je n'ai pas entendu parler du fils Girard.

Je n'ai pas vu M. Émile.

Je ne vois d'ailleurs personne.

[Paris.]

8 décembre 1882.

Douzième sur 26 en philosophie. C'est à peu près la place annoncée dans ma lettre de lundi. Je te la dis, parce qu'elle peut t'intéresser. D'ailleurs, elle peut avoir une certaine portée en ce sens que j'ai mis dans la composition tout ce que je pouvais mettre d'effort. Résultat misérable, j'en conviens. Peut-être changerai-je de méthode.

[Paris.]

Paris, 9 décembre 1882.

Reçu.

Il ne me manque plus que vous.

Tes 50 francs viennent à point, car je n'avais pas tous mes livres, et cela allait devenir gênant. Mais, avec ma détestable habitude, j'attendais toujours que vous veniez me les acheter vous-mêmes. Enfin, quand vous voudrez.

Paris n'est pas fort gai.

[Paris.]

20 décembre 1882.

J'apprends une nouvelle. Il est bon que tu la connaisses.

Grande réforme dans le monde universitaire. Les congés seront fixés comme il suit.

Grandes vacances, 6 semaines, Pâques, 1 mois, premier de l'an, 12 jours. Cette année, le congé du premier de l'an va du 23 décembre, c'est-à-dire de samedi, au 3 janvier 1883.

Qu'est-ce que je vais donc faire de tout cela ? Je ne veux certainement pas retourner en province. Il me faut alors subir les 12 jours à paris. C'est une question que je te soumets, sûr d'ailleurs que tu n'y trouveras pas d'autre solution que la mienne.

Ni mieux ni pire en philosophie.

1883

À son père

[Paris.]

12 janvier 1883.

C'est à toi, s'il te plaît, que ce discours s'adresse.

Il sera peut-être un peu long, mais je le crois d'une utilité certaine. D'ailleurs, ce que je vais te dire n'est que la reproduction de ce que je t'ai déjà dit. Quelque chose de nouveau s'y ajoute cependant : c'est un caractère de conviction et de fermeté triste.

Le début est magistral. Attends la fin.

Bien des fois, dans ces entretiens graves où le père oublie son titre, les formalités petites, les conventions étroites, pour n'être plus qu'un ami, nous avons parlé sérieusement ensemble. De quoi ? De la vie, c'est-à-dire de tout. Nous nous accordions sur ce point, que c'est une chose incompréhensible.

Nous différions en cela qu'il te semblait nécessaire d'avoir un but, qu'il me paraissait impossible d'en choisir un. Cette divergence d'opinions venait de ce que tu crois au devoir et de ce que je ne crois à rien. De là, ton activité sûre, de là, mes hésitations et mes dégoûts qui s'accroissent terriblement.

De nous deux, c'est moi, le malade pour le monde. Le monde aime bien qu'on lui ressemble. Et, pourtant, j'ai ma raison entière, sans gangrène. J'ai même le droit de dire qu'elle vaut celle de bien d'autres. Tout cela avait une couleur sombre, peu rassurante.

Puis, comme nous en étions là, la réalité bête et sourde m'a jeté tout à coup dans Paris en me disant : « Te voilà dans un monde qui se remue. Quelle sera ta place ? Il faut choisir : compter parmi les bohémiens ou les honorables, parmi les parasites ou les vivants corrects. »

Conséquent avec moi-même, je n'avais rien à répondre : est-ce que tout cela ne m'était pas bien égal ?

Et l'on m'a conseillé un moyen bâtard de concilier les choses : le professorat me tendait les bras. Au fait, pourquoi pas ? Si je me faisais esclave avec une chaîne dorée au cou ?

Ah ! Monsieur Rigal ! Monsieur Rigal !

Je voudrais bien savoir de quel droit un esprit trace ainsi à un autre la route qu'il doit suivre, sans autre inquiétude que celle-ci : « Il manque à ma gloire qu'un de mes élèves entre à l'École Normale. Que celui-ci entre donc à la grande École ! »

Quant à la nature, à l'originalité de l'être qu'on pousse ainsi devant soi, on ne s'en occupe pas : il ne doit pas en avoir. Que cela lui convienne ou non, peu importe. S'il a d'autres aspirations, qu'on les étouffe !

J'acceptai cependant, je ne me rappelle plus bien avec quelle mine. Et puis, autant ça qu'autre chose.

La situation, tu le sais, a changé. Pas une autre chose peut-être, me suis-je dit, mais, à coup sûr, pas celle-là. Cette aversion pour le but qu'on m'objectait, je l'ai bien mûrie. Elle s'est bien enracinée.

J'ai tort de faire des phrases.

Je ne puis pas continuer, voilà tout.

J'ai retourné l'idée dans tous les sens, je l'ai envisagée sur toutes ses surfaces avec le sérieux dont je dispose. J'ai conclu ceci : décidément, je ne suis pas né pour ce rôle. Tu as dit un jour à quelqu'un, moitié riant, moitié grave, que je serais journaliste ou cabotin. Je t'assure que je montre moins que toi d'assurance. Je ne sais vraiment pas si je suis digne d'être l'un ou l'autre.

C'est d'ailleurs une question que nous pourrions examiner en temps et lieu, à notre prochaine entrevue.

Pour le moment, un point est décidé, je renonce à l'École Normale. Lorsqu'aujourd'hui on a demandé quels étaient les candidats de l'année (il faut qu'ils soient inscrits avant le mois de février, c'est ce qui me fait t'écrire ; sans cela, je t'aurais attendu), je ne me suis pas nommé, bien entendu, pour deux raisons capitales. La première, je viens de te la dire ; la seconde, c'est qu'il m'est matériellement impossible de me présenter avec quelque chance de succès cette année. Ce n'est pas fausse modestie : ce genre de défaut ne m'embarrasse guère. C'est l'opinion de tous ; c'est la conscience parfaite de mon incapacité. Je ne puis vraiment pas me présenter à un examen pour lequel je n'ai absolument rien fait, et pour cause. On se présente tout de même, diras-tu. Cela ne coûte rien. Sans doute. Mais je suppose que je songe un instant à l'École : il serait de la plus haute prudence de ne pas le faire, et d'attendre. Je t'expliquerai cela dans une autre séance. Quant à ma nullité, puisque je te la signifie, tu peux l'admettre sans défiance. D'ailleurs, dans cette lettre, chacune de mes paroles compte et doit compter.

Ainsi donc, impossibilité absolue de me présenter, et intention non moins marquée de renoncer définitivement à cet avenir.

Je ne t'ai pas encore présenté la chose aussi fortement, et, malgré nos conversations antérieures, je comprends que l'impression produite soit désagréable. Il est difficile, dans ces circonstances, d'éloigner toutes les idées préconçues qui viennent assiéger l'esprit.

Crois-moi, nous avons vu jusqu'ici, toi et moi, l'École Normale sous un faux jour, comme tout ce qui est loin, et, pour trancher la question, quand je serais dans l'erreur, il est un fait certain, inéluctable, contre lequel toute mon énergie viendrait se briser inévitablement : je sens que je ne puis pas. Je ne suis peut-être pas bon à autre chose, mais je ne suis pas bon à cela.

Il est une objection que tu m'a faite quelques fois. C'est une affaire de dix ans, me disais-tu. Après, tu feras ce qu'il te plaira. Franchement, si je croyais l'objection sérieuse de ta part, je la trouverais au moins singulière. Dix ans, c'est un chiffre rond qui compte dans la vie. Comme il m'en reste, comme à tous les mortels de mon âge, encore quinze à vivre, en moyenne, tu me permettras d'en être moins prodigue.

Mais, sans doute, je ne fais, en ce moment, que me battre les flancs inutilement. Tu as l'esprit trop large pour ne pas admettre tout ce que je viens de te dire. Tu sais assez, par expérience, ce que coûte l'abdication d'une idée, même moins sensée que celle-ci, pour ne pas souffrir que j'écoute librement le je ne sais quoi qui se trouve en moi, qui se trouve en chaque homme pour le conduire et le conseiller.

En cet instant, ce je ne sais quoi se résume ainsi : aversion insurmontable pour un but que je n'avais pas choisi moi-même. Quant au reste, indécision sur toute la ligne.

Que me reste-t-il donc à faire ?

Ceci est plus clair.

Travailler largement en attendant que les tendances innées se déclarent plus manifestement. Je cherche : c'est toute mon occupation. C'est le seul moyen de trouver quelque voie où j'entre sans être forcé. Si tu admets la première partie de la lettre, la seconde te semblera non moins sensée, j'en suis sûr.

En tout cas, je crois qu'il m'est difficile de montrer plus de franchise, et je sais qu'avec toi c'est un grand point. Si l'on met à part certaines considérations, ma position n'est pas désespérée. Je suis assez jeune pour ne pas douter encore trop, et je suis persuadé que je trouverai enfin ce que je cherche.

D'un autre côté, je ne demande guère de conseils qu'à moi-même, car je sais ce que valent les avis de personnes indifférentes qui oublient trop souvent

de penser aux conséquences de l'intérêt tout à fait étrange qu'elles portent aux autres.

Je commence à avoir chaud et soif. Toi aussi.

Il me semble que j'ai tout dit, et je voudrais avoir bien dit tout. Je suis prêt toutefois à entendre tes observations et à m'y conformer autant qu'il dépendra de moi.

J'ai peut-être été, pendant toute cette longue harangue, trop sentencieux, mais il m'a semblé qu'on ne pouvait prendre les choses d'un ton trop haut puisque l'avenir (quel mot ! qu'il est gros !) est en jeu.

Vois donc, apprécie, juge, et fais-moi part de ta conclusion. Je te connais trop pour craindre qu'elle soit le barrage de la mienne. Une discussion inquiétante ne peut surgir entre nous deux ; ce serait une déviation subite, à laquelle le passé ne m'aurait pas préparé.

On me dit toujours que je travaille, mais rien de plus. Quelques progrès, cependant ; mais ce doit être un encouragement.

C'est une vérité banale de dire que les hommes tiennent à leurs idées. M. Séailles me le fait sentir de temps en temps ; pourtant, j'avoue qu'il y a bien du vrai dans ses critiques. Je ne suis pas du tout un jeune homme posé, mathématique, qui voit tout au travers d'un prisme régulier, qui n'admet pas les questions obscures et mystérieuses autour de nous. J'avoue même que je regretterais d'être ainsi.

Il est plus d'un problème insoluble qui fait trébucher les plus confiants. Malheur, selon moi, à qui ne le sait pas !

Tout n'est pas tiré au cordeau. Il n'y a pas qu'à regarder pour voir, qu'à voir pour comprendre.

En dépit des affirmations d'esprits superbes, tout ce que nous pouvons faire, c'est de reculer le plus loin possible les bornes de notre ignorance ; mais, l'anéantir, c'est autre chose.

Toujours la lumière aura ses ombres, etc., etc.

Reçu tes cinquante francs. Merci.

[Paris.]

9 mai 1883.

Tes surprises sont toujours pleines d'attraits, c'est entendu.

Comme tu ne précises pas le jour de la semaine prochaine, j'ai le droit d'espérer que tu arriveras au commencement, c'est-à-dire lundi ou mardi ; car ce sont les deux derniers jours de notre congé. Si tu choisis ce moment, envoie

un simple mot ; alors, tu ne me trouveras pas absent pour une raison ou pour une autre. J'ai besoin de causer avec toi pour jeter un peu de lumière dans l'avenir qui me paraît toujours obscur.

À sa sœur

21 juin 1883.

D'où me vient cet air méprisant ? Des autres, ou de moi ? De moi, sans doute. Superbe, en effet, celui qui prétend ne laisser tomber de ses lèvres que des paroles profondes, superbe, et vain. On imite la sonorité d'une chute d'eau, sans veiller à ce que les éclaboussures n'aient pas un goût d'aigreur. Je ne te méprise pas, je t'ai plainte quelquefois. Quelquefois je ne t'ai pas comprise. Par ta faute ou par la mienne ? Laissons tout cela dans l'ombre.

Mais qu'aurais-je pu mépriser en toi ? Tu parles de ta faiblesse. Quelque chose est au-dessus de la volonté : l'intelligence. Quelque chose est au-dessus de l'intelligence : le sentiment et la foi. Que te manque-t-il donc ? Le mépris que tu me prêtes te calomnie et me condamne.

Aussi bien, que le mal soit fini. Je ne le vois que comme un rêve.

*Je n'en puis comparer le lointain souvenir
Qu'à ces brouillards légers que l'automne soulève
Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir.*

(MUSSET.)

Les poètes ont la bonté et l'oubli : c'est pour cela qu'ils ont la supériorité. J'en ai rencontré un, que papa a mis sur mon passage. Il a vingt et un ans, la myopie de l'espérance, et le souffle de l'illusion : un malheureux de plus, que la société écrasera sous un de ses faux pas. C'est un confiant : voilà son titre, et ce titre suffit pour que ta main aille chercher la sienne, car il ne la tend pas. Il vient seul, sans appui, grandir en pleine lumière. Ainsi sont les poètes et les champignons. Pour s'élever, ils ne demandent qu'une goutte de gloire, et une goutte de pluie.

Tout cela veut dire qu'il y a plus dans un sentiment vrai d'une minute que dans la joie béate et longue d'un bourgeois extasié devant ses pâtés de venaison. Aimons et laissons faire ! Madeleine avait bien raison. Tu ne

t'attendais pas à voir Jésus-Christ dans cette affaire. Que veux-tu ! La vérité a ses exubérances et ses diffusions.

C'est à peu près comme certaines situations, n'est-ce pas ? Elles ont quelque chose de heurté et d'inflexible qui jette dans un étonnement où l'esprit en vertige se balance et ne se fixe pas. La mer est partout, le port, nulle part, et l'imagination, maîtresse d'erreur, agite l'ensemble dans un vide énorme et démesuré. Quelle figure a la raison au milieu de toutes ces ombres sans proportions ? Il faut quelque chose de plus. La fermeté ? Non. Autre chose, et tu ne l'as pas ; ce que personne n'a pu définir autrement qu'en disant : aimer, c'est-à-dire : aimer.

Et, surtout, que cet aveu ne soit fait qu'à toi-même. Quelqu'un pourrait en souffrir, d'autres en riraient. Le moins et le meilleur serait qu'on n'y prît pas garde.

Tout ce que tu me dis est grave. Qu'y a-t-il à te répondre ? Rien, puisque tout est fait. Donne à la crise cette solution utile à tant d'autres. Tiens fortement les deux bouts de la chaîne sans te demander où sont les autres anneaux, espérant qu'ils sont unis. Que font des conseils ? Le mieux peut être de se laisser aller, de compter sur la clémence des rouages.

Tu me demandes mon amitié. Telle qu'elle est, je te la donne, avec son insuffisance. Une vie m'attend où les coups d'épée pleuvent, et les injures, où se noie tout ce qui n'est pas faux, dans le journal, cet universel égout. Ce qui ne sera pas englouti est à toi.

Mais est à toi surtout la force dont tu disposes. Détache dans la perfection, ton rêve, de larges découpures. On peut faire beaucoup, même avec des débris. Ne t'arrête pas aux petits obstacles :

*La joie a pour symbole une plante brisée
Humide encor de pluie et couverte de fleurs...
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.*

(MUSSET.)

Le sermon est-il assez long ? Oui.

Passons aux choses sérieuses.

Voici, le plus exactement qu'il m'est possible de te la donner, la date de mon examen. La session commence le 7 juillet et finit, au plus tard, le 24 du même mois. J'ai demandé à passer le 7. Le plus généralement on accorde. Si on ne le fait pas, c'est par oubli. L'oubli rejette alors à une époque

indéterminée. Ainsi la marge est grande, et je crois impossible, même au hasard, de me reculer au-delà du 14. Ainsi vous pouvez fixer le mariage sûrement entre le 17 et le 24. Si, malgré tout... Tant pis ! Ce ne serait qu'un mauvais danseur de moins, mais je ne le crains pas. Où se fera le bal ? Quelles sont ces quarante personnes ? Envoie la liste complète.

Je ne sais pas si M^{lle} Octavie viendra. En tout cas, ne dispose pas d'elle s'en m'en parler. Il y a là un point délicat, j'y reviendrai. Je préfère que ce soit totalement. Et Blanche ? Qu'elle ne me redoute pas ! Assure-la de mes services et de mon savoir-vivre. Au besoin, je lui lancerai, par ta plume pour ne pas l'effaroucher, une invitation en règle. Je tiens à sa présence.

Je n'aime pas me charger des tourments de la haine.

Les morts dorment en paix dans le sein de la terre :

Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.

Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.

(MUSSET.)

Je compte sur toi pour la décider.

Ton mari est très bien. Tu n'as pas perdu pour attendre. Figure franche et belle tenue. Je te le renvoie. Mon estime lui est acquise. Tu l'as choisi : c'est le meilleur de ses titres, une garantie.

Le repas se fait à Corbigny (avis de papa sans doute), chez qui ?

Où vas-tu loger tout ce monde ?

Si tu recevais une réponse négative de M^{lle} Octavie, il faudrait à l'instant m'en informer. J'irais moi-même. Quant à Blanche, je regrette qu'elle demeure chez sa mère : je l'aurais enlevée, au besoin.

Pourquoi ne commencez-vous pas votre voyage par les Pyrénées pour revenir à Paris ? J'y serai presque.

Quand tu ne penseras pas trop à autre chose, écris-moi, donne tous les détails. Cela me distraira, j'en ai besoin, au milieu d'études indigestes. Elles m'appellent, j'y retourne.

Je viens de relire cette lettre : elle ne signifie pas grand'chose. Elle ne répond pas, je crois, aux questions implicites les plus importantes. Je me réserve, c'est mon droit. Laisse-le moi.

Bon courage.

À son père

Paris.

21 septembre 1883.

Je te sais gré de ne m'avoir pas oublié. Le malheur veut que je ne puisse pas te renvoyer tes 200 francs.

Avant-hier j'ai reçu une lettre (on a mis vingt jours à me répondre), qui rendait mes démarches vaines.

Je vais me décider à travailler un peu chez un avoué. Je cherche également à donner des leçons.

En dépit de toutes ces entraves, il est encore trop tôt pour désespérer. Tu vois que chacun a ses affaires. Je ne manque pas de courage et je trouve le moyen, en restant toute la journée chez moi, de ne pas m'ennuyer un seul instant.

Maurice m'avait dit dans sa dernière lettre que mon parrain était très malade. Va-t-il mieux ?

Au revoir.

À Clovis Hugues

Paris, 8, rue Jean-Lantier

24 novembre 1883.

Monsieur Clovis Hugues,
député des Bouches-du-Rhône.

Monsieur,

Bien que vous ayez songé à tout autre qu'à moi en affirmant fortement que les esprits mal pondérés vous déplaisent, j'ai pris ma part de la remarque, et j'ai réfléchi que j'avais manqué de tact, sans doute, en vous envoyant quelques vers mystérieusement.

Poussé par un sentiment que vous comprendrez moins pour vous que pour moi, je tiens à vous dire un mot plus clair.

Je viens, comme bien d'autres, de la province, c'est vrai. Je n'ai que dix-neuf ans, c'est encore vrai, mais croyez que cet envoi de vers pompeusement

dédiés au « Poète des prisons » n'est pas le premier anneau d'un orbe que je me prépare à décrire en satellite.

Non ! Je n'ai même pas cette prétention.

J'étais allé vous entendre prononcer quelques paroles saines, et, par communion d'idées, (ne vous en offendez pas !) j'ai éprouvé le besoin de vous écrire une pièce à ma façon. C'est l'inconvénient de votre situation qui vous contraint à parcourir mainte page ennuyeuse.

Je n'espérais pas que vous m'accorderiez plus d'un moment d'attention : le temps de lire, et encore ! Comptais-je sur une petite approbation ? C'est une question que vous avez résolue. Je n'insiste pas.

J'avais agi tout bonnement. On n'est point blâmable pour montrer une fois ses vers. Ayant eu plaisir à les faire, je m'étais imaginé, faussement, que vous les liriez volontiers.

Je regrette d'y ajouter de la mauvaise prose. Laissez-la passer pour une fois, elle aussi. J'ai le bon sens de dire : pour la dernière fois.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération respectueuse.

1884

À sa sœur

[*Paris.*]

3 septembre 1884.

Quand on me demande si j'ai une sœur, je réponds que j'en avais certainement une, mais que je dois l'avoir perdue, à moins qu'elle n'habite encore à Saint-Étienne, ville où je me souviens vaguement qu'elle est allée, il y a longtemps de cela.

« Non, je ne céderai pas ! Mille fois non ! C'est le plus jeune. Il me doit... » D'abord, tu n'en sais trop rien, si je suis le plus jeune. Depuis le temps !... Et puis, ce n'est pas une raison. Ainsi, tu vois que tu as tort.

Si tu savais ce qu'on m'a dit !

J'hésite presque à le redire :

*J'en fus d'abord tout interdit.
Si tu savais ce qu'on m'a dit !
Pourtant, sans y donner crédit,
Je puis le répéter pour rire :
Si tu savais ce qu'on m'a dit !*

On m'a dit : « C'est donc vrai ? Alors qu'il ou elle soit le bienvenu ou la bienvenue ! »

N'en fais pas un poète. Oh ! n'en fais pas un poète ! J'ai connu un jeune homme qui était poète. Quand il passait, on se le montrait du doigt avec de petits clignements d'yeux connaisseurs et des sourires bienveillants. Quand il lisait ses vers, – ta ta ta ta ta, – on l'écoutait bouche bée. Quel talent ! Est-il original ! Et les femmes...

Un jour, il demanda, à un monsieur cossu et protecteur des arts, cinq francs, promettant qu'il les lui rendrait. Le monsieur cossu se mit à rire : un poète ! De l'argent à un poète !... Mon cher ami, vous oubliez l'azur, les petits ruisseaux, les lèvres roses, les cœurs purs !

Le jeune homme qui était poète s'en alla tristement et mourut.

Tu vois, c'est navrant. Heureusement, je n'en ai pas cru un mot, et le monsieur qui m'a raconté l'histoire exagérait certainement. C'est égal : je t'engage à surveiller les tendances de ton petit bonhomme, si petit bonhomme...

Je lui enverrai un bonnet brodé exprès. J'ai dit.

Tu sauras que l'armée me méprise provisoirement. J'ai eu beau dire que cette sveltesse que tu connais n'était que l'enveloppe élégante d'un acier pur ou, tout au moins, d'un triple bronze : ces gens aux passions émoussées ne comprennent pas les métaphores. Le sang de ma famille... je me tais, n'étant pas seul de ma famille.

Toujours 8, rue Jean-Lantier.

[*Paris.*]

24 novembre 1884.

Ma chère Amélie,

Je suis naturellement très aise que l'événement ait eu lieu sans plus d'encombres. C'est à recommencer, pour donner au père un représentant. Quant à moi, j'attendais le nouveau-venu, fille ou garçon, avec toute l'impatience exquise qui chatouille le cœur d'un oncle. Une préférence ? Pourquoi ? C'est déjà bien joli d'en avoir un. D'ailleurs, jamais un doute. Tu

me navres en me croyant incapable de m'intéresser à ta famille. Je compte bien ne m'intéresser jamais qu'à la famille des autres : on a le plaisir sans avoir les inconvénients. Ne dis pas cela à Maurice ! Il serait homme à oublier ce qu'il doit à son pays, comme remplaçants. Rien à faire ! Vingt-trois ans, son devoir est tout tracé ; ce n'est pas une raison parce qu'on a une bronchite.

Regarder un enfant est tout un art, et regarder un oncle, donc ! Je parle pour moi. Concentrer une intelligence qui naît sur cette image démesurément grossie en laid de soi-même, et peut-être se dire que sa destinée est de ressembler à cela !... De là, les pleurs.

Nous sommes vraiment des sujets d'épouvante. Le grand-père le sait et, pour ne pas effrayer, il se refait enfant petit et humble.

Ça et là, dans ta lettre, des suppositions qui me peinent. Tu ne m'ennuies pas le moins du monde, et je ne suis pas le moins du monde dédaigneux.

Qu'est-ce que le talent ? La concentration d'une faculté précisée. Nous avons tous du talent : il faut le deviner. Nous avons tous une faculté qui peut faire fortune. Il faut appuyer sur les autres et les mettre dans l'ombre, comme on presse sur une orange pour en faire... Il existe une foule de comparaisons dans ce genre. Ceux qui paraîtront s'intéresser à un débutant ne diront pas : « Il a du talent », mais : « Il y a quelque chose à faire avec ce garçon. On peut en tirer quelque chose. » Tirer, toujours tirer.

C'est bête, plat, commun, mais c'est cela.

Il s'agit de se poser comme une affaire.

Où trouver de quoi se montrer dédaigneux ? Tu m'écris : « Tu es poète, journaliste, écrivain (étudiant), plus. » Est-ce que cela ne te suffit pas ? Tu sembles me demander autre chose.

Je t'affirme que je ne suis nullement en mesure d'être quelque chose d'officiel.

Il y a des gens à Paris, ma chère Amélie, qui gagnent de 90 à 100.000 francs par an. Si tu leur demandais ce qu'ils font, ils te répondraient qu'ils ne te comprennent pas. Si tu insistais, ils te diraient peut-être qu'ils font de la littérature.

Ce sont quelquefois d'excellentes personnes, pour n'être pas cataloguées. Si tu leur donnais un bureau de tabac, ou un ministère à tenir, ils mourraient de fumée ou d'ennui.

Oh ! l'officiel ! Tu ne sais pas ce que peut contenir de sottise, de platitude, de prétentions, de vanité, de fiel rentrés, de non-valeur, un préfet, rien qu'un préfet !

Penser toujours, agir le moins possible, et, de temps en temps, donner comme une aumône un peu de vers, un peu de prose, c'est là le seul absolu. Et encore, pourquoi l'aumône ? Les vrais sages, les vrais grands, sont ceux qui ne parlent pas, qui n'écrivent rien.

Mettre la vie toute en dedans, c'est la comprendre. J'en suis absolument convaincu.

Je t'envoie *les Roses*. Mais tu serais bien aimable de les faire copier par Maurice et de me les renvoyer : la copie ne m'appartient pas. C'est simple, comme tu verras.

Tu me parles du *Gil Blas*. Tu as dû lire l'article d'un autre journal, signé C. Delaville. On m'en prépare d'autre, paraît-il. Les exploiters se disent déjà : « Qu'est-ce que c'est que ce garçon-là ? »

Ne crois pas que j'ai l'intention – cette intention vient quelquefois, – d'être poète. Je fais cela pour que les salons s'ouvrent. On n'y lit pas de prose : il faut bien présenter des vers.

D'ailleurs, c'est naïf, simple, pas trop fort, à l'usage des cerveaux ennemis des sensations intenses, bon comme un peu de musique après dîner. Quelques-uns s'y sont trompés : j'en ai honte pour eux.

Bonjour à tous.

On dit *les Roses* dimanche prochain, à un concert. Je regrette que tu ne puisses venir entendre l'admirable diseuse, à laquelle revient le mérite de toute la pièce.

À son père

[*Paris.*]

[1884.]

Je n'ai rien de bien précis à t'annoncer.

J'ai vu, hier soir, M. Ordonneau, rédacteur au *Gaulois*. C'est un homme simple et affable. Il m'a fait toutes les observations qu'on peut faire en pareille circonstance.

Dix journaux à peine, m'a-t-il dit, sont assez riches pour payer leurs rédacteurs, ce qui fait environ cent journalistes payés. Toutes les places sont prises. Pour en obtenir une, il faut compter autant sur le hasard que sur son propre mérite. Vos débuts seront lents. Vous êtes heureux d'avoir le nécessaire pour vivre. Un journal de théâtre vient de se fonder. J'essaierai de vous y faire

entrer, mais ne comptez sur aucune rétribution. Si je trouve des demandes de leçons, une place de secrétaire vacante, je vous ferai signe. Revenez me voir dans six ou huit jours, et pardonnez-moi de jeter sur votre jeunesse un peu d'eau froide.

Là-dessus, il a à peine lu quelque chose de moi, m'a déclaré que ce n'est pas mal, un peu sérieux ; mais je dois avouer qu'il m'a semblé que son visage indiquait le contraire. En résumé, j'ai beaucoup à faire, mais je suis décidé à tout faire. Prends patience le plus possible. Je n'aurai jamais à m'ennuyer.

Je ne me suis adressé à aucun avoué. Cela ne vaut absolument rien.

Je pourrais écrire à un bureau d'agence, qui me chercherait des leçons ; je préfère attendre un peu.

Ma pension est de 79 fr. 50. J'ai fait quelques achats nécessaires.

Ma chambre me semble un palais.

Adieu. Prends patience, et sois confiant.

1885

À sa sœur

23 juillet 1885.

Il est bien inutile de te dire qu'il y a des moments où l'on n'a que peu l'envie d'écrire à qui que ce soit. Tout allait mal ces derniers jours ; certaines choses n'ont pas changé, mais j'en ai pris mon parti : il n'y a guère que ce brave moyen de modifier son sort.

Mes petites affaires sont encore bien petites. J'absorbe le plus possible, afin de pouvoir rendre, un jour. On a fait (un peintre du meilleur cru) une gravure assez réussie des *Roses*. Si tu savais comme on me les jette à la face, ces éternelles *Roses* ! Je ne suis plus que le poète des *Roses*. Elles sont entre les mains d'un éditeur, qui ne se presse pas, d'ailleurs, et qui prétend que le moment est mauvais. Il faudrait être à l'entrée de l'hiver. Naturellement, tu auras ta brochure. J'ai même l'intention de t'envoyer la gravure avant la lettre du dessin. Ce que j'ai d'intentions, moi !

Je prépare aussi un volume de nouvelles qui, je l'espère, sera fini au moment de mon départ : je fais toutes les démarches pour passer l'agréable

année à Paris. Des amis, chose curieuse, qui s'intéressent à moi, chose merveilleuse, veulent bien se charger du livre ci-dessus. Je t'avouerai qu'il est loin d'être fait, et que je me sens bien petite pâture pour m'offrir à la gueule du public. Ah ! plus tard, je ne dis pas. Il y a des moments où je me crois, au futur, quelque chose, d'autres où tout cela m'est bien égal.

Ce qui me tue, comme toujours, c'est mon orgueil. Pourquoi diable, aussi, ne s'avise-t-on point de me servir les plats tout prêts ?

Je connais une pauvre petite femme, de mon âge à peu près, qui en est déjà à son cinquième volume. Et ce n'est pas mal, ma foi ! Une toute petite femme, fluette et mince. Sans elle, il ne me serait pas venu à l'idée que je pouvais publier un volume. Enfin, si j'étais un jour un grand homme, il ne faudrait pas trop t'étonner.

Je ne m'ennuie pas trop. Je vais au théâtre, au meilleur, aussi souvent que je veux, et je regrette assez souvent que tu ne sois pas là.

Et toi ? Et ma nièce ? Laquelle de vous parle le mieux ? Je t'avoue qu'il me faut d'inouïs efforts d'imagination pour t'imaginer dans ton emploi.

Bien à vous deux.

[*Paris.*]

Ce mercredi. [Septembre 1885.]

Le fait est que, par moments, Paris fait oublier la province, et cependant tout n'y est pas joie. Si tu savais ce qu'y suscite d'intimité envieuse un semblant de talent ou de bonheur !

Je n'avance pas, cela est certain, et, à moins d'un coup de pistolet que je ne sais pas encore où tirer, je n'avancerai peut-être jamais. Par contre, les ennemis se dessinent. Pourquoi diable, aussi, moi, provincial, me mêlé-je de ne pas donner aux Parisiens l'importance qu'ils se croient !

Quelques amis, c'est vrai, mais rares. Les amis sont les indifférents. Je soutiens souvent que j'ai une sœur. J'en parle comme d'un chef-d'œuvre, avec mystère et culte. Où est-elle ? Montrez-la ! Je te vois en rêve faire ton entrée. Qui ? La sœur du poète des *Roses* qui font mourir. C'est mon nom de bataille, un peu long, mais flatteur. Et les yeux qui sont toujours en quête de se braquer sur toi. Ta tête fine, ma chère, se découperait le mieux du monde sur ce fond de réputation que je te fais. J'espère qu'un jour, tout arrivant, cela arrivera.

Biens lassants à la fin, les bals ! J'y vais, toujours irréprochable autant qu'un Anglais. Une cravate blanche propre est un blason de riche. On se demande quelle est la main occulte qui me soigne. On ne s'en doute que peu. Je suis si carrément laid, paraît-il !

Mère de famille, je t'oublie, et j'oublie que je suis oncle. Pauvre petite Jane ! En voilà une qui sera heureuse du monde et d'y être ! Un jour, quand elle aura dix-huit ans, tu me l'abandonneras. Nous ferons ensemble le tour de Paris, rien que tous les deux, en garçons. Dans dix-huit ans, qu'est-ce que je serai ? Si je l'étais ! comme dit Charles-Quint.

[*Paris.*]

[*Septembre 1885.*]

Ma chère Amélie,

Je ne t'envoie pas la gravure des *Roses* pour cette raison que je ne l'ai plus. Elle me reviendra. Sois sûre qu'elle est pour toi. Il arrive des complications. Probablement *les Roses* ne paraîtront pas. Le tableau servira de couverture au livre dont je t'ai parlé, lequel livre est à peu près reçu. Les difficultés s'aplanissent graduellement. Ce sera (s'il l'est), un tout petit volume de huit nouvelles très courtes, illustrées. Une centaine de pages au plus, à peu près insignifiantes, mais c'est un début, et c'est tout ce que je voulais. Cela s'est fait en un rien de temps et j'en suis encore tout étourdi. Cela s'est fait trop vite : je crains une catastrophe.

Je te dis toutes ces choses d'une façon embrouillée, mais tu comprendras plus tard.

Tu recevras le journal en question, fort peu intéressant, d'ailleurs. Il y a dans l'air des projets moins frivoles.

J'ai fait une petite pièce pour ma nièce ; un amateur l'a mise en musique, une musique des plus plates, tu verras cela. Les vers, à côté, deviennent jolis.

Je ne fais plus de vers. Je les aimais pourtant assez, mais je crois qu'au point de vue pratique le vers est mon ennemi. J'ai un peu la fièvre, et je l'aurai tant que l'éditeur ne m'aura pas envoyé une lettre rassurante. Je t'informerai.

Si j'avais su plus tôt, j'aurais pu faire quelque chose de passable, mais j'ai été pris au dépourvu. En cinq semaines, j'ai fait près de quinze nouvelles. J'en ai choisi huit : les autres étaient atroces. Tu penses si c'est mauvais ! L'ennui est qu'on me jugera d'après cela, si l'on me juge.

Tu as un frère bien malheureux. Il criait à tue-tête : « Un éditeur ! Un éditeur ! » On lui en donne un. Il gémit encore et, pour un peu, le refuserait. Néanmoins, il fallait commencer.

Je ne sais pas du tout quand ce volume paraîtra, peut-être pas avant l'année prochaine. Chacun a son tour. Une jeune femme veut me céder le sien. D'ailleurs, c'est aux femmes que je devrai tout. Dirait-on ça à voir ma tête ? Il est vrai que c'est en tout bien, tout honneur, comme vous dites toutes.

L'éditeur est un des plus connus. Je serai en bonne compagnie. Je me fais tout petit parmi ces gens-là. Je crois qu'un accouchement n'est pas plus terrible. Remarque bien que je ne paie rien, et que l'édition serait très coûteuse. Serait !...

Je n'en parle pas à papa : il n'y croirait pas. Je lui réserve une surprise.

Croirais-tu que j'avais engraisé ? Mais je maigris. Il est bon que le métier de soldat me donne des forces.

Je t'envoierai les numéros parus du journal avec la gravure des *Roses*, dès qu'on me l'aura rendue. Inutile de t'affirmer que le tableau est plus fin que la gravure.

À son père

[*Paris.*]

29 septembre 1885.

Je suis très ennuyé d'avoir à te raconter des choses désagréables, mais à qui les confier, sinon à toi.

J'espérais te faire une surprise que tu aurais certainement accueillie avec plaisir, en en considérant surtout l'intention, bien entendu.

La surprise est pour moi !

J'avais passé cet été à composer quelques contes qu'un éditeur, M. Monnier, m'avait promis de réunir en un petit volume. Il avait accepté ces contes avec une étonnante facilité au commencement du mois de septembre. Je te donne la date pour te montrer la bonne foi de l'individu.

Pour illustrer la première page du volume, j'avais donné un dessin d'un peintre très connu à Paris ; pour donner ce dessin à M. Monnier, il m'avait fallu le retirer des mains d'un imprimeur qui me proposait de le mettre dans une brochure contenant quelques vers de moi. Première bêtise, comme tu vois, mais la brochure ne m'était pas payée. Les vers n'avaient pas une importance énorme, et je n'avais pas hésité à sacrifier ce premier avantage pour un autre que je croyais plus grand.

M. Monnier était enchanté, d'abord pour cette impolitesse faite à un de ses rivaux. Il criait à tout le monde que j'avais du talent, etc., etc. Il se chargeait de faire faire à ses frais les autres illustrations. L'une d'elles était complètement terminée. En un mot, tout allait pour le mieux. Non seulement M. Monnier ne me faisait pas payer, mais il devait me payer. Deux traités

avaient été commencés en ma présence et étaient restés inachevés pour des raisons futiles telles que : l'entrée au bureau d'un personnage inattendu, un détail oublié, un changement de titre, etc. Lundi dernier, *sur une invitation écrite* de M. Monnier, je me rendais chez lui pour une entente définitive : je n'ai pas été reçu.

Je pressentais une catastrophe. En effet, ce matin même mon manuscrit m'a été renvoyé avec ce mot :

*Cher Monsieur,
Mes associés se refusent à publier votre volume. Je vous retourne par
poste votre manuscrit. Croyez à mes regrets.
Meilleurs sentiments.*

E. Monnier.

La lettre est datée du 24 et me parvient le 29. Comme tu vois, on a reculé devant l'indélicatesse.

Il y avait promesses et *serments devant témoins* : il paraît que cela ne compte pas.

Je n'y comprends absolument rien. On m'a mêlé à une aventure qui m'était inconnue, à laquelle j'étais complètement étranger, et que je ne m'explique pas le moins du monde. Je suis à la porte, et bien.

Quel coup ! Tu peux en juger. J'avais l'air piteux, j'en aurais pleuré.

Le volume t'était dédié, et j'espérais par là te remercier de mon mieux.

En outre, cette petite affaire m'aurait rapporté, au bas mot, un billet de mille francs.

Voilà. J'ai tout perdu.

Remercie Maurice de ses complaisances. Je n'ai reçu aucune invitation de Nevers. Si on vous l'envoie, prévenez-moi. Si on me refuse de faire mon volontariat à Paris, ce sera complet.

[*Paris.*]

[*Octobre 1885.*]

Je reçois ce matin, un peu tard, un ordre de convocation d'après lequel je dois me rendre, le 4 novembre, à neuf heures du matin au plus tard, au bureau de recrutement de Nevers pour choisir mon corps. Je dois être porteur d'une déclaration de versement. Par précaution, je t'ai envoyé une dépêche, mais il est probable que tu n'as pas pu y répondre, les bureaux de Corbigny étant peut-être fermés. Tu répondras donc par dépêche à cette lettre-ci.

Si tu as les 1.500 francs, pour t'éviter un voyage je puis aller les prendre à Chitry, si toutefois ils ne peuvent être versés qu'à Nevers. Dans le cas où tu les aurais déjà versés, je puis prendre en passant le récépissé, ou tu peux me l'adresser à Paris, car je ne partirai, dans ce cas, que mardi soir. Si tu dois aller chercher les 1.500 francs à Nevers, donne-m'y rendez-vous en faisant en sorte d'avoir le récépissé quand j'arriverai. À ton gré, mais réponds sans retard.

Je n'ai rien reçu en réponse à ma demande, et je ne sais où donner de la tête.

À sa sœur

[*Bourges.*]

22 novembre 1885.

Ma chère Amélie,

Tu sais, sans doute, que je suis soldat à Bourges, et bon soldat. Je crois qu'il est difficile d'imaginer une vie plus abrutissante. En plein XIX^e siècle, voir de ces casernements est chose triste. Heureusement pour nous, on ne nous donne que le moins possible le temps de réfléchir, et, ce que la pensée a de mieux à faire ici, c'est de se retirer complètement.

J'ai échoué dans tous mes efforts pour rester à Paris. J'aurais eu mes dimanches un peu plus agréables, et le dimanche est certainement, à Bourges, le jour où l'on s'ennuie le plus.

Les deux premiers jours d'exercice, il a fait très froid, et plusieurs d'entre nous se sont trouvés mal, pas moi, mais, les suivants, la température s'étant adoucie, le maniement de l'arme nous a paru plus doux.

C'est égal ! C'est dur et, surtout, c'est bête. Albert en a vu quelque chose. Demande-lui des renseignements : cela n'a pas beaucoup changé, depuis. Tout passerait encore, (j'ai autant de force physique et d'énergie que les plus forts,) si je ne laissais à Paris des projets inachevés, des tronçons de tentatives. Le volume dont je t'avais parlé un peu par lettre, et dont j'avais longuement parlé à Albert, m'a été rendu au moment où il allait être publié dans de très belles conditions, à la suite d'une aventure où je ne jouais pas le moindre rôle, tout en ayant l'air d'en avoir pris un grand. Le monde n'est pas précisément drôle. Tu ne sais pas cela, toi, et je t'en loue.

À part quelques lits qui ont basculé, le mien entre autres, on ne nous a pas fait trop de misères. On se contente de nous appeler "bleus" d'un ton

méprisant. Quand je pense que, pendant un an tout entier... Je t'affirme que je comprends que les soldats de cinq ans s'en aillent au Tonkin. Il y a au moins, à ce voyage, un peu de tremblement, une sensation hors de l'ordinaire. Ici, tout est d'une fixité hindoue, l'exercice à part.

Papa me donne 100 francs. Il fait toujours ce qu'il peut, comme tu vois. Avec cela et des goûts modérés, on arrive au bout des trente jours, quelquefois avant. Je ne sais pas encore bien.

Bourges est une ville d'une tristesse !... Il est vrai que je sors de Paris. Il y a bien des objets d'art, mais je m'en moque. Et puis, il faut saluer à tout bout de chemin. On s'enferme dans un café tout le jour, c'est préférable.

Je te demande pardon de ne t'avoir pas écrit plus tôt, mais nous n'avons pas une minute à nous, en semaine. Je compte qu'Albert te persuadera de m'écrire le plus longuement et le plus souvent possible. Il sait ce qu'est l'arrivée d'une lettre au régiment.

Avec ma figure maigre, j'ai l'air d'un soldat de cinq ans.

Et ma nièce, comment va-t-elle ? Sait-elle mon nom ? Quand la verrai-je ?
Question.

JULES RENARD

Engagé conditionnel au 95^e de ligne,

3^e Bataillon, 2^e Compagnie.

Bourges. Cher.

[*Bourges.*]

[*Décembre 1885.*]

Si je ne devais pas à mon beau-frère tout le respect qu'on doit au mari d'une telle sœur, je lui parlerais en termes vifs, au moins. Cette façon de s'obstiner dans une erreur est singulière. Comment ! Vous, Français, géographes un peu, et chrétiens, vous en êtes à croire qu'il n'y a qu'à enjamber pour aller à Saint-Étienne, ville distante de Bourges s'il en fut !...

Si j'écoute les supplications (pour moi, quel honneur !) qui m'arrivent à la fois, il me faudra diviser mon pauvre petit congé du jour de l'an et les passer en égales parties à Paris, à Chitry, à Saint-Étienne. Non que le désir de courir à ces trois points ne me torture également, (quel style ! O simplicité !) mais... inutile, absolument, d'achever.

En résumé, Saint-Étienne est trop loin. Sans cela, depuis longtemps vous m'auriez vu, mais, avec cela, à moins que vous ne veniez à Chitry... Et encore ! Les affaires qui m'attirent à Paris sont d'une telle importance que, etc., il ne faut pas y songer.

Je doute que Jane m'embrasse jamais avec autant de bonne volonté que ma photographie. Il est certain que je marche sûrement vers une irrémédiable laideur. Le métier me défait autant qu'il est possible.

Tu devrais t'arranger de façon, en allant à Chitry, à passer un dimanche à Nevers. Tu me donnerais rendez-vous et j'irais t'y voir à ton passage. C'est entendu, n'est-ce pas ?

[*Bourges.*]

[*Décembre 1885.*]

Ma chère Amélie,

Ta lettre est arrivée un jour que j'étais à Paris. J'avais obtenu je ne sais pas trop comment, grâce à mes bonnes notes, on m'a dit, une permission de 24 heures. J'ai bien fait d'en profiter. Quelques affaires m'appelaient à Paris : j'y ai couru. Je n'y retournerai pas de longtemps, je crois.

Sur 64 conditionnels, deux seulement avaient eu leur demande signée. Nous ne savions rien à ce moment-là.

La vie devient de plus en plus fatigante. Il ne se passe pas un jour sans que la moitié du peloton soit punie d'une façon ou de l'autre. Vous avez l'accouchement : nous avons le volontariat, et, encore, à ce dernier point de vue, je suis un des moins à plaindre. On m'épargne un peu.

On enfonce dans une banalité croissante. C'est terrible, l'intelligence qui s'en va. Et un mois n'est pas encore passé !

Ta lettre, comme toutes tes lettres, s'est fait attendre et, par là, accueillir avec bonheur, au moins. Remercie Albert ; je n'avais encore reçu de lui que des télégrammes. Vous êtes gentils tous les deux. Je pense bien que, souvent, j'aurai à vous faire de ces compliments.

Une chose m'effraie : où avez-vous vu qu'on donnait des sept jours de congé à des soldats considérés autant que nous ? Pour peut que vous teniez à moi, vous aurez une déception. Nous nous tiendrons tous, même les mieux notés, pour très flattés, si on nous donne 48 heures. Il faudra que j'en passe deux à Paris pour liquidation de mes dettes de logement. Je vous vois rire, mais c'est le vrai motif. On ne badine pas avec son propriétaire. Vraiment, est-ce que les autres heures, 24, me suffiraient, quand je n'aurais l'envie que d'apercevoir le clocher de Saint-Étienne ?

Tu as l'air de voir mes 100 francs intarissables. Décidément, Albert (c'est lui qui t'a soufflé ça), a été soldat au bon temps. Songe, pour ne pas m'accuser de gaspillage, que j'ai de 60 à 70 francs de nourriture, 10 francs de brosseur, 3 fr. 50 de chambre, autant de lavage, etc. Ces civils touchent à l'insenséisme.

J'ai connu à Paris un général qui m'affirmait que je ne saurais pas quoi faire de 60 francs. Il est vrai que ce général avait voitures, chevaux, meutes, palais, jardins, etc. Tous comme ça ! Sacrebleu, on ne vous demande pas un sou, mais taisez-vous !

As-tu changé, grande et linéaire sœur, mère de Jane ? Et cela me suffit. Il paraît qu'elle a mon front : je la plains, s'il lui faut des bonnets de la taille de mon képi.

Si vous veniez un jour à Bourges... Mais Maurice m'écrit qu'Amélie ira à Chitry se reposer. Je la retrouverai au premier de l'an.

Ne t'étonne pas de ne plus recevoir le *Zig-Zag* : il est tombé.

1886

[*Bourges.*]

[*Janvier 1886.*]

Ma chère Amélie,

Je suppose que tu es de retour à Saint-Étienne. Remercie Albert de s'être sacrifié.

J'ai fait le superbe avec toi, mais je ne te cache pas que je me disposais bien un peu à l'être moins avec papa. Humilité vaine, comme tu sais. Maurice a dû me prêter 20 francs. Il m'a fallu en donner 105 à Paris pour appartement et étrennes. J'ai cru que je n'en sortirais pas. De ce côté, me voilà tranquille, avec, il est vrai, un empiètement de 50 francs au moins sur le mois prochain. Des jours meilleurs viendront. C'est un moment à passer (style usité). Ce doit être drôle, la misère.

Je ne t'ai jamais rien demandé, dis-tu. Veux-tu me faire un cadeau ? Tu m'offrais un foulard : envoie-le moi. Je le donnerai à mon sergent-major, qui me rend en ce moment de vrais services et qui s'est toujours montré charmant pour moi. Si tu en avais un autre, mais moins beau, (la hiérarchie, tu comprends,) je le donnerais à mon sergent-fourrier, un autre ami sérieux. Toutefois, je ne tiens qu'au premier, et, encore, si cela ne te gêne pas trop.

Je ne te dis pas que mon séjour à Paris a été des plus agréables : tu le comprends sans peine.

Ainsi que je te l'ai promis, (quel drôle de style !) je ferai tout mon possible pour aller vous voir au prochain congé, Carnaval, je crois.

Rien de nouveau au métier. Mon lit est placé sous les toits, près d'un carreau cassé. On dort gelé, voilà tout. Nous supportons tout sans trop d'impatience en pensant que nous sommes de la classe, et que c'est cette année !

[*Bourges.*]

[*Février 1886.*]

Ma chère Amélie,

Je pensais t'écrire demain un peu longuement, comme c'est le devoir de tout frère raisonnable, mais il arrive que demain je prends la garde, soir et nuit, dans une prison, entre des murs sombres. Cela te dispensera d'une lecture vague.

Je vous félicite de vos ambitions. Vous escaladez tous les deux avec une crânerie !... Puisse la chance, etc., etc. Mais vous ne serez pas installés pour Carnaval. Alors, j'irai à Paris.

J'ai été malade ces jours-ci. J'en maigrissais, et, du fond du cœur, je souhaitais l'arrivée d'un beau foulard de Saint-Étienne, mais le mal est passé, un mal sérieux, une complication de cinq ou six rhumes, et les foulards peuvent attendre que j'aille les chercher.

Qu'est-ce que je te dirais bien encore ? 101 jours sont passés : plus que 264 ! Cependant, les jours beaux s'annoncent avec une apparence de fixité.

Le métier est toujours le même. Autres exercices avec figures connues.

J'attends toujours des nouvelles de Paris qui m'annoncent la réapparition sur l'eau de mon volume, mais rien ne vient. C'est désespérant. Tout est désespérant.

[*Bourges.*]

[*Février 1886.*]

Chère Amélie,

Un tout petit mot au café après une formidable partie de billard, en attendant plus, sinon mieux.

Je suis allé à Paris hier, ayant obtenu, à force de mensonges, une permission de 24 heures. En réalité, j'en ai pris près de 40. Une fois de plus mon volume a plongé. Cependant, je ne suis pas mécontent de ma visite, et tout va à peu près en ce qui concerne ma position future. On ne nous parle pas du tout du congé de Carnaval. Je crois même fortement que nous n'en aurons pas. Alors, à Pâques. Près de cinq jours tout entiers. Je passerai les trois premiers à Paris. Tâche donc d'avoir papa.

Pauvre volume ! Tout de même, c'est navrant. On m'a commandé un roman : tu comprends que c'est peu s'engager. Ces malheureuses nouvelles ont le don d'enthousiasmer au premier abord, puis tout s'écroule. Le monsieur en question m'a prédit que je serai, dans trois ans, un écrivain remarquable parmi les remarquables. Jusque-là, il me laisserait volontiers mourir de faim. Et puis, des réflexions, des réflexions !... « Pas assez de drame ! » Il lui faut du Montépin. Et puis, des nouvelles, ça ne se vend pas, etc., etc. Enfin, ma chère sœur, plains-moi, et prépare-moi une de ces réceptions, à ma prochaine visite, qui apaisent et réconfortent.

À part cela, bien agréable, le petit voyage à Paris.

Au revoir. Poignée de main et embrassements. Satané volume ! Je n'en ai plus de cheveux.

[*Bourges.*]

[*Avril 1886.*]

Ma chère Amélie,

Tes lettres ont du prix. Tu comprends qu'à présent je ne me refuse rien. Nous avons tant fait, les pensionnaires de ma cantine, qu'on nous a mis en ville. Et, maintenant, comme des cossus, nous mangeons en ville. Cela coûte plus cher, mais comme c'est meilleur ! Et vraiment, en tous lieux, pour avoir du meilleur, on ferait jusqu'à des dettes. C'est égal, je tâcherai de ne pas trop te tourmenter, bien que je commence à m'y habituer. Donc, merci.

Mon volume est sous presse depuis vendredi, et M^{me} Davyl vient de me réclamer à grande vitesse *les Roses*. Peut-être est-ce pour les mettre aussi sous presse. J'attends une lettre explicative. Cela me ferait deux brochures. L'année ne serait pas entièrement perdue. On fait toujours des démarches pour me ramener à Paris. Je n'y compte plus.

Quand mon petit bout de nièce saura qu'elle a pour oncle un écrivain de race, tu verras que les ridicules du caporal (proposé, mais non accepté : il n'y a plus de places,) disparaîtront. J'aurai peu de peine à vous l'enlever. Tenez-vous bien.

Non, on ne m'a pas accepté comme caporal, me trouvant peu sérieux pour un tel emploi. Je me contente d'être sur la liste d'avancement. Quand donc ce métier-là sera-t-il loin de moi !

Encore six mois moins douze heures. Souhaite-moi bon courage, et crois bien que j'apprécierai toujours tes lettres conçues en de tels termes. Je deviendrai mendiant, hélas ! Bizarre vie que je me fais, et drôle de destinée.

Au revoir.

À son frère

[*Bourges.*]

[*Juin 1886.*]

Mon Cher Maurice,
Merci bien. Tes 100 francs m'ont sauvé.

Il paraît que nous avons bien le droit de prendre quelques repas en ville, mais non une pension entière. On nous a guettés. D'ailleurs, nous ne nous cachions pas, et, la chose aussitôt découverte, on nous a parlé de tuiles qui devaient tomber sur nos têtes. Il n'est rien tombé du tout, mais il fallait céder, ou au moins en avoir l'air, payer le restaurateur et se retirer momentanément. C'est ce que nous avons fait.

Tu sais qu'au régiment toute dette se paie par de la prison. Étant donné un créancier et un adjudant, cela pouvait nous arriver. Enfin, tout semble à peu près calme, et, comme on nous sert (surtout ceux qui mangeaient en ville,) à la cantine d'une façon ignoble, je continue tout doucement à prendre mes repas en ville, jusqu'à nouvel ordre. Ne devant plus rien, je pourrai dire que je mange au repas, et même à la portion, mais non en pension : cela suffit pour qu'on ne puisse rien contre nous.

Encore quatre mois ! À part l'ennui, nous ne sommes plus trop malheureux. Nous en viendrons à bout, mais je crois bien que tu n'auras pas un frère caporal. Je deviens d'un nul et d'une apathie !

On se baigne, mais dans un trou qui fait pitié aux bons nageurs : j'en suis. Rien de nouveau.

J'ai un sergent-major qui égale l'ancien en prévenances et amabilités. Mes sergents renoncent à me consigner : c'est tout de suite enlevé. Cependant, il n'est pas aimé des soldats. Il est vrai que, l'auteur des *Roses* !...

Écris donc à papa qu'il me raconte un peu son entrevue avec M. Sevin. Que diable a-t-il pu aller faire chez lui !

À sa sœur

[*Bourges.*]

[*Juin 1886.*]

Ma chère Amélie,

Tu deviens immorale. Je n'avais pas le moins du monde l'intention d'aller à Paris : au reçu de ton envoi, je suis parti. On doit m'en vouloir à Chitry. Voyage assez malheureux, du reste, ou, plutôt, assez inutile. Mais j'ai résolu de me taire, ayant remarqué que tout ce que je dis n'a qu'une valeur momentanée, et encore !

Nous nous ennuyons certainement plus que jamais. La fin n'en finit pas. Et puis, les soucis, de telle sorte que je me fais petit à petit une vieillesse.

Merci. Au revoir.

À son frère

[*Bourges.*]

[*Juin 1886.*]

Mon Cher Maurice,

Je reçois ta lettre, et je n'attends pas dimanche pour te répondre.

Je ne sais pourquoi je l'espérais plus lourde. Ce n'est pas un oubli, n'est-ce pas ? C'est bien que papa a pensé que les 100 francs que tu m'as envoyés comptent comme paiement d'un mois ? Dans ce cas, je le trouve sévère, mais juste. Seulement, cet arrangement-là me laisse perplexe. Moi qui considérais ton envoi comme un cadeau inespéré pour me tirer d'une situation ennuyeuse, je me demande comment je vais attendre l'autre mois. Demande à papa s'il ne veut pas m'aider à résoudre la question. Sinon, je le trouverai toujours sévère, mais juste. C'est ma faute. J'ai joliment cru que ça ne comptait pas ! Vous me faisiez si gracieusement des offres !

Je ne pense pas aller à Chitry bientôt, ni même à Paris où j'ai tant à faire. Je serai probablement forcé d'aller tout droit de Bourges à Paris, à la fin du volontariat. Je ne sais pas encore quelle position précaire m'y attend, mais j'en aurai une immédiatement, ou je rengage. Un tas d'affaires sont toujours en train : inutile d'en parler. Il faudrait que je fusse là.

Nous ne mangeons plus que rarement en ville. Il a fallu céder. Nous y allons pourtant quelquefois. En ce moment nous mangeons à une cantine. Le vin y est si mauvais que je bois de la bière. Premier plat : artichaut, second plat : salade. C'est atroce, et cela coûte aussi cher qu'en ville, mais il y allait de la prison.

Encore 111 jours ! On fatigue moins, mais on s'ennuie toute la journée.

[*Bourges.*]

[*Juillet 1886.*]

Mon Cher Maurice,

Je reçois tes 100 francs. Grand merci. Je ferai tout mon possible pour que le fait ne se reproduise plus.

J'aime mieux ne pas te laisser compter sur moi à la fin de l'année. J'ai hâte de me mettre à l'ouvrage, sans le plus petit repos. Une fois à Chitry, cela n'en finirait plus. J'y reviendrai plus tard.

Encore 107 jours à me ronger. Tu ne t'imagines pas l'ennui de la fin. Impossible de travailler. Je serai, malgré moi, forcé d'arriver les mains vides à Paris. Pas le plus petit roman à donner.

Rien de très important comme nouvelles.

[*Bourges.*]

[*Juillet 1886.*]

Mon Cher Maurice,

Je reçois ta lettre à l'instant, et, comme je prends la garde cette nuit et demain, il me serait impossible de te répondre pour lundi. Tu pourrais t'imaginer un tas de choses.

Mon voyage à Paris a été désastreux, ou à peu près. Entre autres détails, l'éditeur de *Crime de village* a disparu. J'y suis parfaitement habitué. Je vais en chercher un autre. D'ailleurs, je m'y attendais, mais je pensais que le volume allait paraître avant la fuite du monsieur. Désormais, je ne veux plus parler de ces choses-là à qui que ce soit. Vous finiriez par vous moquer de moi.

Papa m'ayant catégoriquement fixé les frais de mon volontariat à 1.200 francs, avec la liberté de les lui demander quand je voudrais, tu comprends bien que j'aurais pu le prier de m'avancer ce mois-ci. À force de me faire avancer, je finirais par n'avoir plus droit à rien. Tu comprendras aisément que j'aime mieux me passer d'argent maintenant qu'aux derniers moments où nous aurons les grandes manœuvres, les réservistes, etc., et où le manque d'argent me gênerait beaucoup plus. Donc, continue à être régulier dans tes envois. À moi de m'arranger, pourvu que papa ne reçoive aucun billet à la fin de l'année. Je sais qu'il ne me refuserait rien, mais je tiens à ce qu'il ne croie pas que je traite ces questions à la légère et que je me propose de toujours puiser dans sa caisse à volonté.

Merci tout de même. Je ne t'en veux pas de n'avoir point fait d'économies ; c'est énormément difficile.

Je m'occupe sérieusement de ma rentrée à Paris. Si j'ai 24 heures, j'irai te voir, mais, vois-tu, il faut que tout change. J'en ai assez. Je suis décidé à tout pour l'argent, et je vais partir à la conquête de Paris.

Bonjour à tout le monde.

J'aurai mon ancien appartement à Paris.

[*Bourges.*]

[*Août 1886.*]

Mon Cher Maurice,

Je suis allé à Paris dimanche dernier. J'ai attendu samedi soir au *Café de Madrid* de 9 h. à 11 h. 1/2. Papa était sans doute reparti pour Chitry. Je ne te parle pas de mon voyage. Lis mes lettres précédentes : c'est la même chose. Je ne sais plus où j'en suis. Je puis seulement t'affirmer que *les Roses* ne se vendent pas du tout, du tout.

Si tu n'avais pas fait l'ouverture dimanche, je serais très probablement allé te voir, mais cela te forcerait à manquer une belle partie. Peut-être ferai-je un dernier effort à Paris. Écris-moi donc si papa y est encore. D'ailleurs, peut-être n'irai-je pas. Je suis las de tous ces voyages qui ne me donnent que des ennuis.

Je profite d'un moment de répit. Les réservistes sont arrivés. Je ne fais plus rien, rien du tout. J'ai eu la chance de me faire prendre comme planton, pour courses, distributions d'argent, etc., et c'est une sinécure. Je coupe à tout, comme on dit, excepté à l'ennui. Je dors dans mon lit, et mon bataillon couche sous des tentes. C'est merveilleux, mais je ne suis malheureusement pas en humeur de goûter toutes ces jouissances-là. Nous allons partir en manœuvres dans huit jours. Comme, pendant les quinze jours qu'elle dureront, je ne pourrai pas manger à la cantine et qu'il me faudra payer mes dépenses comptant, devance ton envoi, si papa ne s'y oppose pas, et fais en sorte que j'aie mes 100 francs avant de partir, c'est-à-dire dans les premiers jours de septembre.

Bien entendu, ce n'est pas un supplément que je te demande : c'est l'argent de mon mois. Cependant, si tu as fait des économies, ne te gêne pas. La poste met à ta disposition, au choix, un tas de jolis petits mandats préparés. Remarque bien que je ne te demande pas : j'accepterai, voilà tout.

Mes journées se passent bien doucement. Pourvu que cela dure ! Je suis en contravention avec toute espèce de règlement. Je me suis arrangé de façon à

faire les manœuvres avec mon sergent-major, qui mangera à notre escouade. Cela me distraira peut-être un peu. Elles ne m'effraient pas le moins du monde.

Au revoir, bonjour à tous.

Le peloton reprendra après les manœuvres. Tu sais que les conditionnels partiront probablement le 9 novembre. Trois jours de gagnés sur le congé.

[*Bourges.*]

[*Août 1886.*]

Mon Cher Maurice,

Les manœuvres, qui sont de brigade comme tu le sais sans doute, et qui dureront une quinzaine de jours, se passeront dans le Cher, et un peu dans le Loiret. Cela importe peu, d'ailleurs. Le plus clair est qu'ensuite il ne nous restera que 50 jours. Ça se tire sérieusement.

Nous passons en ce moment le troisième examen.

Comme je te l'ai dit, je ne compte pas du tout aller à Chitry avant la fin de l'année. Amusez-vous sans moi. Dis à Amélie que je lui écrirai un jour ou l'autre, plutôt l'autre, car je me sens, par ces chaleurs, pris d'une paresse presque égale à la sienne. Rien de Paris.

Je viens de passer l'examen. « Pas brillant » a été l'appréciation générale ; mais, au régiment, moins on en fait, et plus on évite un tas d'inconvénients. Le Gouvernement n'a pas voulu de moi comme caporal : je veux lui prouver qu'il a eu bien raison.

Il fait un temps atroce, ou à peu près. Je fais toujours un peu d'escrime : je ne devrai guère que cela au 95^e.

Au revoir, bonjour à tout le monde.

Il a paru un article d'une trentaine de lignes à propos des *Roses* sur la *Revue verte*, une revue dont je ne connais pas le moins du monde l'importance.

À sa sœur

[*Bourges.*]

[*Août 1886.*]

Ma Chère Amélie,

Je deviens en effet d'un sans-gêne !

Mais figure-toi que je n'avais pas besoin de toi. J'attendais une occasion. La fin approche, presque trop vite. Malgré tous mes efforts, je n'ai pas encore de position convenable. Je ne sais pas trop ce qui m'attend pour plus tard, mais ma rentrée à Paris ne sera pas gaie. J'y suis allé dimanche dernier. Les absents ont vraiment tort. Tout le monde répond : « Quand vous serez là, » ce qui me donne des envies de mordre ou de rengager. Et, pendant ce temps-là, le peu d'ennemis que j'ai travaillent. Au fond, cela ne fait que m'exciter.

Une fois à Paris, je ne reverrai frère ou sœur qu'après m'être bien assis commodément sur quelque chose en équilibre. Je ne me fais pas d'illusion : rien ne va. *Les Roses* ne se vendent pas. Impossible d'avoir un article. Mes deux ou trois amis se refusent : c'est bien fini. Il faut tout recommencer. Ne t'étonne donc pas si je t'écris si peu. Au fond, je suis accablé, et je ne suis pas aussi fort que je veux bien le dire. Quant à mon volume, il y a bien longtemps que je ne sais plus dans quelles mains il peut être. Cependant, je ne doute pas : j'en sortirai, c'est sûr. Dans ce métier de fièvre, on réussit ou on meurt. J'aime mieux réussir. Je dis toujours que je ne veux plus parler de cela, mais je me laisse aller.

Je ne sais plus trop ce qui se passe au régiment, grâce aux réservistes qui ont totalement détourné l'attention de nous.

Ton voyage à Chitry n'a pas dû te faire faire des économies, et tu vas probablement convertir en *annuelles* tes promesses *mensuelles*. Toutefois, je te donne ce renseignement que les grandes manœuvres sont dans huit jours, qu'au régiment on n'a jamais d'argent, et qu'on en désire toujours, et que je t'en voudrai le moins possible si tu le fais, le tien, de possible. Ah ! ma sœur, ton frère change. Il sent en lui tout un tas de bonnes choses qui croulent.

Si Saint-Étienne n'était pas si loin, j'aurais été te voir dimanche. D'un autre côté, Maurice ouvre la chasse : je ne peux pas le déranger. J'irai donc encore à Paris, avec dix francs d'emprunt, récolter des déboires. Si je ne rapporte encore rien, il me faudra commencer la série des repas à 19 sous, des habits rapiécés, des poignets sans chemise, etc., la misère, le sacre, comme on dit. Ainsi soit-il !

Bonjour à Albert, bonjour à tout le monde.

Des *Roses*, je n'en ai plus. On m'envoie promener avec ce tendre mot : « Les exemplaires qu'on vous a donnés ne nous ont pas rapporté une ligne de réclame. » Ces gens-là sont tous youtres, éditeur youtre, acheteur aussi. Moi, pas youtre.

[*Bourges.*]

[*Septembre 1886.*]

Ma Chère Amélie,

Grand merci ! Je voudrais t'envoyer des actions de grâces, mais je suis éreinté. Si tu voyais ce que j'ai à porter ! Nous partons demain à 3 heures. Bonsoir.

Si tu as quelque chose à me dire, mets l'adresse ordinaire, puis, en tête de l'enveloppe : « Manœuvres de la 31^e Brigade », et, en bas : « Suite du régiment. »

T'écrit si ai le temps.

[*Bourges.*]

[*Septembre 1886.*]

Ma Chère Amélie,

Me voilà rentré des manœuvres, plus semblable à un nègre qu'à ton frère. Les manœuvres ne sont ni absolument dures, ni absolument gaies. Il y a du bon et du mauvais, comme en tout. Je suis content de les avoir faites, et désireux de ne pas les recommencer. Ainsi de suite jusqu'à la fin.

J'ai une grande envie de dormir. Je ne voulais que te donner de mes précieuses nouvelles.

[*Bourges.*]

[*Octobre 1886.*]

C'est une grande erreur de croire que nous restons inoccupés. Jamais, au contraire, on ne nous a fait plus sentir qu'il ne nous reste que 37 jours à faire.

Ce délai passé, que faire ? Je suis allé dernièrement à Paris. J'en ai tenu les quatre coins. Absolument rien. Je ne sais plus. Je suis désorienté et accablé.

Ici de même. Ennuis sur ennus. Sais-tu qu'on a failli lancer un huissier à mes troussees pour une somme misérable ? Nous étions plusieurs, et nous avions affaire à un fou. Heureusement, le mauvais pas est franchi, mais il m'en reste d'autres. Inutile de t'en parler. Je vois bien que tu n'y peux rien. Il paraît que papa non plus, et pourtant ce n'est pas la mer à boire.

Je suis décidé à aller directement à Paris forcer moi-même n'importe quelle porte. Je tâche de me remonter dès à présent. Je mets maman à contribution pour des chaussettes. Si ta colossale garde-robe a de trop...

Je t'affirme que moins que jamais je perds courage. Je mangerai du cheval, s'il le faut, mais il ne sera pas dit que j'aurai rivé une idée dans ma tête

et que cette idée n'en sortira pas triomphante. De braves lutteurs m'attendent ; nous avalerons un peu de Paris à chaque bouchée.

J'ai déjà mon appartement reloué.

Je te demande pardon de ne te parler que de moi, mais je n'ai plus devant les yeux que la date du 11 novembre, et tout ce qui n'est pas elle m'est indifférent.

Je suis bien aise que papa aille vous voir. Il doit me trouver ingrat. J'écris rarement ; pourtant, je suis plein de reconnaissance pour tout ce qu'il a fait pour moi ; mais, comme je sais que je suis une de ses inquiétudes, je veux donner de la tête n'importe où pour l'en débarrasser. Si tu savais à qui je m'adresse maintenant, et quelles lettres j'envoie, tu ne m'approuverais pas, mais il le faut.

Bonjour à Albert. Dès que j'aurai quelque assurance, je vous en informerai.

Je t'embrasse. Au revoir.

À la même

[*Bourges.*]

[*Octobre 1886.*]

Ma Chère Amélie,

Vrai, je n'ai pas de chance. Je comptais un peu sur toi comme tu me l'avais très charitablement promis. Tant pis ! On ne meurt pas pour quelques dettes, en somme légères. Je m'épouvante parce que je n'en ai jamais fait.

Sois convaincue que je n'accuse que moi. Je me suis arrangé de façon à ne plus trop être inquiet. La seule complication qui reste sérieuse est celle-ci, papa m'a bien averti qu'il ne peut plus me donner que 100 francs pour terminer mon volontariat. Ces 100 francs vont m'arriver le 19 octobre, et, comme tu le penses, ils sont déjà engloutis par avance. Il ne restera donc d'inquiétant que la fin, du 19 octobre au 11 novembre. Je vivrai comme je pourrai. Enfin, je m'arrangerai.

Tu me dis de te parler franchement : n'envoie rien si tu ne le peux pas. Le si peu que tu m'enverrais m'aiderait, voilà tout. Alors, tu ferais ton envoi immédiatement. Mais ne t'inquiète pas : j'ai d'autres procédés.

Tu penses qu'il m'est dur de te parler de tout cela. J'aime mieux ne pas réfléchir. J'espère bien qu'un jour nous serons quittes.

Ton offre de linge me fait grand plaisir. Je compte sur toi pour le linge de luxe, cravates, gants. Il m'en faut une munition. Maman travaille aux chaussettes. Il ne me reste que le souci des chemises. Des mouchoirs, on en trouve partout, et pas cher.

Tu vois que je fais mes préparatifs. Il faut que je sois merveilleusement équipé. Paris est la ville où le beau linge en impose le plus. J'ai l'intention de porter, comme toujours, des faux-cols, et, désormais, des manchettes. J'aurai peut-être encore recours à toi, si ce n'est un abus.

Avec tout cela, pas de position. Je n'en dors plus. À Chitry, Maurice me demande si je veux de l'argent, mais il ajoute que tout est pour le mieux si je n'en ai pas besoin, car il ne peut pas m'en donner. Alors, pas la peine.

Amuse-toi bien. Encore 35 jours, puis on entrera dans la vie. Qu'est-ce qui m'est réservé ?

[*Bourges.*]

[*Octobre 1886.*]

Ma Chère Amélie,

Tu as parfaitement raison, et je n'ai pas de délicatesse, mais que veux-tu ! Ce diable de régiment fait perdre la notion des choses, et les ennuis rendent injuste. Merci pour ton envoi, et pardonne-moi. Tu ne peux pas me tirer de là, c'est évident, et d'ailleurs personne ne le peut, si ce n'est moi.

Mon parti est donc pris. Je vais encore une fois aborder de front la bonté de papa ; mais cette fois sera *la dernière*. Je calcule qu'il me faut à peu près 150 francs pour mes dettes. Je demande à papa 200 francs en plus de ma pension, et je vais à Paris avec le reste.

Qu'est-ce qui m'y attend ? Si ce qu'on me promet réussit, ce ne sera qu'un moment dur à passer ; sinon je chercherai jour et nuit avec 50 ou 60 francs d'avance, et je réussirai, c'est sûr. Au fond, cela m'amuse beaucoup, et je serais désespéré qu'on vînt m'ôter ce petit bout de martyre. Je crois même qu'un avenir brillant dépend de cela. Ne viens pas me voir avant le printemps prochain ; ce serait inutile. Tu me trouverais enfoui dans mon creuset de fortune, indéracinable. Après tout, on se fait de bien drôles d'idées sur la vie.

Je te redis que, si tu as une cravate ou deux à m'offrir et quelques rubans pour tu sais bien qui, ton petit ballot sera des mieux reçus. Plus que 27 jours, et ce sera sérieux. Jusqu'ici, ce n'a été qu'un enfantillage. Nous sommes au sacre. D'ailleurs, je ne suis pas délaissé, et il paraît que de grandes et nobles dames se mettent en train pour mes très précieux intérêts. Souhaite-moi bon

courage, et oublie les paroles amères que cette vie inepte a pu me faire t'écrire.

Je ne pense pas que papa me refuse ce double billet de 100 francs. Alors, ce ne serait plus drôle du tout, parce que je n'aurais pas de quoi payer un quart de place pour aller à Paris.

Je suis très heureux que vos affaires aillent bien. J'espère qu'un jour je vous recevrai gentiment à Paris, avec Jane grandie. D'ici là, je ne veux plus vous voir. Je m'occupe immédiatement d'exécuter le programme.

[*Bourges.*]

[*Novembre 1886.*]

Ma Chère Amélie,

Je te réponds à l'instant parce que ces derniers jours me vont être bien pris. Mes affaires ? J'aurais trop de mal à te rassurer : j'aime mieux ne pas t'en parler. Ne te trouve jamais dans ce cas-là. Quant aux cravates et aux gants, (toujours la même main,) ce que tu voudras, n'importe quoi, ce qui me fera faire l'économie d'un sou. Voilà où j'en suis. Toutes les couleurs qu'il te plaira, excepté le noir : j'en ai assez, du noir. Tu peux les envoyer ici. Je tiens plus aux rubans : c'est la seule chose que j'aurai à offrir.

Le refus de papa ne m'étonne pas : attends des jours meilleurs. Il doit être bien ennuyé, et cela me gêne beaucoup pour lui exposer mon programme en question.

Et, malgré tout, je suis bien heureux de rentrer à Paris. J'aurai du mal, mais j'y serai soutenu, c'est sûr. On me demande déjà de la copie, et, un homme de lettres, vois-tu, pourvu qu'on lui dise qu'il a du talent...

Je suis en train de me demander avec quoi je vais m'habiller. J'ai dans la tête, si toutefois j'ai jamais de quoi me commander quelque chose, un vêtement bizarre supprimant cravate, chemise, et gants au besoin. S'il me va bien, je crois que la mise en exploitation de cette idée peut être ma fortune : on ne sait pas ce que j'aurais d'adeptes !

Ne m'en veux pas trop si, à partir d'aujourd'hui, mes lettres deviennent (chose possible, en somme,) plus irrégulières. L'examen de fin d'année nous talonne, bien que je n'aie pas grand'peur, et j'ai des problèmes d'économie domestique impossibles à résoudre.

À son père

[*Bourges.*]

[*Novembre 1886.*]

Reçu tes 250 francs.

Mon cher papa, je te remercie beaucoup. J'ai toujours été persuadé que tu ne me refuserais rien, dans la mesure du possible, et ce n'est pas le moindre des motifs qui me font vivement désirer de sortir de là. Il est inutile que je te parle de ce que je vais faire à Paris. Dans une quinzaine de jours, je te dirai où j'en suis, ce qui vaudra mieux que de parler avant.

J'ai déjà eu l'occasion de remarquer que j'ai un peu plus de ressort aux mauvais pas qu'aux bons. Par conséquent, me voilà en plein dans d'excellentes conditions.

À bientôt de mes nouvelles. Encore une fois, merci.

Que Maurice prie maman de m'envoyer mes chaussettes, et, si elle le peut, une ou deux chemises de laine, au régiment, ou à mon adresse de Paris, 47, rue Saint-Placide. Avec deux chemises blanches qui me restent, elles m'aideront à attendre la fortune. D'ailleurs, c'est un détail. Comme j'ai reconnu l'inutilité des soirées de parade, je suis assez bien monté.

Je pars très probablement jeudi soir. J'enverrai à Maurice les deux ou trois journaux où j'écris en ce moment.

Bonjour à tous. Cela me fait un peu mal au cœur de ne pas aller vous voir, mais passons.

[*Paris.*]

[*Fin novembre (?) 1886.*]

Mon cher papa,

Tu dois te tourmenter, moins que moi, je te l'affirme. Sans perdre un instant je parcours Paris et j'inonde de demandes les administrations. Encore rien. M. Rivet est malade. M. Turquet, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, me fait déclarer qu'avec toute sa bonne volonté il ne trouverait pas cent francs dans sa caisse. Un tas d'autres choses encore. J'ai fait une demande pour entrer aux chemins de fer de l'Est. J'attends.

Lundi, je verrai le président de la Cour des Comptes, mardi, Sardou, etc. Je cours partout, et j'ai considérablement rabattu de mes prétentions, puisque je suis décidé à vivre avec 100 francs par mois, et que, tout calcul fait, j'y arriverai. Tu comprends que tout vaut mieux que de retourner à Chitry.

Je néglige momentanément mes études, mais le principal est d'avoir du pain. Des personnes s'intéressent à moi. Tout est fait sérieusement. Je ne comprends pas que tout soit vain. Je veux aller jusqu'au bout et tout tenter.

Ce que je t'écris là n'est pas égayant. Ce n'est que pour te prouver que je ne suis pas mort. Tu peux être sûr qu'il me reste du courage.

[*Paris.*]

[*Décembre 1886.*]

Mon cher papa,

Tu dois penser que ta lettre m'a fait du bien. Je commençais à prendre la mine d'un abandonné.

Je trotte toujours avec quelques lueurs d'espoir.

Le président de la Cour des Comptes, malade, n'a pas répondu. M. Sardou n'a pas voulu me voir. M. Gonzalès, président de la Société des Gens de Lettres, m'a tout simplement conseillé de me jeter à l'eau. M. le directeur de la Société centrale des chemins de fer de l'Est a apostillé ma demande et l'a envoyée au chef de son personnel. J'attends, et je suis, paraît-il, le premier à passer. La chose peut se faire demain comme dans trois mois. On renvoie, par centaines, des employés des ministères : il est donc inutile que je compte qu'on réponde à mes demandes.

Je ne te parle que de ce qui est fait, sans te rien dire de ce qui est en train, ni de ce que je veux faire.

Tu comprends que, si j'entre aux chemins de fer de l'Est, ce sera un poste pitoyable, mais j'aurai le temps de travailler un peu pour moi, et, en somme, j'aurai à peu près de quoi vivre : 125 francs par moi, je crois. D'ailleurs, la chose n'est pas encore faite : il y a beaucoup de chances, voilà tout.

Tu sais que je ne perds pas mon temps et que je me résigne à tout. Il s'en est fallu de peu que je devienne le secrétaire d'un conseiller municipal. Très belle place : je suis arrivé trop tard.

Quel que soit le résultat de ces premières démarches que je poursuis assidûment, j'ai un plan bien précis où je réunirai tous mes efforts. Par malheur, cela demande beaucoup de temps. Prends courage, et ne m'en veuille pas trop si je ne te renvoie pas encore cette fois les 100 francs.

Bien à tous.

Naturellement, dès que j'aurai quelque chose tu seras prévenu.

[*Paris.*]

[*Décembre (?) 1886.*]

Mon cher papa,

Sur une invitation urgente je me suis rendu aux chemins de fer de l'Est. On m'a fait passer un examen. Je suis admis à cette administration, mais, naturellement, on ne me donne pas encore de place. On m'a très bien reçu. Il est évident que la recommandation du directeur de la Cie pèse beaucoup, mais on ne m'a pas promis de me faire entrer demain en fonctions. En somme, cette lettre n'ajoute rien à l'autre. Je suis reçu, voilà tout. Ce n'était d'ailleurs qu'une formalité à remplir.

J'attends donc, en cherchant ailleurs avec non moins de démarches. J'aurai 125 francs par mois. On est libre à 5 h. 1/2, et on entre à 9 h. 1/2. Pas riche, comme tu vois, mais c'est du pain.

À sa sœur

[*Paris.*]

[*Décembre 1886.*]

Ma chère Amélie,

Je crois que je vais tout de même décrocher une place de 125 francs par mois à la Cie des chemins de fer de l'Est. J'ai passé l'examen, un examen étonnant. Je suis reçu, et je n'ai plus qu'à attendre. Je n'ai guère eu que ça à faire depuis trois ans. Enfin ! Il paraît que c'est une chose sûre. Ah ! je savais bien que j'avais un bel avenir ! Papa est en ce moment à Paris. Nous sommes tous les deux d'une gaîté qui fait peur. Ce que c'est que les grandes familles !

Je te remercie. Tu est bien bonne, mais je n'ai besoin de rien.

Bonjour. Bonne année. Portez-vous bien.

1887

[*Paris.*]

[*Janvier (?) 1887.*]

Je ne veux pas laisser passer ce fameux jour sans vous souhaiter les tas de choses que vous méritez.

J'attends toujours ma place de 125 francs. Je m'embête à merveille, et je désire une bonne guerre qui me débarrasse de ceux qui m'encombrent, ou une épidémie.

Dieu de Dieu, que la vie est douce !

À son père

[*Paris.*]

[*Janvier (?) 1887.*]

Mon cher papa,

Naturellement, rien de nouveau. J'attends dans un ennui et dans une impatience que tu ne t'imagines pas. À vingt-deux ans, en être où j'en suis ! Je ne parle à personne de mon entrée aux chemins de fer. La chose ne peut donc pas s'ébruiter. D'autant plus que, si je le disais, ce serait une raison pour que l'intérêt douteux que d'autres personnes me témoignent tombât tout à coup. On abandonnerait bien vite les simulacres de tentatives qu'on fait en ma faveur. Impossible de saisir M. Rivet. Tant qu'il y aura ce désordre à la Chambre, il me sera difficile de parvenir jusqu'à lui.

En somme, si je n'avais pas mes livres, je passerais de tristes journées. Il me semble qu'il y a un siècle que je suis revenu à Paris.

Si je n'ai rien de nouveau à la fin de la semaine, je ferai reparler au directeur de la Cie de l'Est.

Bien à tous.

[*Paris.*]

[*Février (?) 1887.*]

Mon cher papa,

Toujours rien, comme tu dois le penser.

Je continue mes recherches dans une sorte de découragement noir. Je m'accroche à n'importe quoi. On vient de m'écrire de la Chambre des Députés (il y a plus de huit mois que j'ai fait ma demande !) qu'un concours va bientôt avoir lieu et d'envoyer mes pièces. Je les ai envoyées. Un examen de plus ou de moins !...

J'ai fait retourner trois fois à la Cie de l'Est. Toujours le premier à passer. Cela ne peut tarder, dit-on, mais on ne peut rien me fixer. Ce serait la même chose, ajoute-t-on, si vous étiez le fils de M. Jacquemin.

D'autres choses encore, mais tellement vagues que je ne t'en parle pas.

Tu dois comprendre mes ennuis par les tiens. Je perds jusqu'au goût du travail dans cette stupide attente. C'est un énervement maladif.

J'ai envoyé, pour voir, une nouvelle très courte à *la Nièvre*, sous un pseudonyme : elle n'a pas passé. Autour de moi rien ne réussit.

Des petits billets comme celui-ci ne sont pas faits pour te réjouir. Que veux-tu !

[*Paris.*]

[*Février 1887.*]

Mon Cher papa,

Toutes les semaines je fais faire une démarche à la Cie de l'Est, et chaque semaine c'est la réponse que tu connais. Je pense qu'on se moque de moi, sans compter qu'on va aussi me prendre pour un farceur. J'ai essayé d'entrer dans une imprimerie : on me trouve trop âgé. Comme tu le penses, l'affaire de la Chambre n'a pas réussi. On m'a prévenu dix jours à l'avance qu'il faut savoir une langue étrangère. Et pourquoi ? Pour être commis de bibliothèque. On ne parlait pas des appointements. D'ailleurs, sans l'appui de M. Rivet, il était inutile de me présenter : je n'ai pas insisté.

Un tas de choses encore. J'essaie de ne pas perdre la tête. Je me suis informé au Ministère de l'Instruction publique. On m'a répondu que je réunis toutes les conditions pour contracter un engagement pour l'Algérie. Cette semaine, je prendrai des renseignements plus détaillés, et, s'il m'est possible de signer un engagement, je le ferai sans hésiter. Je n'ai plus qu'une chance de rester à Paris : c'est que ma nomination aux chemins de fer de l'Est m'arrive avant que j'aie signé.

Quant à la Préfecture de police, je n'y pense plus. Il n'y a pas d'examen en vue, et c'est toujours la même rubrique : on est reçu, et on attend sept ou huit mois, et plus.

Voilà les dernières nouvelles. Le guignon continue. J'en suis à souhaiter fortement que l'affaire de l'Algérie ne rate pas.

À sa sœur

[Paris.]

[Février (?)]

Ma chère Amélie,

On m'écrit que vos affaires marchent. Il y a à peu près huit jours que je n'ai pas vu le reflet d'un sou. Impossible d'emprunter. Je n'ose plus demander. Quant à ma misérable place, on me dit que cela ne peut plus tarder. Ils appellent cela ne pas tarder ! Je commence à voir rouge et j'ai envie de tout lâcher. Peux-tu me *prêter* quelque chose, n'importe quoi ? Je te le rendrai quand je pourrai, si jamais je peux.

Je vais tenter une dernière démarche aux chemins de fer et ailleurs. Si je ne réussis pas, force me sera d'aller à Chitry rejoindre Maurice, qui n'est pas plus heureux que moi, pour m'y encroûter.

Je n'aurais jamais cru qu'on me ferait attendre deux mois une place de 125 francs. Deux mois, je suis bon ! Et moi qui croyais faire un sacrifice ! Dire que, si l'on ne me prêtait pas à déjeuner, je n'aurais plus qu'à me jeter je ne sais où ! Je ne dis pas cela pour t'effrayer, mais, je t'en prie, *célérité ou discrétion*.

Léon m'invite à déjeuner demain : je n'y vais pas, de peur d'avoir à payer un bock.

[Paris.]

[Février (?)]

Ma chère Amélie,

Je te remercie de toute ma détresse. Sois sûre que tu viens de me sauver un peu.

Je t'embrasse, et je cours à la recherche de n'importe quoi, et me solder.

Ta lettre m'a rafraîchi un peu.

Et dire que ma misère ne fait peut-être que commencer !

À son père

[Paris.]

23 février 1887.

Mon cher papa,

Il est vrai que tout ce qu'on affirme trop haut est affirmé vainement. J'éprouve une sorte de honte pour ce qui m'arrive. Tu sembles ne pas croire absolument qu'il n'y ait rien de ma faute. Tout ce que je pourrais te dire ne serait que banal. J'ai écrit directement à M. Jacquemin. Je cherche ailleurs et, cette fois, sans scrupules, en plein camp ennemi.

Bien à toi, et merci.

[*Paris.*]

[*Février 1887.*]

Mon cher papa,

Ta lettre ne pouvait pas m'arriver dans un moment plus pénible. Quand tous les faits me donnent tort, il me faut discuter avec toi, ce qui est plus grave.

Tu as raison. Je ne pense pas que cela te réjouisse : cela t'aigrit, simplement ; et ce qui passerait inaperçu si tes affaires allaient bien ajoute, dans de telles circonstances, à la somme de tes ennuis.

Je suis à peu près dans le même état d'esprit que toi, et, comme je n'ai que vingt-trois ans, cela est un peu plus malheureux.

Nous ne pouvons guère parler de l'époque qui a précédé mon volontariat : elle est enterrée, et tu avouais qu'il n'y avait rien à faire. Quand j'ai quitté Bourges, on m'a dit textuellement ce que je t'ai redit plusieurs fois : « Vous n'avez qu'à demander pour entrer à la gare de l'Est : c'est l'affaire de huit jours. C'est peu, mais c'est sûr. » J'ai passé huit jours à chercher autre chose, puis je me suis décidé à accepter ce qu'on me promettait d'une manière si formelle.

De cette promesse a découlé tout le mal. Ne crois donc pas que je n'ai tenu aucun compte de tes conseils. J'ai cru à une promesse, voilà tout. Il y avait des précédents de réussite. Le directeur de la Cie s'en mêlait. Toi-même, à ton dernier voyage, tu croyais à ce que je te disais, et je ne te disais que la vérité. Dans ces conditions, pouvais-je aller à Chitry ? On me répétait : « Ce sera dans huit jours. » Passer un mois à Chitry, deux, trois, peut-être, eût été sans doute une économie ; y aller pour huit jours seulement eût été une dépense inutile. Puis, j'avais dans les mains quelque chose que je ne voulais pas laisser échapper. Il y a trois mois de cela. Ces trois mois sont accablants, c'est entendu. Huit jours par huit jours, on m'a fait attendre trois mois, et rien ne dit que ce soit fini. Ces trois mois, pouvait-on les prévoir ? Sans doute, mais ni toi, ni moi, ne l'avons fait. Quand, à ton dernier voyage, tu m'invitais à aller à

Chitry, tu ne me faisais pas valoir une raison d'économie : dans ta pensée, c'était même un voyage très court, et d'agrément.

Si l'on m'avait nommé au bout de huit ou quinze jours, je vivotais à Paris avec mes 125 francs. Je ne t'écrivais que pour te conter des choses plus ou moins agréables ; je n'ajoutais rien à tes ennuis et je n'avais pas l'air de me moquer du monde. Comme morale, je n'en aurais pas valu deux sous de plus, mais mon infime succès aurait modifié bien des idées, et qui sait si tu ne m'aurais pas proposé en exemple à Maurice ?

Non, mon cher papa, je ne méprise pas tes conseils. Je n'ai pas de chance, voilà tout. Tu as été le dernier à me le faire remarquer, c'est vrai, et je t'en remercie. Mais, enfin, tu y es venu tout de même, et je sens bien que tout tourne contre moi, toi y compris.

Maintenant, je suis machinal. Je ferai bien ce que tu voudras. Si tu veux que j'aille à Chitry, j'irai. Je sens bien que mon projet d'aller en Algérie ne me réussira pas plus que le reste. Je me cramponne aux chemins de fer de l'Est. La semaine dernière, j'ai écrit à M. Jacquemin une lettre suppliante. J'espère, et je n'espère pas. Je ne sais plus à quoi m'en tenir, et je ne suis pas aussi fier de moi qu'on pourrait le penser. Ah ! tes conseils, et les expériences, que de choses j'aurais à dire là-dessus s'il n'était pas à peu près inutile de parler !

J'accepterai donc tout ce que tu voudras. Si vous aviez eu votre affaire du moulin, je vous aurais demandé un emploi. Puisque rien ne me réussit ici, je n'y perdrais pas. Que veux-tu que je te dise ! Je suis à ton entière disposition, et, si tu penses que je n'ai pas besoin d'argent, je me garderai bien de penser le contraire. J'en ai assez. Je suis las. Je me rends.

En résumé, sur un mot de toi j'irai à Chitry. Je vais ce soir aux chemins de fer, et je saurai si l'on peut me fixer une date ou si les choses en sont encore à l'état vague. À moins qu'on ne m'affirme que ma nomination aura lieu tel jour et sous peu, je suis tout disposé à aller m'ennuyer avec vous.

Je t'ai exposé la situation le plus exactement possible. Décide, et je n'hésiterai pas à suivre ton conseil.

Bien à toi.

Et, bien que ta lettre m'ait peiné, ne crois pas que j'aie la moindre mauvaise humeur. Je serai toujours en reste avec toi. Si tu pouvais lire en moi, tu verrais que ce qui m'occupe encore le plus, c'est l'opinion que tu peux avoir de moi, et je voudrais bien ne plus dépendre de ta bourse pour te le dire sans qu'on puisse croire à une arrière-pensée.

À sa sœur

[*Paris.*]

[*Mars (?) 1887.*]

Ma chère Amélie,
Je ne trouve rien. Inutile d'insister. Tu vois d'ici ton frère. Y a-t-il une place de n'importe quoi à Saint-Étienne, à 100 francs par mois ?
Tout plutôt que de retourner à Chitry.

À son père

[*Paris.*]

[*Mars 1887.*]

Mon Cher Papa,
Tu lettre m'a complètement remonté. J'irai vous voir avec le plus grand plaisir. À moins d'une surprise qui n'est pas à prévoir, je partirai jeudi soir. Maurice peut donc venir m'attendre vendredi, au train de 6 h. 1/2.
Bien à toi.

[*Sur papier à en-tête de Compagnie d'exploitation immobilière et de crédit, Société anonyme au capital de 1.800.000 francs. Siège social : rue Vivienne, 11, et rue Colbert, 2, Paris. Chantier de la Rotonde, rue de la Gare, à Aubervilliers (Seine). On y a apposé, au timbre mobile : Nouvelle raison sociale depuis le 2 mars 1887 : Société de magasinage et de crédit.*]

[*Paris.*]

22 *Mars* 1887.

Mon cher papa,

Employé depuis hier matin, 21 mars. M. Houbrègue, président, a été très affable. Il me gardera, j'en suis persuadé, jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque chose de mieux. Je vais au bureau à 9 h. Une heure et demie pour déjeuner. Je sors le soir à 6 h. Je suis chargé de mettre au net le journal quotidien, et je fais de la ronde toute la journée. Maurice rira bien. M. Houbrègue m'a affirmé qu'en m'appliquant j'aurai une écriture aussi bonne que celle de Maurice. En attendant, mes pages sont piteuses. Puisqu'on s'en contente...

Je ne sais pas au juste ce que c'est que cette société. Les bureaux produisent un excellent effet.

Voilà, mon cher papa, le premier pas accompli. Je me ferai à ma nouvelle existence comme à n'importe quelle autre. C'est une chétive place, mais, d'après ce qu'on m'a dit, c'est miracle que je l'aie obtenue. Certainement, ce serait plutôt l'affaire de Maurice. Mais qu'il se dépêche d'entrer aux chemins de fer de l'État, car je ne vois rien autour de moi, pour le moment, qui puisse lui être offert. On m'a parlé pour lui de choses si vagues qu'il est inutile que je les répète.

Je suis très bien placé pour aller déjeuner avec toi quand tu viendras à Paris. Je n'ai pas le temps de m'ennuyer et, dès à présent, je vais chercher à compléter mes 100 francs insuffisants. Ce sera dur.

À sa sœur

[*Paris.*]

[*Avril* 1887.]

Ma chère Amélie,

Ton petit paquet a reçu un accueil chaleureux. On va se demander par quels prodiges je me gante si bien avec mes 1.200 francs.

Toujours le même, mon petit métier. Le charbon donne. Ils font leurs affaires : je voudrais bien pouvoir en dire autant. Je n'ai encore rien trouvé pour Maurice.

Rien de plus nouveau que le crime de la rue Montaigne, qui commence à vieillir un peu. Je vais finir par perdre complètement de vue le journalisme.

Impossible de m'en occuper d'une façon sérieuse, et, quand je pense à l'avenir, je me demande si jamais je pourrai sortir de cette impasse. Je prendrai difficilement l'habitude d'avoir perdu ma liberté presque entière. Il m'arrive de n'être pas toujours gai, surtout par des beaux jours comme celui-ci.

À son père

[Paris.]

5 avril 1887.

Mon cher papa,

La lettre de M. Fleury est, en somme, très obligeante, et je suis bien disposé, tu peux le croire, à mettre à profit sa bonne volonté. Il est très possible qu'il ait de la répugnance à me recommander à M. Cendre, mais je préfère de beaucoup qu'il m'adresse à M. Tenaille, s'il le peut. Il est certain qu'avec un peu d'exactitude et d'application je deviendrais un employé passable, et je ne doute pas qu'on ne m'augmente bientôt : en réalité, c'est une impasse. Ce travail n'a rien de commun avec mes goûts, et un emploi dans les bureaux administratifs du *Temps* ferait bien mieux mon affaire.

Réponds donc à M. Fleury que je m'en verrais avec grand plaisir l'entrée ouverte, et demande-lui une lettre de recommandation.

Il ne m'a pas été pénible de m'habituer à ce nouveau genre de vie, qui n'est pas fatigant outre-mesure, mais, dans de telles conditions, je ne dois pas compter écrire une seule ligne. Comme je ne veux pas renoncer pour si peu à mes projets, je cherche beaucoup, de mon côté, et je serais très heureux de voir M. Fleury s'en occuper.

La note que m'a envoyée Maurice est entre les mains du président de la Société des Comptables.

Puisque tu me renouvelles ton offre, je pense qu'il me faudra payer 75 francs de loyer le 8, et tu croiras facilement que cela m'est un embarras sérieux. Si donc tu m'envoyais ne serait-ce qu'une cinquantaine de francs à cette époque, j'irais avec moins de peine au bout du mois. L'administration m'a bien alloué 40 francs (elle ne me devait que 36 fr. 63,) pour mes onze jours de mars, mais ce n'est que 40 francs qu'écorne fortement le peu que je paie chaque mois pour mon habillement.

En résumé, c'est toujours la même chose : impossible de me passer complètement de ta caisse jusqu'à nouvel ordre. J'espère que, dans un mois ou deux au plus, je serai augmenté. En attendant, ton offre est la bienvenue.

[*Paris.*]

14 avril 1887.

Mon Cher papa,

Je pense que Maurice t'écrit en même temps que moi et te communique ses impressions.

J'ai demandé à M. Fleury une lettre pour M. Tenaille-Saligny. Tâche de voir ce dernier, s'il vient de ton côté. Également pour *le Temps*, on me promet une autre recommandation, qui pourra avoir son utilité, le moment venu.

Toujours beaucoup de travail, et pas plus d'argent.

Bien à toi.

À sa sœur

[*Paris.*]

14 avril 1887.

Ma chère Amélie,

Tu comprends que l'installation de Maurice m'ait distrait un peu de te répondre. Tu ne t'étonneras pas qu'il soit complètement dérouté, ce qui lui procure l'occasion de me faire des réflexions d'un goût tout à fait spécial. Il ne serait pas fraternel de te les répéter ; en voici pourtant une.

Comme, un peu énervé de voir qu'il prenait trop faiblement à cœur sa nouvelle position, je lui disais que chaque situation a ses difficultés, qu'il y a quelques jours il me disait de lui trouver n'importe quoi et qu'en somme j'ai fait ce que j'ai pu, il m'a répondu : « Je ne t'en veux pas. » Textuel ! En somme, je crois qu'il regrettera beaucoup Chitry. C'est ce qui perce le plus dans sa conversations un peu concise. Il a une position que pouvait, seul, lui trouver le hasard, une position d'avenir, (on m'a affirmé qu'en payant de sa personne il pourrait, un jour, se faire, dans cette maison, une dizaine de mille francs,) mais, pour le moment, il ne voit que sa vie de Chitry. La pudeur, plus que son intérêt, l'empêchera d'y retourner. Naturellement, il ne sait rien des difficultés de Paris. Il s'imagine que, lâché cela, il trouvera facilement, et va même jusqu'à dire que son directeur a plus besoin de lui que lui de son

directeur. En somme, il est plus qu'étonnant, et, comme je ne suis pas d'une souplesse exagérée, je le lui dis peut-être un peu haut. Espérons que cela s'arrangera. J'avais une peur, ces jours-ci !... Mais sa timidité l'a peut-être servi.

Déchire cette lettre. Je ne devrais pas t'écrire de ces choses, mais cela me soulage un peu. Que papa ne se doute même pas de ces petits ennuis, que l'humeur de Maurice fait seule naître ! Car je te répète qu'en réalité c'est une bonne fortune pour lui, qui ne s'en doute pas, une trouvaille qui m'étonne encore.

Comme il habite loin de moi, nous ne pourrons pas nous voir souvent. D'ailleurs, il s'est installé chez un marchand de vins, en attendant, dit-il, mais je crois bien qu'il y restera.

Moi, ma chère sœur, je me donne toujours un mal pour sortir de mon impasse ! Je dors à peu près sept heures par nuit ; le reste du temps, je maigris : c'est ce dont je m'aperçois le plus clairement. Mais j'arriverai, c'est sûr.

Bien à toi. Bonjour à Albert. Embrasse Jane. Je t'enverrai ma revue demain ou après demain.

À son père

[Paris.]

[Mai (?) 1887.]

Mon cher papa,

Je te remercie de ta démarche auprès de M. Tenaille, mais il a dû mal comprendre ce que tu lui demandais. Je ne songe pas un instant à entrer dans la *rédaction* du *Temps* : il s'agit des bureaux *administratifs* seulement, ce qui n'est pas la même chose. De mon côté j'ai fait des démarches en ce sens. Je commence à me morfondre un peu dans ma boîte à charbon.

J'ai écrit à M. Fleury, qui ne m'a pas répondu. Comme tu dois venir vers le 7, nous reparlerons de tout cela avant ma visite à M. Tenaille.

Nous allons sortir un peu Maurice, M. Péchery et moi.

À bientôt.

À sa sœur

[Paris.]

28 mai 1887.

Merci, ma chère Amélie, de ne pas avoir attendu ton tour pour m'écrire. Je suis, en effet, très occupé, mais, la véritable raison de ma paresse, c'est d'avoir à répéter toujours les mêmes choses attristantes. Je comptais, ce mois-ci, sur une petite compensation de 25 francs, mais M. Houbrègue, le directeur du bureau, m'a fait entendre, très poliment, d'ailleurs, et d'une façon normande, que ma présence n'étant plus nécessaire, je devrais me pourvoir ailleurs avant la fin de juin. Le fait est que, les travaux étant mis au courant, je serais inutile, du moins pendant l'été. Je ne me faisais pas d'illusion sur la durée d'une situation qui ne me plaisait qu'à demi, mais c'est toujours désagréable de s'entendre dire de ces choses, même avec urbanité. J'ai donc un mois devant moi, et la faculté de faire des courses tant qu'il me plaira : il me faut tout recommencer.

Je me garde bien de le dire à Maurice, qui, s'il me savait aussi peu solide à Paris, serait capable de filer à Chitry. Ce cher frère a tenu à papa, lors de son dernier voyage, des raisonnements stupéfiants. Papa est reparti avec une bien mauvaise impression, et ce qui m'arrive n'est pas fait pour le rassurer. Je te prie donc de le lui taire jusqu'à nouvel ordre.

Cependant Maurice n'a pas l'air de trop s'ennuyer chez moi. Tous les dimanches, dès 9 heures du matin, il arrive. On le reçoit simplement. Il est à son aise. Je le présente le plus possible. On s'accorde à trouver qu'il n'est pas bavard : c'est d'ailleurs la seule réflexion qu'il provoque. M^{me} Galbrun, femme de M. Galbrun qui lui a trouvé sa place, après avoir fait des prodiges pour en tirer une parole, a fini par lui demander de quel pays il est. En somme, ce côté est amusant.

Il est probable qu'on le fera entrer à la Société des comptables, mais il met une lenteur navrante à faire ce qu'on lui demande. Je ne lui parle jamais de sa position, le moindre entretien à ce sujet tournant aussitôt à l'aigre. C'est dur, de l'acclimater, et je ne sais pas encore à quoi m'en tenir.

Albert avait raison. J'étais en effet au *Français* le soir du fameux incendie. L'Opéra Comique donne très difficilement des billets : je n'avais donc pas grande chance de m'y trouver, mais, si pareille catastrophe arrivait au *Français*, il est sûr que j'en serais. Après tout, ce sont là des détails dont il est bien inutile de se préoccuper à l'avance, des accidents de ce genre étant inévitables. C'est épouvantable, mais les récriminations après coup sont un

peu ridicules, et pas généreuses. On prétend autour de moi qu'on n'a peut-être découvert encore que la moitié des victimes.

J'ai été voir ; ce matin, notre sénateur, M. Tenaille-Saligny. J'y retourne demain. On m'a prévenu qu'il allait me promettre beaucoup pour ne rien tenir. Je suis fixé. Vieille habitude de faire des démarches : je m'en passerais difficilement. J'ai également ressuscité la vieille histoire de l'Algérie. La demande est faite. On m'a fait appeler. Les notes sont prises. Du train dont on va, je suis sûr d'arriver à Alger après 89 ! Malgré tout, j'entends des gens me dire : « Comment se fait-il qu'avec votre intelligence ?... Un jour, vous roulez sur l'or. » Imbéciles !

Je ne t'envoie pas ma revue mensuelle. Depuis le 1^{er} janvier il en a paru un numéro : c'est "annuelle", qu'on devrait dire. D'ailleurs, en ce moment, peu importent la revue et les Lettres.

Rien de la gare de l'Est.

Je me représente comme un aventurier qui ne sait pas ce qu'il veut, ni où il va. Je voudrais bien avoir beaucoup de rentes, et puis beaucoup de talent, et puis... Ce que j'ai bien compris mon avenir, tout de même !

À son père

[Paris.]

[Juin 1887.]

Mon cher papa,

Je viens de prendre le café avec MM. Lion et Henry Maret, du *Radical*, chez Brébant. Je devais y déjeuner, mais, pour un motif sans importance, je n'y suis allé que vers une heure. M. Maret a été ce qu'il devait être, me voyant pour la première fois. Il va peut-être me donner quelques petits travaux à faire ; étant membre, et même rapporteur, je crois, de la Commission des Beaux-Arts, il trouvera là de quoi m'occuper un peu. Je te dirai plus tard quelle serait la combinaison entre M. Lion et moi, et je peux avoir d'ici à quelques jours du nouveau à t'annoncer. En tout cas, je ne perds ni mon temps, ni mon courage.

Bien à toi. Je vais dîner ce soir avec Maurice.

[*Paris.*]

Le 8 [Juin ?], 1887.

Mon cher papa,

Je viens de déjeuner aujourd'hui avec M. Lion. Je crois que c'est ce que j'ai fait de mieux depuis que je suis à Paris. Nous avons fait une foule de projets, dont quelques-uns sérieux. Inutile de te donner des détails. Dans quelques jours je t'avertirai, s'il y a un pas de fait. Je dois le revoir samedi soir.

[*Paris.*]

Le 24 juin 1887.

J'ai déjà vu quatre fois M. Lion. Je le revois ce soir. J'ai été présenté à M^{me} Lion. J'ai rappelé ma visite au souvenir de M. Tenaille, qui d'ailleurs reste coi. Voilà le bilan. J'espère toujours je ne sais quoi. À vrai dire, la présente n'est pas précisément pour te donner ces détails.

Voici au juste. Je trouve que tu tardes à venir nous voir, ce qui est fâcheux, et je n'ai pas un sou depuis un long temps, ce qui est toujours un peu pénible. Si, donc, tu trouvais dans ton tiroir un billet de 50 francs, je me verrais une fois de plus ton obligé, sans répugnance.

Maurice qui me paraît, je ne sais comment, cousu d'or, me ferait bien ses offres de service, mais, comme il faudrait tôt ou tard le lui rendre, je préfère ne pas attendre ton prochain voyage.

[*Paris.*]

27 juin 1887.

Mon cher papa,

Merci pour tes 50 francs. J'ai déjeuné avec M. Métour, qui reprend en main mon projet d'Algérie. Je continue mes démarches, et je verrai aujourd'hui ou demain M. Lion. Sous peu je saurai à quoi m'en tenir. Si rien ne vient de ce côté, je pousserai plus activement M. Tenaille, mais c'est plus difficile.

Maurice a l'air d'adopter définitivement Paris.

Bien à toi.

[*Paris.*]

[1^{er} (?) *juillet.*]

Mon cher papa,

Je t'ai raconté les démarches que j'ai faites avec M. Lion. Ce que je ne t'avais pas dit, c'est que je savais depuis un mois que le 1^{er} juillet je me trouverais sans emploi. Maintenant que le mal est réparé, autant vaut que je te mette au courant.

Je suis allé revoir M. Lion aujourd'hui, et je lui ai demandé quelle impression M. Maret a eue de moi.

— Bonne, m'a-t-il dit, et je suis persuadé que dans quelques jours il vous occupera.

— Mais en attendant ?

— En attendant vous êtes attaché à ma maison avec la modeste somme de 100 francs par mois. Sous ce rapport, rien n'est donc changé à votre situation, mais vous aurez tout le temps de vous occuper de M. Maret, car je n'aurai à vous faire faire que de tout petits travaux. C'est une tranquillité que je vous donne, voilà tout. Cherchons mieux ensemble.

Je pourrai t'expliquer de bien des façons mon départ des Magasins Généraux, mais je crois que la vraie raison a été le désir que le directeur avait de me remplacer par un malheureux père de famille qu'il connaît particulièrement.

Voilà les événements. Dans mon embarras, j'ai un peu de chance. À M. Maret, maintenant.

[*Paris.*]

[*Juillet 1887.*]

Mon cher papa,

Je viens de chez M. et M^{me} Lion, et j'ai le plaisir de t'annoncer que j'ai enfin une assez bonne position. Pour des raisons spéciales, M. Lion retire ses trois fils du lycée et me les confie trois heures par jour, de neuf heures du matin à midi. J'ai leur éducation complète à diriger, et je reçois pour mes bons offices 175 francs par mois. Il ne faut pas s'y tromper : ce sera très absorbant pour moi, car cela me demandera une foule de préparations qui doubleront au moins les trois heures passées avec eux, à Passy ; mais je suis fort heureux de ce changement de situation. C'est très important, puisque les fils de M. Lion sont très jeunes. C'est ma tranquillité assurée.

Je commence demain matin. Voilà un résultat sur lequel je ne comptais pas. C'est encore à toi que je le dois, car ta conversation avec M. Lion avait fait son chemin, paraît-il.

Naturellement, il n'est plus question de la Tunisie.

Je pense que tout ira bien et que cette position ne pourra que s'améliorer.

[*Paris.*]

24 juillet [1887].

Mon cher papa,

Hier, j'ai parlé à M. Lion de M. Maret. Je voulais savoir à quoi m'en tenir. J'ai une petite affaire en train, assez importante, et qui va m'absorber au moins tout le mois d'août, mais je ne voulais pas, en m'y adonnant, rendre inutiles les promesses de M. Maret. M. Lion est allé aussitôt lui demander ce qu'il avait décidé à mon égard ; M. Maret a répondu que ma situation le préoccupe, que rien n'est changé de ses intentions, mais que, par malheur, il n'a rien à me donner pour l'instant, qu'il est très heureux de savoir que je vais être occupé au mois d'août, et qu'il me préviendra au premier travail sérieux qu'il aura à me donner.

De ce côté, donc, rien de nouveau.

J'ai dit à M. Lion que mon mois d'août est assuré, et qu'à la fin de ce mois je ne serai plus à sa charge, car c'est une véritable sinécure qu'il m'a donnée là. Après, je la retrouverai peut-être.

Voici mon affaire. Le 3 août, je vais aux bains de mer, à Barfleur, passer une vingtaine de jours, voyage complet payé, et je fais un petit travail pour ce monsieur, qui a trouvé à Maurice son emploi. Travail également payé, bien entendu. Si tu viens à Paris avant le 20 août, il est donc probable que tu ne me trouveras pas.

Je trouve plus que sages les conseils que tu donnes à Maurice. Je ne vois rien de mon côté, et il ne doit pas plus que moi voir ce qui remplacerait l'emploi qu'il perdrait en agissant comme il prétend. Nous avons déjeuné ensemble ce matin. Il me prie de parler à M. Lion, mais il n'y a là absolument rien à faire.

Bonne santé.

À sa sœur

[*Paris.*]

[*Fin juillet 1887.*]

Ma chère Amélie,

Le 3 août, je pars pour Barfleur, aux bains de mer. Oui, rien que ça : aux bains de mer ! Et encore, je me fais payer mon voyage, en entier ! Je me mets bien, absolument. Je dois cela à un excellent homme et, j'ose dire, à une charmante dame, qui te ressemble beaucoup. Je vais faire un petit travail pour ce monsieur, le même qui a placé Maurice. Travail payé, bien entendu, et assez gentiment, encore.

On a dû te dire à Chitry par quelles aventures je suis arrivé à me soutenir. Mes affaires sont encore bien embrouillées, ma chère sœur. C'est une éclaircie, après laquelle il me faudra retomber dans mon existence inquiète, mais je m'en voudrais de me tourmenter d'une manière exagérée. Le bonheur est affaire d'énergie et de volonté. J'aurai là, je crois, un joli petit mois d'août. Gare au réveil !

Quand je repasse tout ce que j'ai fait jusqu'ici, je ne peux m'empêcher de me trouver d'un dissolu qui me divertit presque. Il n'y a que les fous qui ont peur, et les sots. Je continuerai comme j'ai fait. Tes souhaits me préservent.

Barfleur étant une plage assez coquette, crois-tu qu'une ou deux petites cravates, molles, petites Lavallière aux fines teintes, et une paire de gants ?... Est-ce que j'abuse ? Mais quels bons gants tu m'envoies, ma sœur ! Toujours 7 1/4. Si je suis indiscret, ne me gronde pas. Si non, envoie vite. Je dirai, pour ton renom, que tout cela vient de toi.

Maurice commence à adopter Paris. Je le présente, je le mène en des parties de campagne, et voilà qu'on le trouve drôle, mais il s'obstine à vouloir parler carrément, à la fin de chaque mois, d'ailleurs, à son directeur, ce qui inquiète papa. Chitry le tente, malgré ses efforts et les miens réunis. Peut-être ira-t-il en septembre.

Bien à toi.

[*Paris.*]

[*Fin juillet 1887.*]

Ma chère Amélie,

Avec toi, il n'y a toujours qu'à parler : c'est amusant. Enfin, je compte sur un effet !...

Le petit travail (petit est modeste, car, en réalité, je sens l'effroi qui me gagne,) que je vais faire, est un volume sur l'ameublement, bien entendu sans le signer, et pour le compte d'un autre. Si, plus tard, tu as besoin de conseils pour te meubler de façon Renaissance ou Louis XV... Mais c'est d'une difficulté !

Je t'enverrai l'impression que m'aura faite la mer, dès notre mise en présence.

Il fait une température écrasante.

Bien à toi, et merci.

À son père

[*Barfleur.*]

[*Août 1887.*]

Je suis, comme tu le penses, au bord de la mer où je travaille un peu et m'amuse beaucoup. Je rentrerai à Paris dans les derniers jours de ce mois, vers le 29. Je t'envoie mon adresse, dans le cas où tu aurais quelque chose à m'écrire.

Maurice devait parler à M. Lanterne le jour de mon départ. S'il l'a fait, tu dois connaître le résultat.

Au revoir, et j'espère bien que mon arrivée à Paris ne précédera pas de beaucoup la tienne.

J. Renard, maison Jules Alix. Barfleur. Manche.

À son frère

[*Barfleur.*]

[*Août 1887.*]

Mon cher Maurice,

Je t'écris d'une fenêtre d'où je domine la mer. Je ne perds pas un instant, et, vraiment, c'est un bon voyage que j'ai fait là. Je mange comme quatre, et, quand j'ai trop mangé, je vais faire un petit tour en pleine mer et je vomis consciencieusement, sans trop de souffrance, d'ailleurs. Quelquefois cela ne me fait rien.

Nous tirons des mouettes, un oiseau autrement difficile à tuer qu'une perdrix.

Je vais aller passer une nuit en pleine mer, à la pêche.

Nous nous baignons. Inutile de faire un mouvement pour nager, impossible d'enfoncer.

Je deviens loup de mer. Les marins m'offrent des chiques.

Enfin, tout va bien. Et toi, as-tu du nouveau ?

[*Barfleur.*]

[*Août 1887.*]

Mon cher Maurice,

Je regrette beaucoup ce qui t'arrive, mais, naturellement, je n'ai rien à te dire. Tu ferais mieux de ne pas m'attendre pour aller voir M. Lion. Puisque le sort en est jeté, le raisonnable est assurément de te débrouiller le plus vite possible.

Je viens de passer dix-huit heures en mer, dont une grande partie la nuit, et je ne tiens plus debout. Je suis noir comme un Peau-Rouge.

Notre rentrée est toujours fixée à la fin de ce mois.

Annonce-moi bien vite que tu as quelque chose en vue. Tu ferais bien d'attendre pour prévenir papa. Ces choses-là sont beaucoup moins désagréables à dire et à entendre quand elles sont passées.

Je te quitte pour dormir un peu.

Il y a, en ce moment, un petit coup de vent en mer du plus agréable effet.

À sa sœur

[*Barfleur.*]

[*Août 1887.*]

Ma chère Amélie,

Je suis au bord de la mer, où tout est nouveau pour moi et où, vraiment, je chercherais en vain un motif d'ennui. Je rentrerai à Paris le 28 ou le 29. La plage est presque déserte. Tout se passe à peu près en famille, et c'est une chose reposante que cet abandon et ce laisser-aller.

Pas un jour de mauvais temps, ce qui ne m'a pas empêché, dans mes fréquentes promenades en mer, d'avoir le mal fameux.

Tout le monde ici est très bien pour moi, et, si je ne travaillais pas un peu, le matin, j'éprouverais une sorte de honte à me faire héberger ainsi.

Chaque soir, c'est une nouvelle promenade, et on prend à cœur de m'épargner toute dépense. Que sera la fin ?

J'apprends à nager à une jeune fille ; d'ailleurs, rien de dangereux.

À son père

[*Barfleur.*]

[*Août 1887.*]

Mon cher papa,

Je rentre lundi à Paris. Mes affaires vont encore à peu près, et, à moins d'un revirement, je n'ai pas grande inquiétude. Un tas de choses sont en train. Quelques-unes aboutiront, je pense. En tout cas je ne manque pas encore d'argent.

Te verra-t-on bientôt ?

Mon congé a été excellent, et je me porte mieux que jamais.

À sa sœur

[*Paris.*]

[*Septembre 1887.*]

Triple paresseux, sans doute, mais j'ai été un peu indisposé, et puis, c'est la morte-saison des nouvelles, et voilà le refrain : rien à dire.

Cependant, les places toutes cuites tombent dans les bras de Maurice qui, encore, se donne tout juste la peine de les tendre.

J'ai vu à Barfleur une petite fille qui ressemble bien à Jane. Depuis qu'elle est au monde son doigt est entré dans sa bouche, et il n'en sort que rarement, pour les grandes circonstances. Elle prétendait passer, le soir, dans des *avenues* de crapauds. On n'est drôle que petit. Il me prend des idées de père de famille.

Bonjour.

[Paris.]

[Septembre 1887.]

Ma chère Amélie,

Depuis quelque temps je mène une vie de contemplatif avec un “ouf” de poitrine sur l’achèvement du volume, aussitôt mort que né, – le pauvre ! – dont il t’a été parlé, et un « Qu’est-ce que je vais faire, maintenant ? » indéfiniment prolongé.

En somme, ne suis-je pas un journaliste, c’est-à-dire un homme de lettres à la journée, qui ferait son Lundi toute la semaine ?

Si Albert avait un livre à me demander sur les rubans...

Tu dois savoir que Maurice, après des somnolences de morphiné et des bouts de raisonnements à endormir un mal de dents, s’est décidé à ne pas refuser les offres de M. Lion et à remettre un peu son projet de s’arabiser. Enfin, il est à Chitry, son paradis, c’est certain. Un conseil prudent : n’insiste pas pour qu’il aille à Saint-Étienne. Pour retarder son retour à Paris, il ferait le tour du monde en passant par les pôles.

Comme il n’est pas ici, je puis le dire à la face de son dos : pour lui, il n’y a que Chitry. L’emploi rêvé de sa vie est à Chitry. Les autres emplois « pour de vrai » qu’il pourra occuper ne seront jamais que les congés ennuyeux de cet emploi-là.

Papa m’a paru quitter Paris très las, très dégoûté. Le fait est que ses deux fils lui ménagent joliment la satisfaction. Pour ma part, chaque fois que je songe aux autres, je m’aperçois que je ne pense qu’à moi, et, chose réjouissante, mon égoïsme ne me sert à rien.

Ainsi vont tes frères.

Ah ! Si tu me trouvais une femme bien riche, je deviendrais un bien bon garçon.

Mais il va me falloir rentrer encore dans un bureau, et coller pour cent francs par mois de timbres sur des lettres, et mettre des adresses, et copier, et mener une vie d’imbécile, quoi ! Si, encore, j’y arrive ! Et, avec cela, me portant bien, comme un préjugé, et doué d’une longévité, c’est sûr, à mourir d’ennui !

Tout va-t-il bien ? Tant mieux ! Au plaisir.

[*Paris.*]

7 octobre [1887.]

Rien toujours. Nous sommes ainsi toute une légion de chercheurs de noms et de sous dans la gloire, cette eau trouble. J'ai pris avec effort une décision qui me repose : j'attends au lit ; car mon lit a des rideaux roses, étoilés de trous par où je vois, en regardant le ciel, de larges taches d'azur et des paillettes de pluie, rigides et grises.

Toute la journée, je reçois des jeunes gens, des désœuvrés. L'esprit fatigué, les bras pendants, nous causons, nous bâillons, nous fumons.

On vient faire ma chambre. Je te quitte.

À son père

[*Paris.*]

[*Décembre 1887.*]

Mon cher papa,

Me voilà dans un de ces embarras fréquents dont on ne sait pas trop par quels procédés sortir. J'ai passé toute mon année à écrire, à demander. Résultat définitif : promesses vagues comme celle que je reçois encore aujourd'hui. J'avoue qu'il me faut une certaine audace pour me tourner une fois de plus de ton côté ; cependant, après avoir longtemps hésité, je ne peux pas jeter le tout, manche et cognée, sans me risquer un peu. Après t'avoir affirmé tant de fois que je voulais désormais me suffire à moi-même, je viens encore te demander 200 francs.

Je ne te crie pas que ce seront les derniers, tu ne me croirais probablement pas, mais ma conviction est que ce sont les derniers, et pour bien des motifs. D'ailleurs, voici l'emploi de ces 200 francs.

Dettes payées, (l'ennui m'a fait faire de mauvais calculs, et j'en subis immédiatement les conséquences,) il me restera 60 ou 70 francs, de quoi vivre dix ou quinze jours. Ou j'emporterai la place en vue, et alors je n'aurai plus qu'à te remercier bien sincèrement, ou je serai une fois de plus éconduit, et alors je prendrai un parti extrême, comme celui de demander à l'enseignement en province, et surtout à l'étranger, des avantages auxquels me donne droit mon titre de bachelier. Dans les deux cas, nos comptes seront arrêtés net, et c'est pour le moment le plus grand de mes soucis.

J'ai réfléchi longuement et je supporterai tout, persuadé que toute situation en dehors de mes désirs ne sera qu'un retard plus ou moins long apporté à leur réalisation.

Il n'y a de cas imprévu que celui où tu ne pourrais pas me donner 200 francs ; je serais véritablement gêné.

J'ai passé une bien triste année. Je t'affirme que depuis deux ou trois mois je ne suis pas gai du tout, et, si je n'étais pas si grand, comme on dit, je me laisserais totalement abattre. Il n'y a pas à dire : rien ne m'a réussi, et j'ai donné toute la mesure de ce que je peux faire. À la fin, il ne manquera pas de bons amis pour me trouver ridicule et fort peu intéressant, et je n'aurai pas le droit de me plaindre.

Réponds-moi aussitôt que tu le pourras. J'espère aller vous voir quelque jour un peu plus fier que je ne le suis maintenant, où tout me semble bien noir. C'est dur, le moment où l'on commence à croire qu'on n'est peut-être capable de rien.

1888

À sa sœur

[*Paris.*]

1^{er} janvier 1888.

Ma chère Amélie,

Je suis seul aujourd'hui, et ta lettre m'a fait bien plaisir. Les bêtises du cœur sont encore ce qu'on a imaginé de plus spirituel. Je ne suis pas le moins du monde sceptique, et je regrette beaucoup que mon rôle d'homme profond m'oblige à le paraître.

Tu fais bien de me souhaiter une bonne année. Je ne sais pas où je vais, et j'ai peur de me dépenser encore longtemps en activité vaine. J'ai fait pour M. Lion quelques travaux, fort peu importants, c'est vrai, mais je dois dire que le paiement est proportionnel. M. Lion a même oublié d'aborder la question ce mois-ci. Hier soir, j'étais sans un sou et j'ai dû emprunter à Maurice. Il m'en a

coûté, mais on prend difficilement l'habitude de dîner avec des confitures et deux sous de pain.

En somme, c'est toujours la misère, mais j'ai la grande satisfaction de rester chez moi et de me consoler avec mes chères niaiseries. J'ai achevé hier soir la moitié d'un roman, un vrai roman, avec des personnages que je prends au sérieux, que j'aime, et dont l'intimité m'est précieuse. Avec ce système, je trouve la vie très douce, et je me compose des affections sincères qui ne me trompent pas. Je passe là de bonnes heures. Tu es mère : tu dois savoir ce que c'est. Ce roman n'aura peut-être pas plus de vie que tout ce que j'ai tenté, mais, quand il ne me donnerait que l'innocente joie de l'écrire, je serais satisfait. J'en ai encore pour un mois ou deux.

Inutile de te dire que, tous les huit jours, je dois être le secrétaire d'un nouveau grand personnage. Je m'illusionne huit jours complets. Cela fait plaisir aux relations et les console du mal qu'elles se donnent gratuitement.

Çà et là, de petites intrigues peu méchantes et d'où je sors comme d'un bain délassant.

Tout compte fait, je n'ai pas trop à me plaindre. Je me dis de temps en temps que j'ai beaucoup d'avenir, et c'est à peu près aussi bon, cette certitude morale, qu'une réalité. La vérité, c'est le rêve.

Je dîne presque tous les dimanches chez M. Galbrun. À part cela, j'ai rompu avec le monde, et je me félicite de substituer peu à peu, sans arrière-pensée, avec un parfait contentement, aux vilaines gens les beaux livres.

Je vous embrasse et vous souhaite le paradis terrestre.

Des gants ? Ma foi, quand tu voudras.

À son père

[*Paris.*]

3 janvier 1888.

Mon cher papa,

Malgré tes opinions sur la valeur d'une lettre, tu dois trouver que je t'écris rarement. C'est qu'il m'a fallu, ces derniers temps, regarder jusqu'à l'achat d'un timbre. Je n'exagère pas. Le mois de Décembre a été spécialement dur. Il m'a habitué aux confitures sur le pain. M. Lion m'avait donné 100 francs le 30 novembre. Tu te rends comptes, n'est-ce pas ? qu'on ne va pas bien loin avec cela. Hier, il m'a remis 150 francs : c'est mieux, et, s'il se propose de me

payer sur ce pied, je serai à peu près tranquille. Le travail que je fais pour lui est irrégulier et de peu d'importance, son affaire de Tunisie n'étant pas encore lancée.

Avec 150 francs je marcherai, mais je suis un peu en retard, et je voudrais bien me débarrasser de cet ennui. Je pourrais entortiller ma requête dans une foule d'explications : j'aime mieux te demander simplement si tu ne peux pas m'aider à payer mon loyer pour le 8 de ce mois. Il est de 75 francs : peux-tu m'en envoyer 50 ?

Par moments, je perds patience. Je ne veux pas te faire le compte de mes insuccès, mais je ne suis décidément pas un homme de chance.

J'ai mis à profit la liberté que M. Lion m'a laissée, si toutefois on peut appeler cela un profit. J'ai à moitié achevé un roman que M^{me} Lion m'a promis de présenter. Je réussirai peut-être cette fois. On ne sait pas. Je te demande à ce propos un autre service, mais, celui-ci, moins pénible à rendre. Tu as la collection de *la Nièvre républicaine*. Peux-tu passer une heure à trier les numéros qui contiennent des lettres écrites en *patois*, morvandiau ou autre ? Ils me seraient d'une grande utilité. Tu me les enverrais aussitôt. Je pense avoir terminé mon roman dans deux mois, au plus tard.

M. Lion, tu dois le savoir, m'a parlé de m'envoyer en Tunisie. C'est encore très vague. Je cherche toujours ailleurs, bien entendu.

[*Paris.*]

8 février 1888.

Mon cher papa,

À part quelques inévitables contre-temps, tout va bien. Je dîne tous les soirs chez ces dames. Naturellement, je suis tenu à quelques dépenses. Je crois que tu me rendras service en m'envoyant prochainement un billet de 100 francs provisoire. Tu ne doutes pas que je ne te demanderai que le plus petit sacrifice possible, dans cette circonstance définitive.

À sa sœur

[*Paris.*]

[*Février 1888.*]

Combien est pardonnable cette correspondance irrégulière si l'on songe à des tas de raisons, toutes très bonnes.

Maurice, souffrant d'un mal de gorge, est couché dans mon lit depuis neuf jours, avale deux litres et demi de lait par vingt-quatre heures, des pots de guimauve, des plats de miel, des tonnes de bouillon, après quoi il se lèvera très bien portant, dans quatre ou cinq jours sans aucun doute.

Mon volume terminé est entre les mains de l'auteur honoraire et paraîtra un jour au l'autre, peu importe. N'en parlons plus. Je cherche.

J'ai fait, ce mois-ci, deux petits voyages qui m'ont rapporté 15 francs. C'est toujours autant, pour un mois. J'aurais tort de me plaindre.

Je cherche toujours. Soudain, je trouverai.

J'ai une petite fiancée à peu près de l'âge de Jane. Tu vois que l'avenir me sourit.

À son père

[*Paris.*]

18 février 1888.

Cher papa,

Je t'avais parlé un peu en l'air d'un mariage possible. J'ai fait ma demande hier, 17 février. J'ai été agréé, et, à moins d'incident toujours à prévoir, je me marierai en Août ou en Septembre. Une question d'appartement fait ainsi reculer la date. Je crois que la jeune fille sera une excellente femme d'intérieur.

À ton prochain – très prochain, je l'espère, – voyage à Paris, tu jugeras par toi-même.

Je connais tes idées sur le mariage : ton consentement n'est donc qu'une affaire de forme.

Je pense que M. Lion me portera bientôt à 200 francs.

À bientôt, et bonne santé.

[*Paris.*]

24 février 1888.

Mon cher papa,

Je me marierai dans la première quinzaine de mai. Outre qu'il est bienséant que tu fasses la demande en personne, j'aurais bien besoin de causer un peu affaires avec toi.

Si tu ne peux pas venir tout de suite, écris-le moi ; je ferais faire la demande par je ne sais trop qui, et j'attendrais plus patiemment ton arrivée.

Bismarck ne m'inquiète pas. Avec de telles peurs, on n'irait pas loin.

Paris.

26 février 1888.

Mon cher papa,

Je désires en effet que tu viennes tout de suite, c'est-à-dire le plus tôt que tu pourras. Jusqu'ici, j'ai tout fait à moi seul, sans intermédiaires ; mais, malgré la confiance qu'on a en moi, on serait bien aise de te connaître. C'est très naturel.

Tes craintes au sujet de la demande, tu peux les bannir. C'est ta présence qui est en question, et non ton éloquence. Outre que M^{me} Morneau est une femme simple et timide, tu t'es trouvé vraiment dans des situations plus pénibles que celle-là.

M. Lion sera un de mes témoins. Je compte donc sur toi pour bientôt. Préviens-moi du jour de ton arrivée.

Paris.

27 mars 1888.

Mon cher papa,

J'ai demandé à M. Hérisson à quelle heure il pourrait me recevoir. J'attends sa réponse.

Naturellement, mes dépenses s'accroissent. J'ai prié M. Lion de me remettre le montant du mois de mars.

Il m'a donné 175 francs, et je suis un peu surpris de cette persistance à ne pas m'augmenter.

Je vais offrir une bague ces jours-ci. On me dit de toutes parts que je suis en retard. Je prévois qu'il me faudra avoir prochainement recours à ta bourse pour subvenir aux frais journaliers.

Ces dames font leurs emplettes, et tout va bien.

24, rue Tronchet,
Hôtel des Étrangers. Paris.

Paris.

31 mars 1888.

Mon cher papa,

Je viens de m'occuper des cadeaux. Ils se résument à une bague passable et à quelques bibelots insignifiants.

Tu m'as fait entendre que tu pourrais disposer de quelques centaines de francs. Envoie-moi le plus tôt possible ce que tu pourras, et, si tu n'as pas d'argent, dis-moi quand tu en auras. Le mois de M. Lion a déjà disparu, et, par moments, je ne sais trop comment faire.

M. Hérisson ne m'a pas encore répondu.

Je suis, comme tu le penses, très affairé.

Je dois dire que, dans mes dépenses, j'ai déjà payé mon loyer, 47, rue Saint-Placide, 75 francs, et 40 francs pour mon premier mois d'hôtel.

M. Hérisson est peut-être déjà dans la Nièvre.

À sa mère

Paris.

15 avril 1888.

Ma chère maman,

Si je n'ai pas répondu à ta lettre, qui m'a fait grand plaisir, c'est que tous les jours je pensais avoir à te charger d'une petite commission.

Tu voudras bien remettre au curé de Chitry le papier ci-joint. S'il te faisait observer qu'il faut plus d'une publication, tu lui répondras qu'on lui paiera l'autre.

Tu dois savoir que mon mariage est fixé au 28. À Paris on ne se marie pas le jour qu'on veut.

Je te remercie de tes offres d'envoi, mais ces dames ont bien tout ce qu'il faut. Peut-être quand Amélie sera à Paris, je te demanderai quelque chose.

Ces dames t'envoient leurs amitiés et se promettent bien de faire ta connaissance.

À Léo d'Orfer

Saint-Étienne.

15 août 1888.

Mon cher d'Orfer,

J'ai encore changé de demeure. Votre prospectus m'arrive ici. Je vous adresse un chèque de 50 francs pour ce pauvre Verlaine. Vous voudrez bien m'en accuser réception.

Puisque vous faites des affaires, à quelles conditions pourriez-vous m'éditer mes infortunées nouvelles et en combien de temps ? Je voudrais en réunir 10 ou 12 au plus.

Petit format, genre *Scapin*, par exemple, 50 à 60 exemplaires... Couverture très simple, jolis caractères.

Quel prix ? Rendus à domicile. La chose étant faite le plus raisonnablement que vous pourrez. Quant au goût, je m'en rapporte à vous. Réponse très précise. Je compte sur vous.

Votre dévoué.

Saint-Étienne.

17 août 1888.

Mon cher d'Orfer,

Je vous remercie de votre offre, et, avec quelques réserves, je l'accepte. Vous vous méprenez un peu sur mes intentions. Je ne veux pas que cette édition soit une affaire pour moi. Je me résigne à faire imprimer ces quelques nouvelles, d'abord parce qu'il m'ennuie de toujours les garder en portefeuille, ensuite parce que je veux les offrir à quelques amis. Je ne me crois pas cinquante amis : donc cinquante exemplaires me suffiront.

En outre, je ne veux pas me lancer dans des frais. Je me ménage pour un ouvrage bien plus important et qui sera pour moi un vrai début.

Donc, tout en ne refusant pas de monter à 250 francs, je vous considérerais comme un *Dieu économique* si vous pouviez persuader à votre imprimeur qu'il peut se contenter de 200 francs. Je vous parle franchement, mais je ne veux pas insister. Ce que vous ferez sera bien fait.

Vous avez l'habitude de faire grand et beau, et je veux du petit et du simple. Je vous répète que ce n'est pour moi qu'une occasion de me débarrasser de papiers gênants ; plus tard, nous verrons à être plus larges.

Vous avez trois nouvelles ; je vous en adresse cinq, ce qui fera huit. J'y joins le titre, une dédicace, une ligne de réclame pour *les Roses*, et une Table.

J'ai d'autres nouvelles, mais je ne tiens pas à en mettre plus ; huit suffisent. Ce sera votre avis, je crois.

Vous seriez bien aimable de presser l'affaire.

Écrivez-moi ce que vous avez décidé.

Bien à vous, et merci pour toute la peine.

À Ernest Raynaud

Chitry-les-Mines,

16 octobre 1888.

Mon cher Raynaud,

Je reçois ta plaquette *Chairs profanes*, en un piteux état, du reste, la poste est littéraire et fouille partout. Je l'ai lue à la hâte, dans une antichambre. Par conséquent, rien à t'en dire de bien précis. Toutefois, je trouve tes soldats très à mon goût, de même tes buveurs, ceux-ci surtout. C'est du Rimbaud français.

Quant au reste... Ah ! dame, je vais m'y remettre. Tu m'imposes un travail pénible. Il faut que j'épèle et que je prenne mon dictionnaire pour chercher des mots. Tu sais que je suis un peu primitif et que je recherche spécialement les vers où il n'y a pas de talent, et les tiens en sont pleins, de talent et d'intelligence. Si tu étais là, à côté de moi, il est probable que je te dirais des choses désagréables, mais, comme toute lettre peut aller à la postérité, je me maintiens. Enfin, je voudrais bien causer avec toi. Je ne pourrais te dire maintenant que des choses banales, comme un ennemi des décadents.

Viens donc me voir. Est-ce que tu passes toutes tes journées du dimanche avec des souteneurs ? Choisis ton soir et arrive dîner.

Tout en t'écrivant, je te relis. Je cherche *lampyre* : nom scientifique du ver-luisant. Parole d'honneur, je ne savais pas. Enfin, je me propose de t'en dire de raides.

Je voudrais bien voir de ta prose, comment tu manies ça. Envoie-moi donc *le Décadent*. Je te le paierai, si ta rédaction y tient.

Moi, je me recroqueville comme un parchemin. Je lis un peu moins. Je ne fais rien. Je t'adresserai tout de même, quand je saurai ton adresse, une plaquette de prose, des vieilles nouvelles d'avant le régiment, que tu connais en partie et qui m'agaçaient dans mon carton. C'est enfantin. Ce n'est offrable qu'à un affectionné. Quatre ou cinq ans de plus ne nous donnent pas une guigne de talent, mais ça mûrit joliment le goût ou, plutôt, le dégoût.

Au fond, j'ai perdu toute espèce d'ambition littéraire. Je trouve ça tellement idiot, de publier quelque chose ! Mon rêve serait d'économiser assez pour faire tirer mes boniments à *deux* exemplaires, l'un pour moi, l'autre pour n'importe qui.

Une chose m'amuse beaucoup : c'est que tu parles d'Amaryllis, d'Hermès. Ça me dépasse implacablement. Et, à côté, quelles jolies perles ! En résumé, tu m'agaces et tu m'intéresses à un égal degré. C'est bête comme tout, ce que je te dis là. Donc, viens dîner un de ces soirs.

D'ailleurs, je crois que des vers ne peuvent être lus, bien lus, que par l'auteur. Tu me les passeras par ton gueuloir, comme dit papa Flaubert.

Voilà que je cite !

À bientôt, n'est-ce pas ? Je te félicite, avec une bonne poignée de main de camarade.

À son père

Paris.

3 novembre 1888.

Mon cher papa,

Nous recevons ton lièvre. Son historique nous a vivement intéressés. J'ai parfois le mal de Chitry, ou, plutôt, de la chasse, car je n'ai pas eu le temps de m'en lasser. Enfin, pas de regrets inutiles !

Nous avons tous nos lièvres. J'espérais lever, ces jours-ci, une augmentation : point ! Je trouve la série des procédés de M^{me} Lion un peu humiliante pour moi. Toutefois, je n'ai rien dit, et je reste indécis. Une rupture pourrait naître du moindre mot, et je n'y tiens pas. Cependant, je commence à rabattre un peu de ma gratitude à l'égard de cette famille.

Après tout, on me considère comme un ouvrier, et je dois en être flatté. Libre à moi de me mettre en grève si je ne suis pas content !

À part cela, rien de neuf.

Sincèrement, ton départ a fait un vide.

Merci, et bien à toi.

Paris.

30 décembre 1888.

Mon cher papa,

Une idée nous est venue, en attendant mieux, qui offre ses inconvénients et ses avantages. Je crois que les avantages l'emportent. Ce serait d'aller passer à Chitry le temps nécessaire aux couches de Marinette. Elle sera, de toute façon, mieux soignée. Elle n'aura pas le temps de s'ennuyer, et, moi, j'emporterai du travail. Dans le cas où notre idée ne te serait pas désagréable, nous partirions le plus tôt possible.

1889

À Ernest Raynaud

Chitry.

5 janvier 1889.

Mon cher Raynaud,

Je reçois ton article à la campagne, où nous sommes venus passer le temps nécessaire aux couches de ma femme.

Si tu étais à côté de moi, je te donnerais une bonne poignée de main. Ton petit article m'a fait un grand plaisir. C'est le premier qui ne soit pas banal. Je crois ce que tu me dis de bien, parce que, de mon côté, je ne pourrais dire de toi que des choses que je pense.

Quant au côté ridicule de ma sensiblerie, je le reconnais comme toi, mais j'avoue que j'y tiens un peu et que je garderai cette note-là, que nous avons tous plus ou moins, d'ailleurs. Et puis, le fort d'un bonhomme à peu près consciencieux, c'est de n'avoir pas peur, surtout du ridicule.

Nous avons tous en nous un peu de *niaiserie*. Le grand point, selon moi, est, non pas de la combattre, mais de la présenter d'une manière aussi nouvelle que possible.

Assez de justification et de moi.

Bien à toi. Bonjour à Buchotte, et, si tu trouves un moment pour m'écrire, ne le laisse pas passer.

À sa sœur

Chitry.

15 janvier 1889.

Ma chère Amélie,

Je n'ai pas aujourd'hui quarante lettres à écrire, ce qui me permet de te souhaiter une bonne fête, une bonne année. Quant au paradis, je le garde pour moi.

Marinette s'est régalé l'œil avec tes rubans toute la matinée. Pendant ce temps, j'étais à la chasse. J'y vais tous les matins. Cela ne m'a encore rapporté qu'un procès et une poule d'eau. Le procès, je ne sais pas ce qu'il me coûtera, mais la poule d'eau était délicieuse.

Si Maurice ne t'écrit pas, c'est qu'il est très occupé à m'écrire. Le voilà pseudo-proprétaire. Ça lui donne de l'ouvrage, mais, pour la première fois qu'il touche des loyers, il n'a pas de chance. Parfois il va, rue du Rocher, se carrer devant un bon feu que lui allume la concierge, usant nos bougies, faussant nos sofas, et se poussant du col. C'est maintenant un garçon très apprécié, lorgné par plus d'une belle-mère, et qui finira par se marier.

Marinette lit *Madame Bovary* avec une conscience !... La conscience d'une âme candide, un peu chargée toutefois. Dans une pareille circonstance, le ventre d'une femme est vraiment une chose stupéfiante. À l'observer, il y a beaucoup de trouvailles à faire. C'est tout un monde, et, pour moi, je passe de bonnes heures à le palper, à le retourner, à le considérer dans toutes ses poses, et toujours c'est un émerveillement.

Ah ! chères femmes, vous êtes stupéfiantes ! (Encore !)

Marinette a eu un joli mot. Comme je l'encourageais pour le moment à passer, elle m'a répondu : « Ne te tourmente donc pas tant ! Si je souffre, je sais bien que ce n'est pas ta faute ! »

Soyez donc créateur !

À Ernest Raynaud

Chitry.

[*Septembre 1889.*]

Mon cher ami,

Je ne te répondrai pas point par point : nous n'en finirions pas, mais j'avoue que mon article sur toi n'est pas absolument merveilleux. Il ne dit presque rien de tes vers et parle de choses inutiles. Remarque seulement que je t'y mets au-dessus de Mallarmé. J'explique ma syntaxe, et ce sera fini.

Je lis sur le numéro ta correction : « Il refuse toute forme première infligée par l'hérédité, l'éducation, les lectures, l'acquit, pour une autre plus définitive. » Tu vas voir que ma phrase dit mieux et plus exact que la tienne : « Il refuse toute forme première, pour d'autres définitive, (définitive pour

d'autres, si tu aimes mieux,) qu'infligent l'hérédité, l'éducation, nos lectures, notre acquit. »

Elle dit plus exact, parce que c'est précisément la forme définitive, la forme en vogue, qui t'horripile : pour un chercheur, il ne doit pas y avoir de forme définitive. C'est bien ton avis, c'est bien ce que j'ai voulu dire. J'ai dû mal recopier, l'incident est clos.

Quant au monsieur qui a lu *solive* au lieu de *patère*, il a confondu deux morceaux de bois absolument différents et, en outre, faussé Goncourt. Pardonnons-lui.

Je pense bien que tu ne vois dans nos discussions à distance qu'un exercice d'écriture. Ce serait déplorable de penser autrement. Si tu veux, nous passerons un traité où il sera dit que jamais nous n'aurons le droit de nous froisser pour une question littéraire, sous peine d'amende ou de prison. N'en parlons plus. À ton prochain bouquin, je te ferai un article aux pommes. Du moment que tu as retiré le mot « vieux », « professeur de lettres » ne me chagrine plus. Nous sommes tous professeurs, dogmatiques, puisque nous faisons de la propagande pour nos idées.

Quant à ma première aux Goncourt, je la maintiens. Lis leurs livres historiques, si tu peux. Lis-les : c'est absolument *inouï d'inutilité*. J'excepte toutefois *la Femme au XVIII^e siècle*, qui suffirait amplement.

J'ai enfin reçu l'abonnement du *Faune*. Clos ta bourse. Je trouve le premier numéro très bien, mais le second bien inférieur. Est-ce parce que tu figures au premier et que je figure au second ? A-t-il déjà quelque chose de fêlé, *le Faune* ?

Je n'ai plus la même confiance que toi dans les journaux de province : je connais trop la province pour ça. J'ai collaboré dans le temps à un journal de Nevers, mais j'ai oublié, depuis, que Nevers était une préfecture : donc, aucune attache de ce côté. D'abord, j'en suis à distance.

Franchement, j'aimerais mieux que tu t'attelles au *Décadent*. Es-tu mieux avec Bajou ?

Très juste, ton article sur l'obscurité dans l'art. Je suis avec toi, plus que toi, pour lutter avec des mots clairs contre l'obscurité de l'idée. L'autre effort, l'obscurité dans l'expression, me semble facile et puéril : c'est un trompe-l'œil. Il est facile de donner un avis profond, condensé, par l'enchevêtrement des vocables, toute idée banale pouvant être présentée sous une forme obscure. Une sensation, fût-elle située au plus profond de nous, peut être mise à jour par une intonation juste. Voilà l'art. Suffit.

Ma femme te dit bonjour. Le bébé va bien. Nous rentrerons un de ces jours.

En attendant, fais-moi la charité de quelques lettres. Dans la violette jusqu'au cou, on s'embête tout de même un peu.

Bien à toi.

As-tu besoin de copie ? Ci-joint des vers réactionnaires. J'ai envie de fonder un *Anti-Décadent*.

1890

À sa sœur

Paris.

Le 10 mars 1890.

Ma chère Amélie,

Je m'explique très bien le refus qui m'a été fait de mon roman, et, si je n'en suis pas plus fier, je n'en suis pas non plus très malheureux. Notre petite revue ⁽¹⁾ va à peu près bien, c'est-à-dire que, dans les hautes sphères, on nous cote d'une manière assez flatteuse. J'y insère ce que je veux, et, à ce titre, je te demanderai peut-être de te fendre d'un abonnement de cent sous. Ça fera du bien à notre caisse, d'ailleurs très régulièrement tenue. Nous avons deux abonnés !! Un *Belge*, et la fameuse M^{me} Barat, l'intime de Marinette. Ne te trompe pas : être abonné est un honneur. Nous n'acceptons que l'élite. On participe à une œuvre de haute portée, et j'ai déjà, personnellement, refusé une foule d'offres. En ce moment, nous la distribuons, gratis, à Paris, à trois cents intelligences, incontestablement les plus acutes de la ville.

⁽¹⁾ *Le Mercure de France.*

1891

À Georges Courteline

Paris.

28 janvier 1891.

Vous savez, mon cher confrère, que votre lettre m'a fait un bien grand plaisir. M. Marcel Schwob m'avait appris votre adresse, mais non votre nom et votre talent. Il y a longtemps que je connais l'auteur des étranges *Têtes de bois*, et, bien que j'aie l'air de vous rendre ce que vous me prêtez, je vous avoue toute ma sympathie littéraire pour le mélange de gâité et de pitié qui vous caractérise. Heureusement, je me rappelle ma boutade sur les *Gens de métier*, et je n'insiste pas, de peur de passer pour un farceur.

J'ai bien adressé mon petit livre à Mendès, mais il en reçoit tant qu'il ne l'a peut-être pas lu. Et puis, je suis tout nouveau-venu et je ne connais presque personne. Si, donc, vous voulez bien rappeler à Mendès que je ne l'ai pas oublié dans ma distribution, je vous en serai fort obligé.

Puisque vous connaissez M. Schwob, voulez-vous vous entraîner l'un l'autre et venir quelque jeudi soir ? En camarades, bien entendu. Je suis presque toujours seul, au plus avec un ou deux amis peu dangereux. Je sais que cela peut être difficile, mais M. Schwob y est déjà arrivé une fois, et, avec un peu de bonne volonté...

Dans tous les cas, mon cher confrère, je serai très heureux si vous voulez bien me compter parmi les amis de votre pensée et me croire désormais tout vôtre.

À Marcel Schwob

Paris.

[20 février 1891.]

Cher monsieur,

J'envoie ce matin la chronique au *Messenger français*. Avez-vous reçu le livre de Barrès ? Je lui ai écrit un mot. J'ai lu quelques *Échos*, et j'ai trouvé

déjà « un Squelette » et « Sur les dents » *absolument remarquables*. Je vous en reparlerai quand j'aurai tout lu.

Ne craignez pas de me faire signe quand vous aurez à passer en revue quelques bureaux de rédaction. Cela m'aguerrit.

Cordialement à vous, et merci d'avoir songé à moi pour *le Messenger*.
[Lettre provenant de la collection de M. Édouard Champion.]

À Madame Jules Renard

[Lors des 28 jours en août-septembre 1891.]

Cosne.

25 août 1891.

Ma chère chérie,

Voici mon premier mot que je t'écris. Je ne suis encore que caporal ordinaire, mais on vient de m'annoncer, après bien des réclamations de ma part, et des frayeurs, qu'à notre départ en manœuvres je serais bicycliste. Les autres bicyclistes sont partis avec le gros du régiment, sur convocation individuelle.

Je me porte bien et tout va aussi bien que possible. J'ai fait un bon voyage, le cœur gonflé tout de même. Tu as été bien gentille, tu sais. Plusieurs fois, j'ai vu tes larmes déborder. Tu t'es contenue, et je t'en suis reconnaissant. J'avais, moi aussi, pas mal à faire pour me retenir.

Je vais faire couper ma barbe. C'est d'ordonnance. Au revoir, ma chère chérie. Du courage ! Plus que 27 jours, ou, plutôt, 25, car nous gagnerons probablement deux jours.

Je retrouve ici pas mal de figures amies, des anciens conditionnels qui ont passé leurs examens d'officiers et sont fiers de leurs nouveaux habits.

Je t'embrasse toute, et les deux grosses joues de ce cher Fantec. Est-il sage ? Poignée de main à papa.

[Quelques jours après.]

... J'ai passé la journée à me reposer, tandis que les autres manœvraient à me faire de la peine. Je suis équipé. Tu rirais si tu voyais mes guêtres. Tout le monde me regarde.

Pendant que j'y passe, ajoute à tes adresses : *Grandes manœuvres du 8^e corps*. Nous partons demain soir. Si ma machine résiste, la campagne sera sans doute pénible, mais pas désagréable. Il y aura un tel remuement que mes lettres pourront être en retard : ne t'inquiète pas.

[*Lettre timbrée le 2 septembre, à Châtillon-sur-Seine.*]

... Comptes-tu les jours, ma belle chérie ? Je t'écris sur un cul de charrette après m'être lavé la tête dans un seau d'eau. Je pense sans cesse à vous. Je vous vois dans vos petites promenades...

Le 4. Châteaouvillain.

... Il fait une pluie épouvantable. Les bicyclistes ont dû renoncer à suivre le régiment, et, pour ma part, j'ai dû porter un moment la mienne sur mon dos. Je me porte bien, mais quelle journée ! Si tu voyais ma machine ! C'est une masse de boue.

[*Lettre timbrée le 5 septembre à La Ferté-sur-Aube, Haute-Marne.*]

... Je continue à n'être pas trop malheureux grâce à ma bicyclette qui me permet de faire deux ou trois kilomètres de plus pour manger ou trouver de la paille à coucher. Hier, nous avons eu pas mal de misère, et il m'a fallu, dans une forêt, dans la boue, porter ma bicyclette sur ma tête pendant un demi-kilomètre. Je vous aime, mes deux amours.

Viviers [Aube], jeudi.

[*Lettre timbrée le 10 septembre.*]

Mon chéri, tu est gentille de me donner tous ces détails, et je t'aime parce que nous nous comprenons bien. J'ai fait, ce matin, dans un ruisseau, la toilette que j'ai pu, mais je suis encore dégoûtant. M'embrasserais-tu dans un pareil état ?

Nous nous reposons aujourd'hui, et nous n'aurons plus que cinq jours de manœuvres : 11, 12, 13, 14, 15. Le 16, repos, le 17, grande revue, et, le 18, dislocation des troupes. Nous retournerons à Cosne par le chemin de fer. On nous désarmera tout de suite, et, le 19, au plus tard, le 20, je serai près de toi.

Je commence à en avoir assez, mon pauvre chéri, de cette vie. J'ai dans la bouche une odeur de paille sèche que je ne parviens pas à noyer. Prépare-moi un bon verre d'eau de Botot.

Aujourd'hui, je ne suis pas trop fatigué. Je m'ennuie surtout. Cette vie devient bête, mais ces pauvres hommes sont éreintés. Hier, ils ont marché de 5

heures du matin à neuf heures du soir sans manger. En somme, ton Jules a de la chance.

Raconte-moi les petites affaires de mon gros Fantec. Comme je vous aime, mes deux amours, vous embrasse et ferai tout pour que vous soyez heureux !

Louze-et-Ville-au-Bois. Samedi soir.

[*Lettre timbrée le 13 septembre à Montier-en-Der, Haute-Marne.*]

Mon cher chéri, je viens de faire une douzaine de kilomètres par un clair de lune, arrêté à chaque instant par les sentinelles étagées. Mon régiment étant dans un pays perdu, j'ai la chance de me trouver dans un trou un peu plus large où un brave homme m'a procuré un lit pour dix sous.

Ville-sous-la-Ferté. Dimanche [13 *septembre*.]

... J'ai couché cette nuit avec... Noël. Il avait trouvé un lit. Cela m'a remis à neuf, et, comme nous cantonnons encore ce soir ici, je pense m'offrir une seconde nuit excellente.

Aujourd'hui, repos, c'est-à-dire perspective de trotter chercher de la viande pour tous ces hommes, officiers compris, qui meurent de faim. Ils sont tous après mon camarade et moi et n'ordonnent pas, mais prient. Hier, j'ai bien acheté une cinquantaine de livres de viande.

Rappelle-toi que le 18 on nous renvoie. Il ne me restera qu'à régler mes affaires à Cosnes. À une demi-journée près, je serai vers toi le 19...

Saint-Rémy-en-Bouzemont. Mardi 15.

... Aujourd'hui est notre dernier jour de manœuvres. Je ne suis pas fatigué, mais énervé, et j'ai parfois quelques petites crampes d'estomac. Cette nuit, j'ai couru par une pluie de déluge et je commence à peine à me sécher ; mais la certitude de nous en aller bientôt nous soutient tous...

Cloyes-sur-Marne. Jeudi [17 *septembre*.]

Ma chère chérie, il m'a été impossible de t'écrire hier. Les petits événements du jour et un assez fort mal de tête m'en ont empêché.

En ce moment, tout notre régiment passe la revue. Comme je n'y assiste pas, j'ai fait la grasse matinée dans un lit de foin, sous une couverture où, malgré le froid, je n'ai pas mal dormi. C'est dans la grange d'un vieux bonhomme, instituteur en retraite, qui, dit-il, « a tout de suite vu que je n'étais pas tout le monde ». Il me comble de prévenances, et je lui ai promis de lui

envoyer mon livre. De là, des prunes et tout ce qu'il nous faut pour manger nos éternelles sardines et fromage. Je commence à en avoir mal au cœur.

Parlons du retour, cher cœur. Les soldats vont revenir. Tout sera fini, et nous n'aurons plus qu'à nous en aller. Ce n'est pas une mince affaire, et, à partir de ce moment, nous sommes tous dans l'indécision. Il est certain qu'on nous embarquera pour Cosne demain vendredi. Le matin ou le soir ? Personne n'en sait rien. Ce que je puis t'affirmer, c'est qu'on nous renverra samedi. Sera-ce assez tôt pour que je puisse prendre le train de Nevers qui part à trois heures ? Ajoute à cela que le colonel va très probablement me nommer sergent et qu'on sera bien capable de me faire manquer un train pour que j'arrose mes galons...

À Marcel Schwob

Paris.

28 octobre 1891.

Mon cher ami,

C'est entendu pour Dimanche soir, avec Vallette et Rachilde. N'oubliez pas, et venez un peu de bonne heure afin que nous causions tous deux avant dîner.

Je vous envoie un *Sourire Pincé*, pour *la Lanterne*, que vous remettrez quand vous pourrez. Ça ne presse pas. J'ai plus confiance que si je l'envoyais moi-même.

Pardon pour la peine, et ne dites pas : « Dieu ! que ce Renard est donc embêtant ! » Je le sais.

À vous.

Paris.

Midi. 5 novembre 1891.

Cher ami,

J'ai été obligé de décommander Bonnetain et Descaves à cause de la *varicelle* du bébé, qui – bien que très bénigne – interdit l'entrée aux visiteurs ayant enfants. Mais, vous qui ne craignez pas la varicelle, venez donc tout de même.

Ma nouvelle est refusée au *Figaro illustré*. Elle manque de femmes, paraît-il. Mais Courteline vous contera ça. Je suis tombé sur lui au sortir du *Figaro*.

Je ne peux pas aller vous chercher ce soir. Mais venez donc tout de même manger la soupe.

Bien entendu, le dîner Descaves-Bonnetain n'est que remis.

À vous.

Paris.

27 novembre 1891.

Mon cher ami,

J'ai corrigé les dernières épreuves *en premier* de *l'Écornifleur*, mais Valdagne n'a pas répondu à ma question. Sans doute que les satisfactions que je lui ai données lui suffisent.

J'attendais hier soir et aujourd'hui un mot d'Allais. Il devait s'entendre avec Capus sur le choix du restaurant. Je n'ai rien reçu, de sorte qu'il m'est impossible d'écrire à ceux que je suis chargé de prévenir.

La date du 1^{er} décembre a été choisie. Le reste de notre conversation importe peu. Vous le connaissez. Cependant, l'invitation aux présidents-maîtres a été fortement combattue, excepté pour le premier dîner et pour Mendès dont la présidence est chose convenue.

Il est vrai que Beubourg a été rayé de la liste sur la réclamation de je ne sais qui. Ne le connaissant pas, et ne sachant pas que c'était votre ami, je ne l'ai pas défendu, mais il est bien évident que votre *désir fait loi*. Écrivez-lui donc vous-même, car, si vous aviez été à la séance, son acceptation n'eût fait aucune difficulté. Vous savez bien que vous êtes, avec Allais, les vrais fondateurs du dîner. Vous auriez bien tort de vous gêner.

Si, d'ailleurs, il vous est agréable que j'écrive à Beubourg, je le ferai, mais je crois que c'est beaucoup plus votre affaire.

Ainsi, la liste se composerait de Courteline, Schwob, Allais, d'Esparbès, Renard, Ajalbert, Auriol, Schoomard, M. Beubourg, Jacques Madeleine, Georges de Lys, Édouard Estaunié, Alfred Capus, Narcisse Lebeau, Gueswiller, Henry G. Villars, Léon Gandillot, de St-Croix [*sic*], de Saunier, Vallette, Jules Bois, Gabriel Mouret [*sic*].

Je suis en effet à peu près remis. Mais venez donc me voir, dîner, bien entendu. Et puis, il faudra que j'aille à *l'Écho* renouveler mon abonnement, mais je suis encore trop faible.

Donc, venez, et croyez-nous tous vôtres.

1892

Paris.

2 janvier 1892.

Mon cher ami,

Ma femme vous remerciera comme il convient. Moi, pour qui ne sont pas les bonbons, j'ai le droit d'être vexé. Je vous ai fait dire des sottises, ce soir, par d'Esparbès et Estaunié. Que diable devenez-vous ? Mépriseriez-vous un humble rédacteur de *Gil-Blas* ? Tout cela me paraît louche. Aussi, je vous prie de ne pas venir me voir d'ici longtemps. Mais, S. n. d. D. venez donc dîner, afin que nous causions ! D'ailleurs, je n'ai plus de sujets de nouvelles. Portez-m'en, s'il vous plaît.

Vous avez donc promis à Vallette un article sur Mæterlinck : il y compte pour ce numéro et me charge de vous en avertir.

Oui, *Cruchette* est bien, *la Paix* vous caresse, mais tout cela ne me désarme pas. Il me faut *mon monstre*.

On vous attend, et flûte pour vous si vous vous mettez à faire des manières. L'homme rouge sera écarlate, non, vrai, vous êtes embêtant. On vous aime tout de même.

Exquis, les bonbons !

Il m'a fallu reconvaincre Ollendorff pour « Je me retire ». L'affaire Lorrain [?] va le redépersuader. J'espère cependant paraître le 15.

Paris.

7 janvier 1892.

Mon cher ami,

Je suis allé vous prendre, hier, à *l'Écho*. Les uns m'ont dit que vous étiez malade, les autres, que vous preniez quelques jours de vacances. Vous seriez bien gentil de me renseigner vous-même. Quand pourra-t-on vous voir ?

Merci pour *les Poules*. Je viens de lire le *Marchand de Venise*. C'est bien, et ce n'est pas bien. Ces lectures-là me sont pénibles, mais j'irai jusqu'au bout.

Tout vôtre.

Paris.

19 janvier 1892.

Mon cher ami,

Vous me devez des tas de fiacres. Je suis allé, hier soir, avec *l'Écornifleur* tout chaud, d'abord, 2, rue de l'Université, puis à *l'Écho*, 6 h. 1/2, et je m'en suis revenu penaud.

Voici l'œuvre (le chef). Mettez-vous à votre article. Ce sera la punition de toutes les gentilleses que vous avez eues pour moi en cette aventure.

Donnez-moi l'adresse de Byvanck. Je lui en ai gardé un. Mes dix exemplaires y auront vite passé.

Avant qu'on ne m'ait rendu *le Mur* de la *Revue bleue*, voulez-vous convenir d'un soir avec Capus pour venir dîner ? Vous me feriez tous les deux bien plaisir. Si ce mot, que vous lui lirez, ne suffisait pas, donnez-moi son adresse exacte afin que je lui en écrive un, personnel.

Vous savez que votre conte de la *Revue bleue* est tout simplement admirable, et, pendant 20 minutes, j'aurais bien voulu être Anatole France. Idem pour vos *Mimes*, pour *l'Ombrelle*, surtout. Enfin, vous avez un talent vexant pour vos amis.

Tout cela, pour que vous me fassiez un bon article.

À vous.

Bien entendu, si Capus ne pouvait pas venir, je vous attends, vous, quand vous voudrez. J'irai même vous chercher.

Paris.

17 février 1892.

Mon cher monstre et ami,

Raynaud m'écrit 3 pages amusantes, et que je vous montrerai, pour me demander si M. Byvanck ne pourrait pas changer l'épithète « immonde » (page 97) en toute autre moins courante, comme, par exemple : étrange, mystérieuse, etc. Il y tient beaucoup. Je pense, n'est-ce pas, que M. Byvanck ne lui refusera pas cette petite satisfaction.

N'avez vous pas besoin des feuilles que vous m'avez remises ? Je les ai un peu chiffonnées, et je les garde, si cela ne vous gêne pas.

À vous.

Je vous mets de côté ce que je reçois sur *l'Écornifleur*.

Paris.

26 février 1892.

Mon cher ami,

Que je vous serre encore la main pour votre bel article du *Mercur*. Comme c'est haut ! Cela donne même un peu le vertige. Tout un univers en sept pages ! Je vous assure que l'Écornifleur sent sa tête tourner. Il est habitué déjà aux petits articles terre à terre. Et, d'un coup, vous le lancez en plein ciel.

Soyez tranquille : les confrères (vous entendez ceux que je veux dire) se chargeront de l'en faire redescendre. Il faudrait soudoyer Vallette pour qu'il nous raconte ce qu'il aura écouté.

Quand vous verra-t-on ? J'ai reçu le livre de Courteline. Rien de nouveau pour l'Écornifleur. *Sourires Pincés* vient de reparaître, et Ferrari ne veut toujours pas me rendre ma nouvelle.

Merci pour l'Écho. Ses lecteurs auront demain double plaisir. Du Schwob et du Renard. On les gâte.

À vous de cœur.

À Georges Courteline

Paris.

29 février 1892.

Mon cher ami,

Depuis que je vous ai dit de sanglantes sottises, je reçois, en moyenne, par jour, un exemplaire de *Lidoire et la Biscotte*. C'est trop. Arrêtez votre éditeur. Bien entendu, je ne garderai que l'exemplaire dont j'ai lu et relu la flatteuse dédicace, et je donnerai les autres à de bons amis fidèles : les autres, d'ailleurs, ne sont qu'un.

Je crois bien que vous me faites rire plus que vous ne faites rire Sarcey. Je ne sais pas comment vous vous y prenez, quels sont vos procédés littéraires, mais *qu'est-ce que ça fout pourvu qu'on rigole ?* C'est tout de même bizarre. Enfin, Paul de Kock n'était pas un imbécile. Il a amusé toute ma génération. J'ai essayé d'en lire ces-jours-ci. J'ai trouvé ça lamentable.

Avec vous, il faut que ça parte, et ça part. Naturellement, je connaissais presque toutes vos nouvelles par l'Écho. Elles résistent toutes à la dangereuse épreuve du volume. Quelques-unes vous secouent plus violemment, toutefois :

la première, *Exempt de cravate, l'Œil de veau, 26, Invite monsieur à dîner, le Petit malade*, celle-là un pur bijou comme cocasserie imprévue : il faudra que je la joue, enfin, toute la table, s.v.p. Et puis, des notes discrètement attendries. Au fond, beaucoup de ressemblance avec Jules Renard, ce qui est flatteur pour Marcel Schwob.

Cette carte n'est pas écrite à seule fin que vous me complimentiez par revanche sur *l'Écornifleur*. Vous m'avez dit que vous trouviez le commencement bien. Si l'effet a duré, tant mieux. S'il n'a pas duré, inutile de me le dire et de me faire du chagrin.

Poignées de main.

À Marcel Schwob

Paris.

29 février 1892.

Mon cher ami,

Je voulais aller vous voir hier matin, et j'en ai été empêché. Si vous ouvrez *la Bataille*, ce matin, vous y trouverez reproduites les trois dernières pages de votre article sur *l'Écornifleur*. Cela me console de ce que j'avais lu dans *la Bataille* de la semaine dernière. Vous m'en faites, une réclame !

À lire, aussi, la belle étude que me consacre votre collaborateur E. Lepelletier dans les *Livres d'aujourd'hui*.

Et puis, si vous voulez avoir d'autres nouvelles, venez me voir. Excepté Mardi. Dites-moi quel jour il faudra aller vous chercher. J'en profiterai pour remercier Mendès.

Ferrari s'obstinant à ne pas vouloir me rendre ni ma copie, ni mes timbres, j'ai recopié *le Mur*. Je l'ai raccourci de 3/4 et je l'ai donné au *Gil-Blas*.

Voilà. Ci-joint de quoi m'écrire.

À vous, en ami,

Paris.

20 avril 1892.

Mon cher ami,

Je reçois seulement le livre de Byvanck. Je tombe sur la page 239, et je vous en veux. Oh ! je vous en veux ! Me voilà une angoisse de plus. Mais, tout

de même, je vous embrasse, car vous connaissez bien Jules Renard, et je vous serre la main très fort.

Je vais lire le livre ces jours-ci et, naturellement, j'écrirai à Menton.

Vous êtes un misérable de n'être pas venu me voir avant de partir. Je vous aurais soumis le plan de mon bouquin, et vous m'auriez donné un titre. Que diriez-vous de *l'Art des crises* ? Je tiens décidément au mot *crises*, et vous prie de me le donner, humblement, puisque vous l'employez page 234.

À moins que vous ne le reteniez vous-même.

Dans le n° de *l'Évolution* du 15 avril, cinq colonnes élogieuses sur Jules Renard, signées Roguenant. Je vais lui parler du livre de Byvanck.

Tout le monde va bien ici, bébés, maman, papa. Que faites-vous là-bas ? Me cherchez-vous une maison de campagne ? Car, après la publication de *l'Art des crises*, je veux me reposer deux ans de suite.

Présentez mes meilleures amitiés à votre frère, à M. Priou.

À vous l'affection consacrée. J'espère bien que vous allez m'écrire.

Bosdeveix me porte un exemplaire de son livre.

Envoyez dynamite.

Paris.

23 mai 1892,

Mon cher ami,

Mille excuses encore. J'avais oublié *l'Écornifleur* ce matin, mais il part ce soir, par colis postal, pour *l'Écho de Paris*.

J'ai enfin passé au *Gil-Blas* ce matin.

N'oubliez pas de venir me voir, un soir, avec Byvanck.

À vous de cœur.

Ollendorff fait la grimace pour mon bouquin de nouvelles. Je crois que c'est une affaire ratée. Tant pis.

5, rue du Chariot-d'Or, 5.

Lagny (Seine-et-Marne)

2 juin 1892.

Cher ami,

Je n'ai pas pu aller vous voir avant de partir. J'ai dit à Byvanck – qui m'a fait coucher à minuit, mardi soir, – de vous donner mes explications. Et maintenant, pas de paresse, hein ! Venez nous voir. Notre petite mesure est à vous, et elle n'est pas désagréable. Et, comme je doute de vous, sur un mot

j'irai vous chercher, oui, *vous chercher*. En attendant, écrivez-moi. Il me semble que je suis à cent lieues de Paris.

Pensez-vous que Forain me donne son livre ? Ça me ferait un plaisir rare. Non que je refuse de l'acheter, mais je voudrais au moins sa signature.

Nous avons beaucoup causé de vous, l'autre jour, avec Byvanck. C'est un homme (Byvanck) que j'aime de plus en plus, et je regrette sincèrement de le voir partir. Il m'a dit que Mauclair avait fait quelque chose sur son livre. Où ça ?

Il fait vraiment bon ici.

Vôtre.

Et vos deux volumes, sont-ils sous presse ?

[Lagny.]

25 juin 1892.

Mon cher ami,

Je n'ai pas répondu à votre dernière lettre parce que je pense vous voir demain Samedi. Peut-être passerai-je rue de l'Université vers 11 h. du matin. Si je ne passe pas, ou si vous ne pouvez pas m'attendre, dites-moi, par un mot laissé chez votre concierge, si je peux aller vous prendre à *l'Écho*, le soir, et vous emmener à Lagny.

À vous.

Je lis *la Débâcle*. J'en ai une courbature.

J'aurai une chosette, demain, dans *le Supplément du Figaro*.

[Lagny.]

1^{er} août 1892.

Mon cher ami,

J'ai vu, hier, Vallette, qui m'a dit que Gourmont tenait à parler lui-même de votre article sur Villon. Je lui laisse l'honneur, parce qu'il fera mieux que moi.

Quel pacte avez-vous fait avec Maizeroy ? Ça me fournit l'occasion de vous relire, mais je suis horriblement jaloux. Comme Guérin continue à me donner de l'eau bénite, je vais poliment m'éclipser du *Gil-Blas*. Je n'enverrai plus rien. À la fin, j'aurais l'air d'un serin.

Votre dernier conte à *l'Écho* a dû faire hurler les gens qui demandent : « Y a-t-il autre chose à comprendre ? » Vous êtes un terrible homme.

Je lis, ce matin, dans le conte de d'Esparbès : « Il eût parfumé le crime d'une poignée de main. » Ça va faire gueuler les cendres de Flaubert.

Quand nous reviendrez-vous ?

Votre ami.

Dites-moi, demandez donc pour moi l'avant-dernier *Supplément*, celui du 24 juillet. On ne me l'a pas envoyé. (Je suis pourtant un abonné sérieux.) C'est pour compter mes lignes.

[*Lagny.*]

13 août 1892.

Cher ami,

Je reçois votre paquet de lettres. Merci. J'ai eu une peine à m'y reconnaître !

Ah ! Ah ! vous faites le cachottier. Vous entrez dans des combinaisons de journaux qui se fondent et n'en dites rien à Jules Renard ! C'est bon, je vous revaudrai ça. Heureusement, j'ai pu me faufiler, et j'aurai une *toute petite* place à côté de vous. C'est bien fait.

Je vous pardonne en faveur de vos Éleuthéromanes, qui me rappellent mes chers Indiens. C'est un chapitre exquis, sans doute, du livre dont vous m'aviez parlé. C'est exact, et pittoresque sans procédé. (Je m'aperçois que j'y tombe pas mal, moi, dans le procédé.) Enfin, c'est très bien, et je vous engage à continuer la série.

Quand viendrez-vous ?

Pourquoi l'esclave du début ? Il ne peut s'expliquer, n'est-ce pas ? que parce que votre chapitre est une suite.

L'autre jour, le caissier de *l'Écho de Paris* s'est trompé, dans une addition, de cent sous. Je vais lui réclamer ça avec autorité.

À son beau-frère

25 août 1892.

Mon cher Albert,

Je reçois votre belle canne. Elle est bien en main et j'en espère quelque considération. Chaque fois que je la laisserai tomber, je penserai à vous. Je la garderai jusqu'à votre mort.

Je ne suis plus au *Gil-Blas*, du moins au quotidien. Il m'a traité un peu trop en bon garçon, tenant ses promesses avec une irrégularité digne d'éloges. Aussi je file à l'anglaise et je ne lui envoie plus rien.

Vous trouverez cependant dans son supplément de demain une nouvelle de moi, que vous connaissez déjà. Achetez-le quand même (0 fr. 05), à cause de l'illustration de Steinlen. Je ne suis pas non plus au *Figaro*, du moins à domicile fixe. De temps en temps j'envoie quelques lignes, jusqu'ici bien accueillies, et qui répandent le nom ; mais c'est peu de chose. Toutefois, puisque cela peut vous être agréable, je mettrai sous bande, à votre adresse, les numéros futurs où je paraîtrai.

Je viens de signer un petit traité avec un journal qui paraîtra le 20 septembre et qui fera concurrence à *l'Écho de Paris* et au *Gil Blas*. J'y écrirai de 80 à 100 lignes chaque semaine pour 200 francs par mois. Je vous indiquerai le jour, qui probablement sera fixe. Il vous sera facile de vous tenir au courant.

En somme, ça ne va pas mal, mais on peut dire que la gloire va plus vite que l'argent. Il m'est difficile d'en gagner des tas, parce que j'écris peu, que je soigne beaucoup, et que, si je suis apprécié, c'est précisément pour cela. Donc, je ne ferai jamais fortune. À la vérité, je m'en soucie peu et je ne demande que d'être toujours heureux comme je le suis. Amen.

Bien à vous.

À Marcel Schwob

[Lagny.]

6 septembre 1892.

Mon cher ami,

Vous avez reçu mon mot à Nantes. Je ne veux pas vous importuner par lettre ou par visite, mais vous savez que, si vous avez encore l'intention de venir passer huit jours ici, la maison vous est ouverte.

Vous a-t-on dit que je « minuais » à *l'Écho* ? (Lundi et Vendredi.) Vous allez sourire, mais, ma foi, j'ai accepté l'offre volontiers. Il est temps, grand temps, que je gagne quelques sous, et puis, c'est un excellent exercice. D'ailleurs, je ferai de mon mieux.

Ne m'écrivez que si vous avez le temps.

Votre ami.

[Lagny.]

13 septembre 1892.

Mon cher ami,

Hier, j'ai été pris d'une courbature, presque d'une paralysie, qui m'immobilise à peu près les jambes. Je suis obligé de descendre nos trois marches d'escalier à reculons. J'ai pensé que la nuit allait calmer ça. Pas du tout. Obligé de renoncer à notre petite partie. Avez-vous reçu ma dépêche à temps, au moins ?

Je vous adresse sous ce pli cent francs. Je vous donnerai le reste Samedi, si je peux aller à Paris, ou, si vous en avez absolument besoin, je vous enverrai un chèque. Ne vous gênez pas. Vous savez combien je suis heureux de pouvoir vous rendre cet infime service.

Il refait beau. N'allez-vous pas profiter de ce temps et venir à Lagny ?

Du courage. Bien à vous.

Il s'en paie, des coquilles, *l'Écho de Paris* ! Personne ne corrige donc les épreuves ?

[Lagny.]

15 septembre 1892.

Mon cher ami,

Oui, j'irai manger votre déjeuner Samedi matin. Mes jambes ont retrouvé leur élasticité.

Vous êtes bien amusant avec votre reçu qui m'autorise à vous voler 50 francs.

Je suis très aise que mes « minutes » ne passent point trop inaperçues.

Tous à vous.

À Georges Courteline

Paris.

19 septembre 1892.

Mon cher ami,

Puisque vous avez déjeuné hier avec Flammarion, vous devez savoir le premier qu'il me publiera *Poil de Carotte* le mois prochain.

Encore une affaire que je vous dois. Je vous en devrai bien d'autres.

Mais, puisque vous êtes à Paris, et moi aussi, ne pourrions-nous causer un peu avant que le tourbillon parisien ne vous prenne ?

Que diriez-vous d'un petit déjeuner rue du Rocher, à votre jour et votre heure, en compagnie de madame Renard et de mes petits Poil de Carotte ?

Un mot de oui.

Vôtre.

À Marcel Schwob

Paris.

10 octobre 1892.

Mon cher ami,

Vous dirai-je que la *Minute* de ce matin n'est pas de moi ? Pourquoi la mienne n'a-t-elle pas passé ? Posez donc, si possible, la question à Rosati. Je sais que je suis en avance d'une, mais, dans cette maison, on ne sait jamais.

Un petit mot pour me fixer.

Et, en tout cas, à mercredi soir.

Vôtre.

Donc, nous lirons du Schwob demain.

Très joli, le *Marguerite* [*sic*] d'hier.

À son beau-frère

9 novembre 1892.

Mon cher Albert,

Plus nous avons d'argent, moins nous en avons. Les fins de mois nous rendent malades, surtout depuis que je dépose au moins 500 francs dans la caisse : 200 de *l'Écho de Paris* et 300 du *Journal*. Nous ne sommes pas fichus d'être raisonnables.

L'Écornifleur, malgré le tam-tam fait autour de lui, n'a presque rien rapporté. Il est vrai qu'il m'a ouvert toutes les portes. Enfin, ça va bien et ça va mal. Toujours heureux et jamais contents.

Je parais le jeudi au *Journal* jusqu'à nouveau changement. À *l'Écho*, ça varie, et puis c'est peu intéressant. D'ailleurs je réunis presque tout en un volume qui paraîtra en Décembre ou Janvier.

À Marcel Schwob

Paris.

2 décembre 1892.

Votre petit mot me fait un grand plaisir, mon cher ami, et je le garderai dans un coin. Aux moments trop fréquents où on ne sait plus, de pareils témoignages fortifient. Tant que vous me direz : « Ce n'est pas mal », je serai tranquille. Donc, merci.

J'ai quelqu'un à déjeuner Dimanche. Si je ne pouvais pas (mais je ferai mon possible) aller vous aider à *l'Écho*, ne m'en veuillez pas, et excusez-moi auprès de Mendès.

En tout cas, à Lundi. J'irai droit au d'Harcourt.

Je pense gaîment à la sortie de Drumont. Vous devriez dire à Ollendorff qu'il mette sur la seconde édition :

Le Roi au Masque d'Or
ou le Secret de Panama dévoilé
par Marcel Schwob

Les meilleures amitiés de votre

JULES RENARD.

Elles crépitent. Je crois que *grésillent* vaudrait mieux, mais ce n'est pas français.

1893

À Marcel Schwob

Paris.

28 janvier 1893.

Mon cher ami,

Je continue à quêter ma passe. *Le Figaro* vient de me la refuser. Je vais la demander à Ollendorff, ensuite au *Journal*. Ensuite, j'irai franchement de ma poche.

Quelle jolie chose que *la Diabliesse verte* ! J'ai reconnu votre goût pour les « départs » étranges. J'ai songé à la *Maison de poupée*, n'est-ce pas ? Je vous dis toujours que c'est très bien parce que c'est toujours très bien.

Croyez-moi, vous ferez, avec vos *Petites filles*, un livre qui comptera. Il faut de temps en temps se spécialiser.

Merci pour la reproduction de *Poil de Carotte*. Ce petit bonhomme me paraît déjà fané. Tant mieux ! Je le transformerai.

À Lundi soir.

Vôtre.

Paris.

[4 février 1893.]

Cher ami,

Xau n'a pas pu m'obtenir une passe sur la ligne de l'Est, avec laquelle il est en bisbille, mais il m'a offert d'en demander une sur la ligne de Lyon. Ma foi, j'ai accepté. Il m'a paru que c'était faisable. Nous nous retrouverons à Genève. Ça vaudra mieux que rien, et je pourrai partir après vous, rendre ainsi mon voyage moins long et mon absence moins dure.

Qu'en dites-vous ?

Si je peux, j'irai vous voir demain matin au saut du lit.

Vôtre.

Paris.

25 février 1893.

Mon cher ami,

Merci pour *Poil de Carotte*. Il ne doit plus vous en rester ; je vous ferai un paquet.

Si vous avez l'intention de reproduire une *Coquecigrue*, je m'en remets à vous pour le choix et vous remercie d'avance.

Je ne suis pas allé vous voir ces jours-ci parce que j'observe de très près le match vélocipédique Terront-Corre. C'est une douce folie, qui me repose.

Ollendorff prend *la Lanterne sourde*. Il la publiera dans le format du *Voyage dans les yeux*.

Je ne travaille pas ; je suis énervé je ne sais pourquoi. Cependant, déjà on pille *Coquecigrues*. Mais vous connaissez cet état-là.

J'ai lu les deux nouvelles que vous avez rapportées de votre voyage. Elles m'ont paru *dures*, mais j'y ai trouvé d'exquis détails. Toutefois, j'aime mieux Schwob imaginaire. Je suis sûr que vous aussi.

Bien vôtre.

Hôtel du Moulin Rouge,

Lagny. S. et M.

7 avril 1893.

Mon cher ami,

Au moment où j'ai l'air de vous oublier, vous me prouvez que vous ne m'oubliez pas, et je vois un *Poil de Carotte* annoncé aujourd'hui pour demain. Mais nous sommes un peu ennuyés.

Ma petite fille n'allant pas mieux, nous avons dû quitter Paris tout à coup pour la changer d'air. Nous voici à Lagny pour une huitaine de jours, le moins possible, et nous espérons que cela lui fera du bien.

Je pense rentrer à la fin de la semaine prochaine.

Nous sommes dans une auberge, les uns sur les autres, et je vous écris sur la table d'un café. Impossible de travailler, bien entendu. À peine puis-je lire un peu. Heureusement, j'ai eu *la Reine Mandosiane* ce matin, et je vous complimente vivement ; c'est léger et mystérieux, comme toutes vos nouvelles du même genre, d'une *réalité étrange*.

Si vous voyez Capus, excusez-moi auprès de lui. Je voulais les avoir ces temps-ci. C'est partie remise.

Écrivez-moi un petit mot si vous voulez bien, et dites-moi où vous en êtes, de vos ennuis.

Vôtre.

Paris.

[*Mai* 1893.]

Mon cher ami,

Vallette et Rachilde m'écrivent qu'ils viendront dîner demain soir Mercredi. Tâchez de vous faire libre. Vous ne l'êtes plus jamais, vraiment. Impossible d'aller vous voir à *l'Écho*, ces jours-ci. Je suis tout à de profondes joies vélocipédiques. J'ai vu un homme *effroyable*.

Vous a-t-on dit que j'étais passé Jeudi matin rue de l'Université ? Vous lèveriez-vous de bonne heure, maintenant ?

Avez-vous vu Tissot de Genève ?

À vous.

La *Lanterne*, de plus en plus sourde, ne paraît que jeudi.

Un mot, s. v. p.

Je n'ai pas reçu ma place pour *les Tisserands*. L'aurait-on encore, malgré ma rectification, envoyée à *l'Écho* ?

Paris.

2 juin 1893.

Mon cher ami,

Ne venez pas demain soir. J'ai mon père à dîner. Nous ne pourrions pas causer. Je vous ferai signe dans les premiers jours de la semaine prochaine.

La *Lanterne* ne paraît que demain, et encore !

Ce mot avant de lire votre conte, qui est, là, sur ma table, fascinateur.

Votre ami.

Paris.

4 juin 1893.

Mon cher ami,

Je suis allé, hier soir Samedi, à *l'Écho*, vers 6 h. Je vous portais un exemplaire du *Lampion aveugle* pour le *Supplément*, un ex. sur papier ordinaire, car j'espère pouvoir vous en offrir un sur hollande, à vous.

J'ai rencontré Rod, et je l'ai invité à déjeuner pour mardi matin, à midi. Je compte sur vous, n'est-ce pas ?

Bonne poignée de main.

Provisoirement :
Propriété Berne, par Firminy. Loire.

24 juin 1893.

Mon cher ami,

Aujourd'hui seulement je peux écrire quelques lettres. Je suis un peu ahuri au milieu d'une portion de ma famille qui n'a pas lu *Coquecigrues* et qui prend *la Lanterne sourde* pour un petit travail de serrurerie. Mais j'ai trouvé le temps de lire la gentille note que vous avez faite sur mon bouquin, (merci,) et, surtout, votre *Paradoxe sur le Rire*. C'est ingénieux au possible. Vous vous en êtes admirablement tiré. De loin, comme ça, votre prose prend une importance !... Vraiment, vous avez fait mes délices, et Courteline, qui est intelligent, doit être content.

J'ai reçu un mot bien charmant de Pottecher. Dites-lui que j'ai une bien vive sympathie pour lui.

Je ne sais pas quand je vous reverrai. Bousculé ces jours-ci, j'ai envie de chercher un petit coin où je pourrai enfin me remettre au travail à mon aise. Mais je ne suis pas du tout fixé. Les enfants vont bien, c'est l'essentiel.

Et vous, et vos ennuis ? Tâchez de m'écrire un petit mot. Faites cela, et je vous en serai reconnaissant. Je constate qu'il me suffit de changer de lieux pour perdre la tête. Hier, j'étais à Lyon, et j'ai passé ma journée à me demander ce que j'y faisais.

Bonjour à tous les amis, et des deux mains à vous.

Qu'est-ce que les sourds disent de *la Lanterne*, autour de vous ? Ça me paraît, d'ici, un four mignon. Mais je m'y habitue, et je vais lire du Shakespeare. Ah ! Ce Falstaff ! Je vous dois de bonnes lectures.

Chalet Robert. Arromanches.
Calvados.

8 juillet 1893.

Mon cher ami,

Ce petit mot seulement pour vous donner mon adresse, car nous venons à peine de nous installer. Nous sommes très bien, tout au bord de la mer. De ma fenêtre, on en voit de quoi enthousiasmer M. Vernet.

Je vais tâcher – ça ne sera pas commode, – de travailler un peu pour me pardonner à moi-même toutes ces folies. Je vais recopier un *Poil de Carotte*, (*l'Aveugle*, avec de simples changements de noms,) pour vous l'envoyer. Ensuite, vous prendrez, si vous le voulez bien, celui de Rosati. Enfin, je dirai à

Valdagne de vous envoyer un exemplaire de *Coquecigrues*, où je vous engage fortement à puiser. De cette façon, j'aurai encore l'air d'un littérateur.

Et cette révolutionnette ? Vous êtes aux premières loges pour la suivre. Vous me raconterez cela quelque jour.

Avez-vous moins d'ennuis ?

Ici, nous allons bien.

Vôtre.

Toujours pas reçu le livre de Courteline.

Arromanches.

15 juillet 1893.

Mon cher ami,

Il y a quatre ou cinq jours que je ne reçois plus *l'Écho*, et la personne chargée de me l'envoyer de Paris n'a rien vu venir. M'aurait-on supprimé le service ? Ce procédé me surprendrait. Voulez-vous vous occuper de ce détail d'administration, ou vaut-il mieux que j'écrive à Henri Simon, moi-même ? Un petit mot de réponse, s.v.p., dans l'enveloppe ci-jointe.

J'aime beaucoup, beaucoup, le livre de Wyzewa. Il y a là-dedans *un peu* d'*Écornifleur*, mieux écrit et plus nuancé. N'est-ce pas votre avis ?

L'article qu'il a fait sur les *Mimes*, est également tout à fait remarquable. Voilà un esprit de plus à suivre de très près. Tant mieux !

Je vais faire 20 kilomètres pour aller chercher *l'Écho* aujourd'hui.

Portez-vous bien. Votre ami.

Toujours pas le livre de Courteline. N'en parlons plus.

À Tristan Bernard

Arromanches.

28 juillet 1893.

Ainsi, mon cher ami, on s'occupe encore de littérature à Paris, et les Tristan Bernard, en deux pages précieuses, disent leur fait aux Jules Renard, et que leur ironie dérive de leur vanité. C'est parfait, mais que pensez-vous du tennis ? J'ai joué hier pour la première fois, et je pressens une nouvelle passion. M. Schoppfer est maintenant mon homme. Quand je pense que j'ai passé les plus belles années de ma vie peut-être à jouer de la bicyclette !

Je considère aujourd'hui la mienne comme une machine d'enfant ou de personne trop fessue.

Malgré mes hautes préoccupations, je trouve un moment pour vous remercier. Vous êtes tout plein gentil, et l'homme de lettres que je *fus* vous envoie ses meilleures sympathies et ses compliments. Et désormais parlons d'autre chose. Je suis vos articles de sport avec admiration. Il me semble que votre maîtrise en ce genre « bat son pneumatique », et, quand vous écrirez du tennis, vous serez accompli.

Bien affectueusement.

À Georges Courteline

Chalet Robert.

Arromanches (Calvados).

31 juillet 1893.

Mon cher Courteline,

Je lis, ce matin, dans *l'Écho*, une chose qui s'appelle *l'Île* et qui est si drôle que ça me fait penser aux *Ronds de cuir*. Vous allez être bien surpris quand je vous aurai dit que je ne les ai pas reçus, et, pourtant, je suis sûr que vous me les avez envoyés. Ça serait fort, le contraire ! Enfin, voilà.

On est très bien ici. La mer est à 3 mètres 85 centimètres de ma fenêtre, et je passe mon temps à la regarder. Je vis en cochon intellectuel.

Amitiés.

Au cas où je ne devrais pas plus recevoir *les Hannelons* que les *Ronds de cuir*, prévenez-moi, afin que je découpe les feuillets pour les faire relier ensuite.

Arromanches.

5 août 1893.

Mon cher ami,

Je reçois l'imposant paquet, et je vous pardonne. Ici, tout est à Courteline. Hier, à la gare de Bayeux, j'ai acheté les *Facéties de Jean de la Butte*. Ce petit bouquin est plein de chefs-d'œuvre. Enfin, que vous dirais-je ? Que vous êtes un bon camarade que j'aime beaucoup et un « homme de lettres » que j'apprécie fort. La mer et la campagne me rendent sentimental.

Je lis sur un journal belge : « *Jules Renard en Georges Courteline, ziedaar de meest bekende onder de nieuwe « vroolijke schrijvers.* » Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut-il encore dire que je cherche à vous chiper votre place de *l'Écho de Paris* ?

Tenez-vous bien et ayez pour moi, je vous prie, l'amitié que j'ai pour vous.

À Marcel Schwob

Arromanches.

10 août 1893.

Mon cher ami,

Je lis seulement ce matin les changements survenus à *l'Écho*. J'espère qu'ils ne vous atteignent pas et qu'on vous donne une compensation. Un mot, je vous prie, là-dessus.

Le quotidien était pas mal bondé. S'ils y insèrent les prix des concours et les revues Vallette et Wyzewa, il va éclater. Et mon trou sera bouché une fois de plus. Mais je tâcherai de m'en passer demain comme hier. Enfin, mettez-moi au courant.

N'égarez pas mon *Aveugle*. Vous serez bien gentil de me le renvoyer si vous pouvez.

Au revoir, et bonne chance.

Arromanches.

10 août 1893.

Mon cher ami,

Je reçois le livre de M. votre oncle qui est bien gentil de penser à moi. Je vais lire *la Tueuse* à petites journées, et je lui écrirai ensuite, (ainsi qu'à Frantz Jourdain. Je suis bien en retard. Excusez-moi auprès de ce dernier. C'est pure paresse.) Déjà, remerciez M. Cahun.

Comment allez-vous ? Vos contes me donnent de vos nouvelles, des bonnes. Mes déplorables proses doivent vous indiquer l'état d'esprit où je suis. Il est grand temps que je rentre. Seul, Pascal me soutient un peu.

J'ai reçu un mot de M. Téry, qui vous connaît. Rien autre qu'une bonne poignée de main de votre ami.

Un homard vous ferait-il plaisir ? Si oui, dites-moi où vous l'adresser.

Arromanches.

14 août 1893.

Mon cher ami,

Il faut vraiment espérer que, parmi les tas de gens que vous avez obligés durant votre règne, il se trouvera quelqu'un qui ne l'aura pas oublié et s'efforcera de vous être utile pour que vous puissiez trouver une compensation.

Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas ? que, si momentanément vous êtes un peu gêné, je suis toujours là ; et je ne dis pas ça pour faire le généreux, croyez-le bien.

Je rentrerai à Paris dans les premiers jours de Septembre. Peut-être pourrai-je vous voir avant votre départ au régiment.

Je vous adresse, ce soir, à Chaville, deux petits homards, qui vous arriveront, je pense, en bon état, vu qu'ils sont cuits. C'est la meilleure façon de les faire voyager, par ce temps.

Dès que vous aurez quelque chose en vue, prévenez-moi, afin que je me réjouisse.

Bonne chance. Amitiés à votre famille et à M. Priou.

À Georges Courteline

Paris.

29 septembre 1893.

Mon cher ami,

Je vous ai cherché ce soir à *l'Écho de Paris*. Je voulais vous demander conseil.

Il y a environ trois semaines *l'Écho* me demandait un petit feuilleton. Il le fallait tout de suite. C'était pressé, pressé. Je me suis mis à la besogne, et, en quinze jours j'ai pondu une soixantaine de pages que j'ai portées ce soir. On n'a plus l'air pressé du tout, oh ! du tout, et on m'offre – si on accepte le feuilleton, – 25 centimes la ligne. Je suis peu au courant des prix, mais il me semble que c'est maigre. Voulez-vous me donner votre avis, afin de me guider quand on acceptera ou qu'on refusera le feuilleton ? D'ailleurs, je commence à

croire que *l'Écho*, qui depuis un an est en train de me creuser un trou, un grand trou à perforer la terre, me le fera encore longtemps attendre. N'y pensons plus. Donnez-moi seulement votre avis sur les 25 centimes. Mais vous feriez bien mieux de venir déjeuner avec moi, quelque matin. Nous parlerions de ça et de mille autres choses. Faites un effort, voyons, et choisissez votre jour.

Tout vôtre. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de madame et présentez-lui mes hommages respectueux.

Paris.

6 novembre 1893.

Mon cher ami,

C'est entendu avec Ollendorff pour *Sourires pincés*. Ç'a été un peu dur, mais, j'ai usé de mon droit. Donc M. Flammarion pourra le publier quand il voudra. Voyez-le donc, puis venez, le jour que vous voudrez, déjeuner à la maison, (la petite famille sera très contente de vous voir,) et nous irons ensuite, si vous le voulez bien, porter un exemplaire de *Sourires pincés* chez Flammarion.

Merci pour votre intervention. Vous êtes vraiment un bon camarade, et cela me fait plaisir de n'avoir pas à aimer en vous que l'homme de talent.

Votre dévoué.

À Marcel Schwob

Paris.

7 décembre 1893.

Mon cher ami,

Je pensais aller vous voir ce soir. Mais nous venons, Tristan Bernard et moi, de remettre notre visite à demain, vers 5 heures.

M^{me} Renard vous adresse, par colis postal, rue de l'Université, un raisin et une mandarine pour votre malade. (Je ne sais pas son adresse.)

Bon courage et amitiés.

1894

À Maurice Pottecher

Paris.

9 janvier 1894.

Mon cher ami,

À la bonne heure ! Vous aimez mon petit Poil de Carotte, et c'est ce qui me touche le plus. Toute dissertation *très forte* à propos du petit bonhomme me laisse froid, mais les lecteurs de votre bel article, s'ils aiment les bêtes vivantes et les plantes vraies, achèteront *Poil de Carotte*. Imaginez-vous qu'on en fait même un socialiste ! Vous l'avez bien lu comme je souhaite qu'on le lise, et, si je pouvais m'en détacher, je n'en parlerais pas autrement que vous.

Je vous remercie de cette preuve de haute estime. Il m'arrive souvent de me demander si mes petits travaux de menuisier têtue n'ont pas quelque chose de ridicule et de profondément vain. J'envie ces littérateurs abondants comme de larges fleuves où toutes les cruches vont puiser, mais une parole sincère d'un ami comme vous remet tout en ordre. Et me voilà tranquille jusqu'au premier trouble.

Êtes-vous revenu ? Donnez-moi de vos nouvelles, et tâchez qu'on se voie un peu. Les solitaires sentent parfois qu'ils ont quelque part une grosse poche trop pleine de choses et prête à crever. Ils doivent se percer mutuellement leur goût, c'est-à-dire causer. Pardon pour cette image répugnante.

Merci encore, et de ménage à ménage affectueusement.

À Romain Coolus

Paris.

10 janvier 1894.

Cher Monsieur Coolus,

J'ai déjà eu l'occasion de vous dire que j'aimais beaucoup votre talent ; je ne suis donc pas embarrassé pour vous dire que j'aime beaucoup votre *Rondel*, et qu'il me flatte au meilleur endroit de ma chère vanité. Que serait-ce si je le

lisais imprimé quelque part ! Point du tout pincé, je vous assure, je vous remercie de votre gentil bonbon littéraire. Et faites-en d'autres. J'en veux bien encore, même s'ils ne sont pas à l'adresse de Jules Renard, car, je vous le répète, la marque Coolus est une bonne marque.

Et puis, venez me voir. Vous me ferez grand plaisir. J'habite juste au milieu de la rue du Rocher, afin que ceux qui la montent puissent se reposer chez moi.

Paris.

3 avril 1894.

Cher Monsieur Coolus,

En parcourant le sommaire de la *Revue blanche*, je mettais tout de suite de côté, pour le lire, *l'Histoire mélancolique de l'Écureuil*.

La revue ouverte, j'étais vite récompensé de mon intention, et l'écureuil me sautait gentiment au nez. J'ai eu le malheur de dédier quelques-unes de mes proses à des gens que j'estimais *avarement*. Je m'en repens encore. Je crois donc les dédicaces fort importantes, et la vôtre m'est, pour cela, d'un haut prix. Je vous remercie. Il faut bien le dire : l'écureuil m'a séduit pour les qualités qui lui sont propres, une sensibilité peureuse, d'un côté, de l'autre, une fine gesticulation de bête, et pour les qualités que vous ne perdez jamais, celles d'une forme compliquée comme j'en sais peu.

Presque toutes vos phrases ressemblent à de petites tours trop audacieuses. Elles ont l'air de chanceler. Elles vont tomber. Elles se tiennent tout de même.

Dirai-je que je ne suis jamais agacé et que je retourne sans peine certaine salade de la vie où, un moment, j'ai cru que l'écureuil allait étouffer ? Je ne le dirai pas. Mais c'est, de ma part, une excellente révolte. Barbey d'Aurevilly m'a, lui aussi, poussé à de saines colères par ses sautes hors du goût. Il me semble que vous êtes un peu de sa famille. Tant mieux pour vous.

Rien n'éccœure comme telles gens habiles que nous pourrions nommer. Auteur dur, qu'on lit souvent avec effort, vous avez droit à cet effort, et, personnellement, j'en tire profit.

Croyez, cher monsieur Coolus, à ma vive amitié littéraire et à mes mercis de camarade.

Venez donc causer quelque matin. La collaboration de Coolus et de Valloton ne produit pas des effets ordinaires.

À Georges Courteline

Paris.

18 avril 1894.

Mon cher ami,

Aussitôt lu que reçu. Lu à haute voix *Au Temple, Lauriers coupés, la Maison insalubre*, pour la famille qui éclatait [de] rire, y compris Fantec, lequel semble en avoir assez, du *Petit Poucet*.

Lu le reste pour moi. Je connaissais presque tout, mais je ne connaissais pas *Ah ! Jeunesse*, qui est d'une jolie note attendrie, digne de *l'Écornifleur*, si j'ose m'exprimer ainsi. D'ailleurs, tout est toujours extraordinaire de vie. Quand je pense que je vous ai surpris à douter de vous-même ! Vous pouvez être tranquille. Comparez-vous aux premiers.

Si vous avez quelque affection pour moi, je vous la rends bien, et je vous admire autant que je vous aime.

Vôtre.

Comme vous pourriez avoir quelque jour envie de me *dédier* un conte, je vous préviens que vous ne me froisserez pas.

Et ce déjeuner que vous devez venir me demander ?

Paris.

25 avril 1894.

Mon cher ami,

Si je vous donnais la liste de ceux qui m'envoient leurs livres et auxquels *je ne réponds pas*, vous ne me prendriez plus pour un complimenteur. Non, non ! Je ne trouve pas du talent à tout le monde. Et puis, ne faites donc pas le modeste, vous : c'est vexant pour moi, qui vois ma copie refusée un peu partout et à qui on vient de supprimer le service de *l'Écho* ! Va falloir que je vous achète, maintenant. Sera-ce, oui ou non, une preuve que j'aime le Courteline ?

Votre ami un peu « amertumé » tout de même.

À Maurice Pottecher

Maisons-Laffitte.

11 mai 1894.

Merci de votre gentille lettre, mon cher ami. Je sens de plus en plus en vous une âme charmante. Nous sommes à peine installés, et *le Chemin du mensonge* est toujours là, qui attend mes sévérités.

Ce n'est pas moi qui blâmerai votre idée d'une maison de campagne pour toujours. Le grand air fait des hommes, et Paris ne fait que des hommes de lettres.

Venez nous voir le plus tôt que vous pourrez avec votre petite fille. Fantec se promet de la recevoir galamment.

Venez un jour de la semaine, car le Dimanche est insupportable, (déjeuner, bien entendu). Je voudrais pourtant travailler un peu, ici, mais combien le rêve stérile est plus doux que le travail !

Bon voyage, et à bientôt, n'est-ce pas ?

À Tristan Bernard

Maisons-Laffitte.

12 juin 1894.

Mon cher ami,

Je suis un peu gêné en ce moment. Pouvez-vous me prêter 50 fr. et même 55 ? Si vous me les apportiez à bicyclette, je vous paierais à déjeuner, pour vos intérêts.

Je ne reçois plus *le Journal des Vélocipédistes*. Je veux bien me réabonner, mais c'est tellement difficile d'envoyer 3 francs ! Avec Baudry de Saunier, on me faisait crédit, et on me faisait même le service en plus de l'abonnement.

Je ne vous demande pas ce que vous devenez. Mon frère et Éloi m'apportent de vos nouvelles et me disent que vous versez dans le calembour.

La Revue blanche est-elle toujours riche ! Si elle veut du bon *Poil de Carotte* pas cher, elle n'a qu'à le dire.

Je travaille un peu et j'engraisse beaucoup.
Bonnes amitiés de famille à famille.

À Marcel Schwob

9, Avenue J.-J. Rousseau.
Maisons-Laffitte. S. et O.

29 juin 1894.

Mon cher ami,

J'ai lu *le Livre de Monelle* avec une scrupuleuse minutie. Il me semble que je suis très près de tout à fait comprendre votre art, et je crois bien que je pourrais en écrire une page amusante et épluchée. Ce petit livre me paraît si « sorti » de vous qu'à certains moments je m'imaginai tenir votre âme « enfantine » au bout d'une pince. Si vous mourez avant moi, je demanderai à prononcer votre éloge. Je me sens capable de le faire dignement.

Toutefois *les Paroles de Monelle* me troublent un peu. Je ne l'entends pas toujours. Elle m'échappe deux ou trois fois, et je lui en veux. Je lui ai donné quelques coups de crayon d'une main fâchée. Je tâcherai de revenir sur cette impression d'agacement. Une causerie avec vous m'y aidera.

Je suis plus à mon aise au milieu de ses sœurs, qui toutes tiennent de l'oiseau, de la fleur, et de la petite fille que nous avons aimée. Je les admire d'autant plus que, sur la fin, Monelle prendra encore plaisir à se dérober, à éviter ma pince, à mériter les bleus de mon crayon.

En résumé, votre livre est si ténu, si peu appuyé, que je l'abîme au courant de ma trop grosse plume. Ce que je vous dis plus facilement, c'est que *le Livre de Monelle* m'a donné une joie rare, spéciale, et qu'il m'a pris, ces jours-ci, les meilleures de mes heures.

Votre ami.

Et puis, soyez heureux et confiant. J'ai pu m'assurer, de divers côtés, que *le Livre de Monelle* a porté comme il fallait.

À Marcel Schwob

Maisons-Laffitte.

2 juillet 1894.

Mon cher ami,
Vous m'avez écrit, une lettre indéchirable, que je ne perdrai jamais. Je vous remercie.
Ces chaleurs terribles un peu calmées, j'irai vous voir et vous chercher.
Votre ami.

Maisons-Laffitte.

23 juillet 1894.

Mon cher ami,
Vallette me disait l'autre jour que vous étiez en Hollande. Êtes-vous revenu ?
Voulez-vous que j'aie vous prendre jeudi matin, vers midi, pour déjeuner ?
Nous allons à la mer pour un mois, et je voudrais bien vous voir avant de partir.

*Maison Robert,
Arromanches. Calvados.*

30 juillet 1894.

Mon cher ami,
Ce mot pour vous donner ma nouvelle adresse et vous demander de m'adresser votre début au *Journal*. Je n'ai pas pu me procurer le n° ici, mais je m'abonne pour un mois, et je vous suivrai. Mais envoyez-moi la découpeure de votre article ; vous me ferez grand plaisir.
Vôtre.

Paris.

1^{er} septembre 1894.

Mon cher ami *corsaire*,
En lisant votre bel article sur Georges Meredith, (mais pourquoi lui prêter une faculté que nous avons tous plus ou moins : celle de nous traduire ?) je me demande où vous êtes. Vallette me dit qu'on ne vous a pas vu depuis dix jours.
Je suis rentré à Paris définitivement. Écrivez-moi afin que nous puissions nous voir.

Paris.

10 septembre 1894.

Mon cher ami,

Je n'ai pas pu vous écrire ces jours-ci. Je le regrette d'autant plus que j'avais hâte de vous prier de transmettre toutes nos sympathies à Madame et M. Léon Daudet. Nous espérons bien que Madame Daudet est complètement rétablie. Dites-lui comme nous le souhaitons de bon cœur. Et nous comptons sur des nouvelles prochaines.

Dès ma rentrée à Paris, il m'a fallu arranger *Poil de Carotte*, que j'oubliais. C'était une corvée peu agréable. J'ai porté, ce matin, le manuscrit chez Flammarion, et il paraîtra dans les premiers jours d'Octobre. En même temps, le *Mercur*e publiera la petite plaquette dont je vous ai parlé, 80 pages très courtes sous ce titre : *le Vigneron dans sa vigne*. Voilà pour attendre.

Je vous dirai, à vous et à Léon Daudet s'il lit par-dessus votre épaule, qu'aucune de ces deux publications ne me satisfera.

Poil de Carotte surtout est un mélange déplaisant où je ne trouve plus les joies passées. C'est, plutôt qu'une œuvre, l'étalage d'un esprit *loqueteux*, où on rencontre un peu de tout : de la pitié, de la méchanceté, du déjà dit, et du mauvais goût. Je vous donne, bien entendu, ma dernière impression. Il me faut, pour que je me remonte un peu, me rappeler votre précieuse lettre à propos du *Chat*.

Enfin, n'en parlons plus. Je me juge avec autant de sincérité que de sévérité. Vous seul n'en douterez pas.

Mais mon ennui – ajouté à d'autres, – vient de ce que je ne me renouvelle pas et de ce que je suis incapable de me renouveler. Je suis né noué. Et rien ne tranchera le nœud. Vous avez dit à Byvanck : « Si la vie lui donne la forte secousse morale dont le talent a besoin pour se délivrer des entraves qu'il se forge lui-même. »

Cette condition même ne suffirait plus.

Peut-être, aussi, que je suis mécontent de l'avoir donné trop vite, ce *Poil de Carotte*, de l'avoir bâclé sur la fin pour gagner quelque argent immédiat.

C'est possible ! C'est possible. Les temps sont durs pour ceux qui tendent à la perfection.

Je n'ai rien à vous envoyer. Je n'ai rien publié, ces temps-ci, dans les journaux. J'ai seulement eu cinq ou six fantaisies refusées çà et là. Ceci, d'ailleurs, me relève à mes yeux. Je voudrais être auprès de vous. J'envie vos entretiens fortifiants ou déprimants.

Dites à Léon Daudet que j'ai vu avec plaisir « 12^e édition » sur *les Morticoles*. Qu'il se rappelle que je le lui avais prédit à Maisons-Laffitte.

Quand revenez-vous ? J'ai remarqué qu'on causait mal en se regardant. Nos figures bizarres – je parle de la mienne et de la vôtre, si vous voulez bien, – nous troublent. Nous éteindrons la lampe, et nous nous écouterons parler dans les ténèbres. Voilà une douce folie qui m'amuse. Je vais déjà mieux.

À bientôt, mon cher ami. (On me dit que vous voulez aller en Islande. Qu'y a-t-il de vrai ? Emmenez-moi.)

Respectueux hommages à Madame Léon Daudet qui inquiète ses amis, et bon souvenir à Léon Daudet.

Amitiés à vous.

Chaque soir, je m'offre *la Cocarde*. Lisez-vous ? Je ne vois ni votre nom, ni le mien, dans la liste des collaborateurs. Est-ce une honorable exclusion ?

Paris.

23 octobre 1894.

Mon cher ami,

Quelle bonne lettre ! Et si vous saviez quel bien elle m'a fait ! C'est la première que reçoit Poil de Carotte. Maintenant, me voilà tranquille. Le reste glissera sur le douloureux écorché que je deviens.

Dès que j'en aurai fini avec les services, je vous ferai signe, et nous passerons une bonne soirée.

Flammarion m'a donné trois exemplaires sur hollande. Il y en a un pour ma femme, un autre pour des amis qui me sont dévoués, et je vous garde le troisième. Voilà.

Merci encore de votre belle lettre.

À son père

Paris.

25 octobre 1894.

Mon cher papa,

Je t'adresse un tout petit bouquin où tu trouveras deux bouts de papier que tu me renverras un jour ou l'autre quand tu les auras lus.

J'ai un autre livre plus gros, qui s'appelle *Poil de Carotte*, et que j'hésite à t'envoyer : tu devines aisément pourquoi.

Personnellement, je n'ai rien à ménager, mais il est inutile que ce livre, trouvé sur ta table, par exemple, soit lu par d'autres que par toi. Je ne te l'enverrai donc que si tu y tiens.

Si tu avais eu l'occasion de venir à Paris, tu l'aurais lu au coin de notre feu déjà allumé. C'eût été le mieux pour tout le monde. Je ferai donc comme tu voudras. D'ailleurs, tu connais déjà une bonne partie de ce livre.

Je ne suis pas mécontent, et, par ces temps où tout le monde se plaint, nous avons l'originalité d'être assez heureux. Pourvu que ça dure.

Tout le monde t'embrasse.

À Eugène Morel

Paris.

27 octobre 1894.

Monsieur,

Artificielle me plaît beaucoup. C'est une élégante charge contre la bêtise de la femme. Personnellement, je vous sais gré d'avoir exclu l'adultère de votre ménage. Votre couple a la destinée qu'il mérite, le malheur plat. Qui nous affranchira de l'éternel roman ? Vous contribuez à cette folle entreprise.

Reprocherai-je à votre langue, pourtant si personnelle, un peu de nervosité inquiétante ? Votre phrase multiplie ses bonds pour sortir du moule ordinaire.

Mais voilà que je vous désapprouve d'être original, quand c'est si rare ! Tant nous avons de paresse à suivre l'effort des autres.

Je ne reçois pas souvent des livres comme l'*Artificielle*. Je vous remercie d'un plaisir spécial, et, puisque vous avez quelque estime pour moi, je suis heureux de n'être pas en reste.

Agréez, Monsieur, mes vifs compliments.

À sa sœur

Paris.

5 décembre 1894.

Ma chère Amélie,

Si je ne craignais de te fâcher, j'aimerais mieux ne pas te répondre. Que veux-tu que je te dise ? Ce dont tu te plains n'est que l'aboutissement d'un état d'esprit qui ne date pas d'hier. Nous le connaissons, et nous ne pouvons que l'accepter sans y rien changer. Si tu étais près de moi, nous aurions la ressource de causer, mais comment t'écrire sept ou huit pages inutiles ?

Ce que tu me dis, je le savais. Tu me demandes de le cacher à Maurice : pourquoi ? Si papa te donne 4.800 francs, – car c'est là, n'est-ce pas ? malgré les apparences, le gros point de ta lettre, – je ne crois pas que l'intention de Maurice soit de te dissimuler qu'il reçoit un cadeau double. Il m'a fait cette confidence avec une gêne visible ; il en paraît même accablé. De ton côté, tu as attendu pour me faire une communication du même genre parce que cela t'ennuyait sans doute un peu, à cause de Maurice et de moi. Il n'a rien à l'envier. Reste moi, et voilà que mon rôle est de faire l'aimable avec vous deux pour vous prouver que je garde une âme sereine. J'accepte le rôle : il ne m'embarrasse pas. Si j'étais un petit employé à 1.200 francs, je montrerais assurément une tête tout autre, mais alors papa n'aurait peut-être pas poussé l'amour de la justice jusqu'à la cruauté.

Dans la situation où je suis, je reste indifférent, sans aller jusqu'à me réjouir et à prétendre que tout est pour le mieux dans la meilleure des familles. Tranquillisez-vous donc, Maurice et toi. Le danger serait de jouer à cache-cache entre nous trois. Vous n'avez eu que des hésitations. Le reste ne dépendait pas de vous : n'en parlons plus. J'ajoute que papa ne m'a jamais rien dit de tout cela ; c'est à quoi je suis le plus sensible.

En ce qui concerne tes relations actuelles avec lui, tâche de faire comme moi : ma femme et mes enfants me suffisent *absolument*. Si les autres m'aiment, c'est tout bénéfice ; sinon, flûte ! Je passe à un autre ordre de préoccupations, et, à part d'inévitables moments de nervosité, je m'en trouve très bien.

Tu me demandes *Poil de Carotte*. Voilà un livre dont on peut dire que ce n'est pas un cadeau à faire à sa famille. Papa, que j'avais averti en ce sens, ne s'est pas soucié de le recevoir. Je te préviens comme lui, bien que tu y sois moins intéressée. Si mes bijoux de style doivent te chagriner, je préfère qu'au moins tu ne les aies pas de ma main. La peur que tu n'acceptes *Poil de Carotte* avec agacement, c'est l'unique raison qui m'empêche de te l'adresser. Cela dit, je le tiens à ta disposition. Consulte-toi.

En somme, ma chère Amélie, voilà une lettre qui, compassée malgré mes efforts, n'est pas faite pour t'égayer. Moi, je suis aussi heureux que mon caractère me le permet. Je voudrais que tu puisses en dire autant. Il me semble que tu le pourrais, puisque tu as un mari et deux enfants. Détache-toi des autres autant que possible et renferme-toi chez toi. Alphonse Karr disait : « N'ayez pas de voisins, si vous voulez vivre en paix avec eux. » N'ayons plutôt pas de parents que de souffrir par eux.

Ceci encore pourrait te consoler : l'état d'esprit de Maurice. Depuis qu'il est rentier, (j'ai tort de plaisanter,) il s'assombrit davantage. À cause de quoi ? De tout. Les gentillesses de Marinette n'y font rien. Que pense-t-il ? Que veut-il faire ? Où va-t-il ? Pose-toi ces questions, et tu verras qu'il est plus à plaindre que toi et moi.

Je ne te dis pas de brûler cette lettre : ce sont justement celles-là qu'on garde.

1895

À Maurice Donnay

Paris.

28 janvier 1895.

Je me félicite, cher monsieur, d'avoir « osé » vous envoyer *le Vigneron dans sa vigne*, car c'est une audace. Goûter le talent d'un écrivain qui n'a pas le double de mon âge, et le lui faire savoir discrètement, sans qu'il me le demande, voilà un geste dont je me croyais incapable. J'y ai mis le temps, d'ailleurs, car il y a bien deux ou trois ans que j'en ai envie. Ainsi nous sommes. Nous n'avons d'égards que pour les imbéciles : ils le savent bien.

Peut-être aussi que nous préférons les livres qu'on ne nous envoie pas ? Mais, alors, *Éducation de prince* m'aurait moins plu, et, pourtant, je l'aime de la première à la dernière ligne. Voilà bien des façons pour vous dire que je vous remercie du livre, et de votre sympathie qui est une des dix, mettons : douze, auxquelles je tiens.

À Marcel Schwob

Paris.

7 février 1895.

Mon cher ami,

Un peu souffrant ces temps-ci, je ne lis qu'avec lenteur *Moll Flanders*, mais je veux tout de suite vous dire que cela m'enchant. Je ne trouve pas que ce soit inférieur à *Robinson Crusoë*. C'est un riche cadeau que vous nous faites. Les deux cents pages que j'ai lues me semblent écrites par celui d'entre nous qui aurait le plus d'audace et de maîtrise. Quant à la traduction, c'est une succulente merveille. On dirait de l'Amyot. Vous seul pouviez réussir ce tour de force de style. Bref, personnellement, je vous remercie d'avoir traduit ce chef-d'œuvre qui, passant par votre cerveau, n'a rien perdu, et que je lis en *toute sécurité*.

Vous ne venez pas me voir, mais je sens tout de même que vous ne m'oubliez pas. Pour moi, si ma façon de regarder les figures d'amis se modifie chaque jour, je sais que vous êtes le seul à ne pas « remuer » dans mon amitié.

Et vous avez donné deux très beaux contes au *Journal*.

Je m'arrête pour vous serrer affectueusement la main, et tousser. Quel temps !

À Georges Courteline

Paris.

18 mars 1895.

Il est bien beau, mon cher Courteline, votre article sur Mendès, beau de cœur et de talent.

Il y a des fois où je vous traiterais volontiers de...
Mais une page comme celle-là me ferme la bouche et j'envoie ce bout de papier vous le dire.

À Romain Coolus

Paris.

1^{er} avril [1895 ?]

Mon cher ami,

Votre article, relu trois fois ce matin, c'est quelque chose comme le coup de grâce. Me voici inconsolable. Comment mériter de telles pages ? Vous êtes sûr de ma fierté, mais, n'est-ce pas ? vous devinez aussi mon inquiétude. Il ne me reste qu'à travailler avec une sorte de fureur sombre et résignée.

Je n'insiste pas sur chaque détail de votre étude ; je suis plus à mon aise pour vous dire que ce que vous avez écrit de général, à propos de *la Carrière* d'Abel Hermant, me paraît extrêmement juste. Il ne faut pas être, vous dites bien, la victime de ce qu'on observe. Exemple : je m'observe avec une ténacité scrupuleuse ; j'espère cependant ne rapporter de ces plongeurs que des trouvailles *humaines*, c'est-à-dire qui sont en vous comme en moi. J'imagine qu'un prêtre même ne peut avoir de pitié vraie que pour ceux qui lui confessent des péchés qu'il a faits ou qui l'ont tenté. (À développer.) Je vous remercie, à cette corne de carte, profondément, de votre amitié que je sens profonde, et, pour finir par ce que d'autres, qui ne nous connaissent pas, appelleraient ma « roserie », je vous revaudrai ça en étant impitoyable – de sévérité ou d'enthousiasme, – pour votre prochaine pièce.

À Edmond Rostand

Paris.

3 mai 1895.

Cher monsieur,

On a eu raison de le dire et d'écrire que le premier acte des *Romanesques* est exquis, mais je me demande pourquoi on s'étonne des deux autres : ils

complètent le premier. Ils sont nécessaires. Ils lui donnent une portée. Ils font de votre comédie plus qu'une jolie chose.

Ce qui me plaît de vous, c'est un mélange de sensibilité et d'ironie, et votre adresse à le composer. Ceux qui pleurent et ceux qui rient sont également insupportables s'ils ne savent s'arrêter. J'avais déjà remarqué, dans *la Princesse lointaine*, que vous connaissez la bonne mesure. Je sais bien que vous ferez de très belles choses, et même de très hautes.

Après cela, vous remercierai-je de vos gentillesses et de votre sympathie ? Pour celle-ci, vous êtes payé de retour et, depuis longtemps, je n'avais eu ce plaisir délicat de *réciprocité*. Je vous transmets, cher Monsieur, les vifs compliments de M^{me} Renard, et même de toute une salle qui n'a pas perdu son après-midi d'hier.

À Léon Blum

Gérardmer.

3 juillet 1895.

Mon cher Léon Blum,

Vous devinez comme je suis gêné pour vous parler de votre article que je viens de lire. J'ai presque envie de l'annoter en marge et de vous le retourner. Il faut pourtant que je vous remercie, et de tout mon cœur, car je suis touché à fond, non par vos éloges, (on m'en a fait de plus gros,) mais parce que, pour écrire de telles pages, vous avez dû me lire lettre à lettre, d'un bout à l'autre, et parce que je devine que vous me lisez depuis longtemps. C'est donc une espèce de reconnaissance que je vous dois.

Si vous avez besoin de compliments désintéressés sur votre article, je vous répéterai ceux de Vallette, qui l'avait lu avant moi, et ceux de Maurice Pottecher, qui le lit à côté de moi ; et je suis sûr que déjà vous en avez reçus d'autres.

Ma part, c'est de relire une fois, deux fois, et de marquer au crayon rouge ce qui me paraît à souligner.

Décidément, je trouve le procédé commode. Je déchirerai ce bariolage et vous l'adresserai.

J'insiste ici sur les 25 lignes que vous avez écrites de « ma manière ». Elles me paraissent dignes du nom de record. Quelle précieuse brochure on

ferait avec la collaboration de *bons* écrivains en les priant d'expliquer, aussi clairement qu'ils les voient, leurs *petites méthodes*.

Si, par flatterie, on me demandait la mienne, je renverrais à votre article et je vous emprunterais ce titre : *l'Amour de la Décomposition*.

Si vous voulez savoir la justesse de votre phrase sur ma passion pour le dieu des images : Victor Hugo, reportez-vous à l'enquête que fit G. Docquois au *Journal* : « Quel poète devrait, dans l'admiration des jeunes, reprendre la place de Leconte de Lisle ? »

Si vous le voulez, les notes promises préciseront, et surtout la causerie que j'espère avoir avec vous dès mon retour à Paris, si vous y êtes encore le 25 de ce mois.

Vous êtes plus jeune, et peut-être je devrais rester sur ma défensive. Tout de même, sans hésitation, je vous serre la main avec une gratitude affectueuse.

À Romain Coolus

[*Gérardmer.*]

4 juillet 1895.

Elle est admirable de clarté, votre étude sur *Brand*, mon cher Coolus. Et, pour moi qui n'ai pas vu jouer le drame d'Ibsen, elle tient lieu, autant qu'il est possible, de la pièce. Je crois aussi que votre interprétation du dernier mot : « Dieu est un dieu de charité », est la meilleure. Elle complète l'âpreté du drame. Puisque vous m'avez demandé notre avis, je vous l'envoie dire par ce petit mot et vous serre amicalement la main.

Jusqu'au 20 courant, Chalet des Hirondelles, Gérardmer (Vosges).

À Maurice Pottecher

Paris.

10 septembre 1895.

Mon cher ami,

Je tiens à vous prouver par ce mot que j'ai pensé à vous tous ces temps-ci. Avez-vous fait jouer votre drame ? Voilà ma grande question. Si oui, vous êtes

coupable de ne pas nous écrire vos impressions. Si non, quand le ferez-vous jouer ? Enfin, donnez-nous de vos nouvelles.

Il s'est joué pour moi, ces temps-ci, un petit drame assez mouvementé. Imaginez que nous étions rentrés de Veulettes et réinstallés. Je m'étais remis au travail. J'étais en paix avec moi et avec tout le monde. Et soudain, le 2 septembre, (vous lisez bien !) je reçois ma fameuse feuille de route pour être le 5 au corps, et de là expédié aux grandes manœuvres. On m'avait oublié : on se me rappelait et, sans façons, on m'invitait à la petite partie de plaisir que vous savez. J'avais trois jours pour graisser ma machine.

Je vous avoue que durant trois jours mon patriotisme éclairé a subi un choc. Enfin, M^{me} Adam (j'ai eu, à la fin, après bien des courses folles, cette idée de génie de m'adresser à elle,) me tire de là. Nous télégraphions au général Brugère commandant le 8^e corps, et par dépêche j'obtiens mon sursis jusqu'à l'année prochaine.

Croyez-vous qu'ils m'ont donné des émotions, ces 28 jours ! Quant à Marinette, elle me voyait déjà mort. Votre drame a-t-il ému comme le mien ? J'ai hâte de le savoir.

Je ne vois personne. Je reste enfermé jusqu'au soir, et je regrette de plus en plus le lac de Retournemer. Oh ! six jours dans la maison forestière !

Faites-vous de la bicyclette ? J'ai remisé la mienne. Elle va dormir tout l'hiver. J'ai de grosses envies de travail : si ça tient, les presses gémiront.

Quand rentrerez-vous à Bellevue ? N'attendez pas les trop mauvais jours, afin que nous puissions vous y aller voir.

J'ai écrit une longue lettre à Claudel en réponse à une lettre de lui, et je lui ai parlé de vous, de notre séjour là-bas.

Je tombe de sommeil – comme Balzac, – et je n'ai pas le temps de dire à chacun de vous particulièrement ce que je voudrais selon mon cœur. Distribuez donc à votre aimable famille les vives et turbulentes amitiés de toute la mienne. Croyez-vous qu'il doit faire bon, tout de même, sur le Hohneck ! Moi, je voudrais être dans une graine de raisin. Cela pour Marie-Anne, qui va me traiter légèrement de toqué.

À Marcel Schwob

Paris.

7 octobre 1895.

Mon cher ami,

Je ne vous dirai pas que je n'ai jamais eu de mauvaise humeur contre vous, mais elle ne tenait guère. Et de telles pages comme la *Vie de Cratès* me remettaient en état de vous aimer jusqu'au bout.

Serez-vous libre jeudi ? J'irai vous prendre vers onze heures, et nous passerons de bons instants.

Votre ami.

Paris.

15 octobre 1895.

Mon cher ami,

Je pense que notre soirée de Samedi va être remise. Descaves tient, en effet, absolument à ce que je dîne chez lui ce jour-là, et il doit arranger l'affaire avec Daudet, qui remettra *la loge* à un autre soir. En échange, Vallette et Rachilde m'offrent, pour Vendredi soir, au *Théâtre réaliste*, deux places de leur baignoire.

Madame Renard ne pouvant pas y aller, voulez-vous la remplacer ? Oui, n'est-ce pas ? Donc, venez Vendredi, de bonne heure, dîner, et nous rejoindrons Vallette au théâtre. Convenu, n'est-ce pas ?

Poignée de main.

Le programme est alléchant. On rira bien.

Paris.

23 octobre 1895.

Mon cher ami,

Voulez-vous que nous remettions à une autre semaine le plaisir de nous réunir ? Je reçois un télégramme de mon père qui arrive ce soir. Sans commentaires.

Vives amitiés.

Voulez-vous dire à M^{lle} Moreno que, depuis que je l'ai entendue, je regrette de n'être pas poète ? Je ne voudrais être dit que par elle.

À sa sœur

Paris.

2 novembre 1895.

Ma chère Amélie,

Je passe mes journées à l'Odéon où la petite pièce sera jouée Samedi prochain.

Ce que je t'avais prédit arrive, et *au delà*. Il faut même que je ne me laisse pas emballer. Je tiens trop à mes idées de vie simple.

Tout le monde va bien ici, même papa, et t'embrasse.

Derniers admirateurs connus de *l'Écornifleur* : Sarah Bernhardt et le prince d'Orléans.

À Maurice Pottecher

Paris.

10 novembre 1895.

Mon cher ami,

Vous êtes toujours d'une précieuse délicatesse, et vous savez quand on a besoin de vous, ce qui est tout l'art de l'amitié.

Hier, je n'étais pas mécontent. *La Demande* avait produit sur le public du Dimanche soir un effet que je n'espérais plus. Tout portait. Les acteurs rayonnaient, et le concierge lui-même crut devoir me féliciter. Et je me disais : « *La Demande* ferait un très supportable lever de rideau au *Théâtre du Peuple* de Pottecher. »

Aujourd'hui, malgré votre si bonne lettre, je me sens déprimé. Il me semble que je n'aurais pas dû me prêter à cette aventure médiocre, que j'ai été un peu lâche et qu'il ne faudra pas recommencer. Mon excuse la meilleure, c'est que je croyais que *la Demande* ne serait jamais jouée. N'en parlons plus, et retournons travailler.

Dès qu'il refera beau, nous irons tous quatre vous demander à déjeuner, voir des arbres et causer avec les honnêtes gens que vous êtes.

À Romain Coolus

Paris.

15 novembre 1895.

Mon cher ami Coolus,

Vous avez bien dit, de gentille façon, sans flatterie, je crois, ce qu'il faut dire de *la Demande*. Merci à votre amitié.

Vous savez qu'on tirerait une jolie pièce de votre *Autruche*. Elle est originale, quoique, personnellement, je n'aime pas votre façon de parler des femmes. C'est là une pudeur qui me vient sur le tard. Peut-être vaudrait-il mieux n'en parler jamais. Nous causerons de ça un jour.

Ne m'avez-vous pas demandé deux places pour *la Demande* ? Si oui, dites-moi pour quel jour de la semaine prochaine vous les voulez, et je vous les enverrai.

Vives amitiés.

1896

À Romain Coolus

Paris.

2 janvier 1896.

Bravo ! pour rimer avec « vo », mon cher ami. Ce n'est pas le génie qui me manque : c'est la longue patience.

N'oubliez pas que je vous aime bien, et que nous ne serons jamais séparés que par des épithètes... de plus en plus rares.

À Maurice Donnay

Paris.

23 janvier 1896.

Cher monsieur et ami,

Je serais malin si je vous disais d'*Amants* quelque chose de neuf. Sachez donc seulement que nous vous remercions de tout cœur, – j'allais oublier « de tout cœur », ma phrase ne se serait point relevée d'une telle chute, – M^{me} Renard et moi, et que votre pièce nous a charmés par tous les sens, y compris celui du théâtre. Et sachez aussi que j'aime encore un peu plus Maurice Donnay.

Et ce billet n'est pas tourné d'une façon si ridicule.

À Romain Coolus

Paris.

29 janvier 1896.

Mon cher Coolus,

J'adresse, en même temps qu'à vous, une copie de ces vingt-cinq lignes à *l'Image*, où elles paraîtront je ne sais quel mois de quelle année. Ces vingt-cinq lignes vous représentent un travail d'une huitaine de jours et une dizaine de feuilles gâchées. C'est misérable. Pourquoi m'acharner à ces riens ? De temps en temps je me levais, de colère, je jurais, ou j'écrivais en marge : « Idiot ! Stupide ! » Mais le souvenir de ces travaux d'Hercule chez les fourmis m'amuse ; c'est donc ça de gagné !

Vous, ne voyez que le désir de vous donner au moins une petite preuve de mon amitié.

Paris.

26 mars 1896.

Mon cher Coolus,

Vous vous méprenez sur le sens ou, plutôt, sur le *non-sens* de ma dédicace. Songez que je dédicace déjà pour la dixième fois, à 200 signatures par fois. D'ailleurs, je crois me rappeler que j'ai mis « en ami » et souligné *en ami*. Ne pouviez-vous tirer de ce trait fortement appuyé une signification à vous réjouir le cœur ?

Mais il s'agit, n'est-ce pas ? de la figure que vous me faites, que je vous fais, que nous nous faisons depuis votre pièce de *l'Œuvre*. Vous ne m'avez pas demandé mon avis, je ne vous l'ai pas donné, et, si je vous l'avais donné *tel quel*, vous auriez pu me dire que vous ne me le demandiez pas.

Tel quel, cependant, et expliqué avec franchise, et avec la considération que j'ai pour vous, il vous eût, j'ose l'espérer, intéressé. Et, soit que je vous rencontre, ou que vous me fassiez, comme avant, quelque visite amicale, je suis sûr que nous dissiperons bien des brumes.

Cela dit, je vous remercie de vos quatre vers tout *coolusiens*, et, sans plaisanterie, j'aurais été heureux de recevoir, *réellement*, votre tribut de parfums. J'en aurais fait un vésicatoire divin pour ma petite fille qui est malade et qui, selon son expression plaintive, n'est « pas contente, non, pas contente » !

À Marcel Schwob

Chaumot.

23 juin 1896.

Mon cher ami,

J'ai reçu *la Croisade des Enfants* et *Vies imaginaires*. J'ai même reçu deux exemplaires des *Vies*, je ne sais par quelle bonne fortune. Comme tous deux sont signés de vous, je les garde, à moins que vous ne me sommiez de vous en renvoyer un. Le premier est allé rue du Rocher. Le second m'est arrivé ici directement, par le *Mercur*.

Je veux d'abord vous remercier de *la Croisade des Enfants* et vous dire que je trouve ce petit livre joli tout plein, et ingénieux, et attendrissant. C'est une légende qui ne pouvait être recueillie que par vous, recueillie ou inventée, peu importe. J'aime beaucoup lire du Schwob. Il m'arrache à la préoccupation *excessive* que j'ai de la réalité environnante, trop près. Et je vais lire les *Vies*, que je connais presque toutes, sauf deux ou trois que vous n'avez pas publiées au *Journal* ou qui m'ont échappé. J'ai lu ce qu'a écrit de vous Armand Silvestre. Je lui pardonne, pour cette bonne action, bien des défaillances. On ne sait vraiment qui est le plus héroïque, de cet homme qui ne refuse jamais des vers d'inauguration, et de ceux qui lui en commandent toujours.

Déjà vous savez ce que je pense des *Vies*. Je vous le répéterai après relecture.

Nous sommes vraiment bien ici. Vieille maison, grand jardin, belle vue, bon air et solitude reposante. Comme j'y reviendrai plusieurs années, je forme le projet de vous y amener quelque saison. Je ne travaille presque pas, mais je mets au courant quelques lectures en retard. Volontiers je lirais un peu de latin, si vous étiez près de moi, pour me conseiller des morceaux faciles.

Je suis enchanté des grands succès de M^{lle} Moreno. Dites-le lui bien. J'ai un faible pour les Français. Elle en sera la plus pure voix. Peut-être est-ce déjà fait. Dites-lui que je mets mes hommages d'ami « sur l'escabeau de ses pieds adorables ».

À vous fidèlement.

Avant de fermer cette lettre, je viens de lire la préface des *Vies*. C'est une page admirable que tous les artistes devraient apprendre par cœur. Pour moi, elle m'enchanté et me *raffermit*.

À M^{me} et à Edmond Rostand

Chaumot.

28 juin 1896.

Mes chers amis,

Je serai à Paris mardi et mercredi. Si vous êtes encore à Paris, faites-moi signe en déposant un mot, lundi, chez mon concierge, 44, rue du Rocher.

Sinon, à une autrefois [*sic*], et soyez à votre campagne comme nous sommes ici, très bien, cabinets arrangés, etc., etc.

Votre fidèle.

À Steinlen

Chaumot.

7 juillet 1896.

Mon cher ami,

Vous êtes très gentil. Vous savez quel plaisir me fait chaque dessin-commentaire de vous. Je n'osais pas vous en demander un nouveau, mais vous me l'offrez, et je vous remercie de cœur. Comme je ne reçois pas le *Gil-Blas*, ayez l'obligeance de m'adresser le numéro illustré quand il aura paru.

Oui, nous sommes maintenant très bien ici, et je suis persuadé que vous vous y plairiez. C'est grand, aéré, confortable, avec de belles vues de tous côtés. Nous nous y plaisons beaucoup. Il ne manque que des amis comme vous.

Les enfants sont tout rouges, et M^{me} Renard est toute noire. Moi, je n'ai même plus le courage de me reprocher ma paresse.

D'ailleurs, je ne vous plains pas, et je songe souvent à votre délicieuse petite maison de là-bas. Ah ! la nôtre est moins richement peinte. Ça manque de fresques signées Steinlen.

Nos meilleures amitiés à vous trois. Oui, j'ai envoyé un exemplaire de *la Maîtresse* à Maizeroy.

À Henri Duvernois

Chaumot.

15 juillet 1896.

Cher Confrère,

Mes amis veulent bien s'étonner parfois que les *grands* critiques ne parlent jamais de mes livres. La vérité, c'est que je ne les leur envoie plus, et, chaque fois, je réduis encore le service d'usage, cette honteuse mendicité des éditeurs et des auteurs. Je recherche peu les nouvelles conquêtes et je m'en tiens aux sympathies acquises. C'est vous dire que vous êtes menacé de recevoir tout ce que j'écrirai, et je vois, avec terreur, que je n'ai pas fini ! Je suis très heureux du goût que vous avez pour l'imparfaite *Maîtresse*, et je vous remercie de votre aimable façon de me le dire.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de M. Bailby, et croyez à mes meilleurs sentiments de gratitude.

À Maurice Donnay

Chaumot.

[Août 1896.]

Si on se met à décorer les gens de talent, ça va devenir difficile de l'être.

Voulez-vous me prêter votre ruban pour faire mes 28 jours comme vélocipédiste d'État-Major ?

Si même vous vouliez faire mes 28 jours à ma place ?

À Tristan Bernard

[*Bourges.*]

[*Août 1896.*]

Mon cher Tristan,

Je lis seulement aujourd'hui une note du *Vélo*. Précisément, hier, mon capitaine me demandait : « Savez-vous écrire ? » J'ai hésité à répondre. Ce n'est pas possible que je sois l'auteur de l'immortel *Poil de Carotte*.

J'ai quatre chevaux devant moi qui me pètent dans le nez, et ma bicyclette ne peut rien répondre. Si j'étais sur vos épaules, vous me vengeriez.

Votre sergent aimé.

Vélocipédiste d'état-major aux manœuvres de la 32^e brigade (Nièvre).

À Madame Jules Renard

[*Lors des 28 jours en août-septembre 1896.*]

Bourges, le 23 août.

Chère chérie, aussitôt arrivé, je veux t'écrire un mot. Voyage un peu long où, presque toujours seul, j'ai pu rêvasser mélancoliquement. Pas très gai, Bourges, avec son énorme bâtisse de curés et ses rues à pic sous un ciel sans soleil ; mais, dès que j'ai pris cette plume, mes idées ont changé, et je veux tâcher de rire.

J'ai rencontré Pain à Cosne. Il a fait un bout de voyage avec moi, mais, comme il est de la territoriale, il se fiche un peu de mon sort et de mes vêtements disparus. D'ailleurs, il est vieilli, avec de longs poils blancs, et il m'a fait compliment de ma bonne mine et de mon ventre. Il m'a encore conseillé de descendre à l'*Hôtel de France*. On devrait toujours se défier de ces espèces de conseils, (rappelle-toi notre voyage à Nice,) et descendre dans les meilleurs hôtels, du moins dans les plus neufs. J'ai demandé une *bonne*

chambre, et, sans doute à cause de ma modeste valise, on m'en a donné une qui ouvre sur les écuries.

— Mais ça sent mauvais, ici !

— Oh ! monsieur, me dit le garçon, ça sent toujours un petit peu, par ces chaleurs.

— Donnez-moi une autre chambre, tout de suite !

De sorte que je serai mieux, et mon ton (celui qui me sert pour les mendiants,) a produit son effet. Ne t'inquiète pas : je suis décidé à continuer.

La première chose que j'ai vue en arrivant à la gare de Bourges, ç'a été *la Maîtresse*, ce qui n'empêchera pas le premier venu, demain, de me traiter de gourde. J'ai fait un petit tour en ville pour me reconnaître : je ne me reconnaissais pas. Comme il est loin, le pioupiou qui s'est sans doute assis à la table où j'écris !

J'ai été bien content, bonne adorée, de ta frimousse à mon départ. Tu as peut-être pleuré après, mais tu as été très bien au moment suprême. Pauvre grosse ! moi aussi, j'ai été très bien, et Fantec aussi, qui jouait dans le sable et m'a dit sans se déranger :

— Tu vas à Corbigny, papa ?

— Non. À Bourges.

— Allons ! Au revoir, dit Fantec déjà renfoui dans le sable.

Je l'ai embrassé de bon cœur pour sa jolie insouciance, et j'ai encore sur la joue, au milieu des tiens, le baiser de Baïe. Je suis tranquille pour vous trois. Vous parlerez souvent de papa-soldat, mais vous avez une vie si pleine, et, toi, tu as de si raisonnables idées, que nous viendrons à bout de cette corvée.

Je te promets de t'écrire tous les jours, sauf cas de force majeure, et le plus longuement que je pourrai. J'affronterai ce café où l'on m'assourdit, (c'est Dimanche,) et j'avalerais des quinquinas clairs sans sourciller. Je vais chercher un endroit où dîner. Ce soir, je t'écrirai encore pour me distraire. J'ai un peu mal à la tête et ta cuillerée d'antipyrine me manque. D'ailleurs, tout me manque !

Le soir du 23 août 96. 8 h. 1/2.

Ma chère chérie, si j'étais capable de m'ennuyer et si je n'avais assez de ressources cérébrales, je dirais que, ce soir, je me suis embêté. Dîner à *l'Hôtel de France*. Dîner fade de table d'hôte où un habitué de Marinette ne peut manger que du bout des dents. C'est plein de curés, qui n'égaient pas le décor. Cette ville ne sent que le soldat, la fille et le prêtre : triple mauvaise odeur.

Après dîner, acheté un petit porte-plume et un encrier pour pouvoir écrire dans ma chambre. Puis, que faire ? Me promener. Afin de ne pas trop m'attendrir, j'aurais voulu parler à quelqu'un. Je m'engage dans un grand boulevard extérieur, et je marche, je marche. Sur les bancs, de rares soldats qui s'amusaient comme moi, et un homme disant à une femme, dans l'ombre :

— Je veux te ramener chez toi. Je n'ai pas confiance.

Et la femme, indignée, pleurait en protestant.

J'arrive à la gare, où j'espérais acheter les journaux du jour : bibliothèque fermée. Je remonte mélancoliquement, et j'entre dans un café où j'avais passé plus d'une heure mortelle pendant mon volontariat. L'ancien garçon est devenu le patron. Il m'a reconnu tout de suite. J'ai failli l'embrasser comme un frère. C'est une figure qui me sourit, et je t'écris sur une de ses tables, d'une plume presque légère.

Je me reconnais peu à peu dans Bourges, mais, il y a dix ans, je ne l'avais pas regardé. J'ai presque autant qu'à cette époque horreur des monuments. Toutefois, j'ai vu deux ou trois choses que j'étais surpris de n'avoir pas vues : une porte superbe au bout de la place où nous manœuvrions, une portion de mur romain incrusté dans notre caserne, dont je me fiche, mais devant lequel je suis resté tout de même baba, et d'autres curiosités que je regarderai peut-être.

Impossible d'acheter une montre ce soir, tous les bijoutiers étant fermés.

Rentré dans ma chambre, je ne sais quelle heure il est. Vous devez tous dormir. Je me débarbouille. Cuvette et pots cassés, et des cabinets !...

24, 7 heures du matin.

Bonjour, mes chéris. J'ai passé une nuit suffisante. Et il n'y a plus que 26 jours ! Ça marche, ça marche.

Ce qui me mettait mal à mon aise, hier soir, c'était d'être dans la foule, moi qui suis habitué à la solitude, d'entendre les mots : sergent, adjudant, capitaine, etc., qu'on rencontre peu dans les livres que je lis d'ordinaire, et puis de me sentir tout à fait inconnu, aussi obscur qu'avant d'écrire *Crime de village*, obscur comme une taupe.

11 heures 1/2.

Ma feuille de route porte que je dois être à la caserne à 11 heures : cela veut dire que je dois y être à 2 heures. Dès mon arrivée : « Vous êtes libre », m'a dit celui qu'on appelle *le chef*. Je ne le suis que jusqu'à 2 heures : c'est toujours ça. Je laisse ma bicyclette près de mon lit, mon lit de caserne, (moi

qui aime les lits étroits, on m'a servi à souhait,) et je viens de passer mes trois heures de liberté devant une tasse de café.

Un groupe d'officiers passe, et j'entends l'un d'eux dire : « Si le colon rouspète, je demanderai mon changement de garnison. » Et c'est ainsi du haut en bas de l'échelle militaire. Les plus gros rouspètent tant qu'ils peuvent, et les petits ne cessent pas d'avoir peur de la rouspétance des gros. Apprends ce mot à Baïe : sa petite bouche le dira drôlement.

5 heures.

Jusqu'ici, les sous-officiers, mes confrères, m'ont très bien accueilli. La note de *l'Écho de Paris*, lu par quelques-uns, avait produit son petit effet. Me voilà vêtu, et pas trop mal avec mes galons de sergent. J'avais envie de donner cent sous au premier soldat qui m'a salué dans la rue. Quelquefois, j'oublie mon grade et je ne réponds pas. Maurice riait bien.

Jusqu'aux manœuvres, je commanderai, par ordre du général Brugère, les vélocipédistes concentrés à Bourges. Demain matin, de 6 à 8, et le soir, de 3 à 5, je leur ferai faire une petite promenade de 25 à 30 km. Ainsi jusqu'aux manœuvres, où j'irai rejoindre mon général à Nevers, puis Rinette.

La question de coucher en ville est assez peu aisée à résoudre, mais je serai un des mieux à la caserne.

10 h. 1/2.

Je ne veux pas me coucher sans t'écrire que je couche dans ma chambre d'hôtel, du moins cette nuit, et probablement jusqu'aux manœuvres : une gentillesse de mon sergent-major, qui adore... Alphonse Allais. Demain matin, je mène promener ma petite escouade de bicyclistes. Je continuerai cette lettre en revenant.

Mardi matin.

Chère chérie, tu es à peine levée, et j'ai déjà fait deux toilettes et 25 km. Mes hommes marchent comme des canards et trouvent que je vais trop vite, mais, comme ils ont aussi chaud que s'ils allaient vite, je ralentis, et, à notre retour à la caserne, leurs fronts en sueur témoignent que nous avons fait du chemin.

J'ai mal dormi cette nuit, une heure ou deux, à peine. Hier soir, nous avons trop bu de mauvais vin. Nous sommes plusieurs à régaler les sergents, et nous nous invitons les uns les autres. De là une bouche pâteuse. On continue à me demander si c'est moi qui écris dans *l'Écho de Paris*. Je dis que

c'est moi ; et on me dit aussitôt : « Moi aussi, je connais un publiciste », et on me cite un nom à coucher dehors...

Mercredi 26 août. 10 heures.

... Je ne m'ennuie pas. J'aime ces excursions du matin à 5 heures, quoique j'aie eu, aujourd'hui, une grosse peine à me lever. On arrive à un petit pays et on boit le vin blanc en mangeant un de ces fromages durs qui sont spéciaux au Cher. Cela n'est pas trop pénible. On passe le temps, et, au bout de huit jours, nous serons suffisamment entraînés pour faire les manœuvres, qui sont notre seul point noir. Un moment, j'ai espéré rester jusqu'à la fin à Bourges. Un sergent avait pris, avec trop d'assurance, ma cause en main. Il vient de me dire que c'était impossible.

Embrasse grand Fantec pour sa jolie lettre. Quand ils sont près de moi, je regarde plutôt Baïe ; mais, de loin, ils ne forment à eux deux qu'une image unique, et je les vois bien également.

Hier soir, j'ai dépensé une pièce de vingt francs pour offrir à dîner à mes sergents. Nous avons un peu bu, et, en rentrant me coucher, j'avais la tête un peu lourde. Je me propose de m'en tenir à cette noce et de tâcher de boire le moins possible. Mais si tu savais comme il y a de pauvres diables ! Croirais-tu qu'il en est qui semblent heureux d'être au régiment ? Un de mes velocipédistes réclame avec énergie ses diverses indemnités, et je ne serais pas étonné si, même sur elles, il faisait des économies. Et je suis sûr que d'autres doivent dévorer leur gamelle. Ces réflexions devraient me rendre moins difficile. Elles n'y réussissent pas, et je trouve qu'on mange mal à Bourges. J'en vois pourtant qui ont l'air de se régaler. Tu m'as trop gâté, voilà la vérité...

Jeudi 27 août. 9 h. 1/2.

Chère chérie, reçu ta lettre. Tu es bien sage, et, comme ton état d'esprit ne peut pas être meilleur, je suis tranquille.

Comme d'habitude, je me suis levé ce matin à 5 heures, mais j'arrivais à peine à la caserne qu'il s'est mis à pleuvoir. J'ai donc dit à mes hommes qu'il n'y aurait pas d'excursion, et je suis rentré à l'hôtel où je me suis étendu 1 heure 1/4 sur mon lit, car j'étais un peu fatigué de ma journée d'hier. Les sergents avaient tenu à nous rendre nos politesses à la cantine. Ils ont fait de leur mieux, (les choux-fleurs n'étaient pas signés Marinette,) mais tout cela est un peu énervant pour moi, et je compte que nous allons réduire nos débauches.

À part cela, je vais tout à fait bien. Il fait un si vilain temps que je suis un peu frileux...

Vendredi matin 28 août.

... Tu sais combien j'aime que tu sois bonne. Jamais je ne te reprocherai de trop donner. J'aimerais mieux faire un conte de plus pour un de tes pauvres que pour moi, et même pour ta toilette...

Hier soir, à table d'hôte où je dînais seul un peu tristement, (c'est l'heure dure de la journée,) j'ai vu entrer un commis-voyageur avec un pauvre artilleur, un bleu, comme on les appelle, c'est-à-dire un soldat tout nouveau. Il est entré, au milieu de tout ce monde, avec son képi sur la tête, tenant son grand sabre à deux mains. Il avait une figure puérile et bête de paysan gauche, et il souriait, les yeux baissés. Son commis-voyageur l'a fait asseoir. Il restait loin de la table. « Approchez-vous ! mangez ! n'ayez pas peur ! », lui disait l'autre d'un ton de protection un peu ironique. « Vous êtes ici chez vous. » L'artilleur s'approche, repousse sa serviette au milieu de la table. On lui sert du melon. Il le coupe et veut le manger avec son couteau, mais les petits morceaux glissent toujours. Et, graves, tous les garçons rangés derrière lui attendaient. Enfin, il ne veut plus manger. D'un signe, sans dire un mot, il refuse les plats ; puis il avoue qu'il vient d'avaler sa gamelle et qu'il n'a pas faim. Et il reste là comme un sourd. Ainsi, il ne peut même pas profiter de son bon dîner. Nous sourions sans méchanceté. Nous sommes à l'aise, nous. Nous ne faisons pas pitié comme lui, comme des centaines d'artilleurs qui n'ont jamais mangé dans le monde.

Je vois toute sorte de têtes : des malheureuses, des stupides et hideuses. Un jeune idiot, bien habillé, mais de figure repoussante : oreilles détachées, lèvres éclatées, nez dans la bouche et mâchoires tombantes, fait le tour des tables et cherche quelqu'un de connaissance. Il trouve enfin un bel homme et lui tend la main, comme pour se réhabiliter de sa laideur. Le bel homme accepte la main, mais, l'idiot parti, il s'excuse.

— Je ne pouvais pas la lui refuser, me dit-il.

Je ne lui demandais pas cette excuse.

Il y a aussi des petits Parisiens, élèves en médecine, pommadés et blancs, qui sont soldats, et qui font leur petit potin comme sur le boulevard Saint-Michel, et qui jouent aux cartes près de moi, et qui parlent latin, et qui méprisent sans doute ce sergent qui ne dit rien et regarde le plafond...

2 septembre.

... Comme je te l'ai dit, je pars demain, jeudi, pour Nevers.

Il pleut, il pleut. Je me suis levé comme toi à 8 heures, et je n'ai rien à faire de la journée. On m'a donné mes guêtres hier. Elles sont remarquables par de beaux boutons, que j'ai payés. Elles me font des pieds d'éléphant, et les gens se retournent à mon passage.

Un caporal m'a dit que deux « gommeux » (il veut dire : deux civils bien habillés), l'avaient arrêté dans la rue pour lui demander s'il me connaissait et s'il pourrait me les présenter. Le caporal n'a pas osé accepter cette grave commission. Les « gommeux » en sont donc pour leurs frais. Je pense qu'ils voulaient connaître l'auteur de *Poil de Carotte*. C'est la gloire, quoi ! Le fumet me suffit, et je ne les recherche pas.

Demain, j'entre dans une nouvelle période, avec des chefs et des heures de liberté inconnus. Nous faisons les manœuvres « de Nevers à Saint-Saulge ». Regarde sur ma grande carte. Quand tu recevras cette lettre, nous n'aurons plus que quinze jours. Quel bon mois nous allons passer tous deux, tous quatre ! Et, après, quel travail !

Je m'ennuie un peu, ici, et, s'il ne pleut pas, je crois que je serai très content de faire les manœuvres. Les jours passeront plus vite...

5 h. 1/2. Nevers, 3 septembre.

Chère chérie, un mot à la hâte, pour te fixer sur ma nouvelle situation. J'ai vu quelques-uns de mes officiers. Ils me paraissent plutôt gentils, jusqu'à nouvelle impression, et je crains plus, maintenant, le mauvais temps que les mauvais chefs. Et puis, c'est presque un jour de plus.

J'ai fait, ce matin, un délicieux déjeuner chez Hubert. C'est vraiment un bon restaurant. Aucun à Bourges ne peut lui être comparé. J'y dînerai ce soir. J'ai bien pensé à toi et à notre petit voyage de l'année dernière.

Nous partirons Samedi matin pour Saint-Benin d'Azy. Le 6, nous irons à Châtillon-en-Bazois...

Ce soir, je traiterai chez Hubert un petit caporal qui fait les manœuvres avec moi. Il m'a dit :

— Puisque vous l'exigez, sergent, j'accepte.

Et, si je trouve un pauvre soldat sur ma route, (il y en aura,) je lui paierai à boire en ton honneur. Il n'y a que ça de vrai.

Je coucherai ce soir à l'*Hôtel de la Paix*. Nous y avons couché à notre dernier voyage. Tu vois que je continue à ne pas être trop malheureux.

Un capitaine, m'ayant demandé ce que je fais « dans la vie », je lui ai répondu que je suis membre de la Société des Gens de Lettres. Il m'a paru plus étonné qu'admiratif. J'ai ajouté : « Écrivain, mon capitaine. » Cette fois, je crois qu'il ne comprenait plus du tout.

Je termine en t'embrassant, tu sais avec quelle force.

Mon petit caporal vient d'arriver.

Café de la Paix, Nevers, le 4 septembre.

Chère chérie, chaque lettre que je t'écris marque un jour de plus. Aujourd'hui, j'ai commencé un peu mon service : quelques kilomètres dans les rues de Nevers. Ça m'a dégourdi un peu. Je bâillais d'ennui au bureau. Demain matin, je pars à 4 h. 1/2. Je suis vraiment heureux que ces manœuvres commencent, car, après elles, ce sera le retour. Et puis, je mange trop chez Hubert. Je suis sûr que j'ai remplacé par des livres, en deux jours, les quelques grammes que j'avais perdus à Bourges. Hier soir, à table, mon petit caporal suffoquait. Il ne se rappelait pas avoir tant mangé depuis sa plus tendre enfance.

J'aurai assez d'argent. Je touche des sommes énormes pendant les manœuvres : 4 fr. 50 par jour, et comme c'est un officier qui me paie, je ne peux pas lui en faire cadeau...

Saint-Benin d'Azy, 5 septembre.

Un mot seulement, pour le cas probable où je ne pourrais pas t'écrire ce soir. Parti de Nevers ce matin à 4 h. 1/2. J'ai pu faire la route seul et arriver avant la pluie qui tombe en ce moment de toutes ses forces. Ce temps est déprimant, mais je me porte bien. Je vous embrasse tous, et, toi, comme je t'adore.

Châtillon-en-Bazois, 6 septembre, 9 h. matin.

Chère chérie, hier soir, j'ai couché dans un lit, ma foi ! bon. On m'avait seulement retiré mon oreiller bordé de dentelle, que j'ai réclamé. Ce matin, à 4 heures, debout. Cette fois, j'ai reçu la pluie sur le dos pendant cinq heures. Arrivé le premier, j'ai changé de flanelle, mangé une soupe, bu un café chaud, (je bois beaucoup de café, mais il est moins dangereux que le tien,) et me voilà en assez bon état, avec l'idée que, malgré le temps, (quelle pluie !) les jours passent...

Si tu voyais les pauvres soldats, tu ne me trouverais pas à plaindre. Et ils chantent !

Bourges, 17 septembre. Jeudi. 3 h.

Chère chérie, je suis rentré à Bourges hier soir. Je me suis bien reposé, et je suis allé ce matin à la caserne, aux nouvelles. Ce ne sera que pour Samedi.

Je passe cette journée, je passerai celle de demain à manger, boire et lire un peu. Je n'ai absolument rien à faire, qu'à attendre ma liberté. Je coûte (oh ! pas beaucoup,) à l'armée, je ne lui sers à rien, et pourtant elle me garde. C'est le règlement.

Je suis de corps tout à fait reposé. Je ne ressens plus qu'une légère lassitude cérébrale. Elle provient de ce que je suis resté trop longtemps sans lire. Parfois, je me demande quel est mon métier, puis je revois mon bureau et mes livres, et je me dis : « Il y a du bon ! On va pouvoir travailler à côté de Rinette ! »

Chose curieuse ! Pour avoir trop ou pas assez mangé, et à n'importe quelle heure, je n'ai pas eu une seule fois mal à l'estomac. Ça me rajeunit. J'en ai besoin, car ma barbe a poussé et mes petits cheveux blancs des tempes me marquent sérieusement...

À Tristan Bernard

Hôtel de France,

Bourges.

27 août 1896.

Mon cher moins Tristan que moi, nous avons lu, moi et mes cinq hommes, la note du *Vélo*. Votre enthousiasme a les pâles couleurs, mais, peu de vous, c'est beaucoup. Sans blague, vous êtes gentil. J'ai cherché un moyen, selon votre goût, de vous remercier, et je décide que, demain matin Vendredi, à cinq heures, nous irons, à une quinzaine de kilomètres de Bourges, *nous asseoir en votre honneur*.

Mais, mon pauvre vieux, que nous sommes petits à côté de votre Alphonse Allais ! Je ne suis pas, ici, M. Jules Renard : je suis une espèce de publiciste qui connaît Alphonse Allais. C'est à tuer cet homme de génie ! Il n'y a qu'un pauvre petit soldat qui a lu *Poil de Carotte*. Quant à vous, dès que je prononce votre nom, on dit : « Oui, oui ! je connais. »

Évidemment, on connaît toujours un Bernard.

Le reste, je vous le conterai à Paris. C'est moins drôle que du Courteline.
Votre Jules.

Paris.

19 octobre 1896.

Mon pauvre vieux Mussipontin, dit mon petit Larousse, si j'avais su votre incarnation, je vous aurais dédié le premier de mes trois petits contes : *le Bon Numéro*. C'est pourtant vrai, que Dieu se rattrape toujours ! Il ne m'était rien arrivé à moi – par miracle, – aux dernières manœuvres : il vous fallait une chute de cheval. Cette chute de cheval m'explique aussi pourquoi vous n'êtes pas encore venu me voir, attiré par l'odeur que je rapporte des champs. Ma mauvaise humeur contre vous s'en va.

Je n'ai encore vu personne, pas même les humoristes de la rue Detaille, et, si vous voulez me croire, il n'y a rien de neuf. La Jeunesse lui-même est déjà vieux. Tâchez de bien vous tenir jusqu'à Samedi, et faites des excuses à votre cheval qui doit avoir plein le dos de votre magnifique personne. Et venez me voir au saut de l'étrier.

Moi aussi, je vous aime bien. Cinq mois de séparation remettent à neuf une vieille amitié, et je songe à votre belle barbe avec attendrissement. Fantec vous prête sa matin. Ma petite fille vous permet de l'embrasser.

À Maurice Pottecher

Paris.

19 octobre 1896.

Mon cher ami,

Depuis que j'ai reçu votre si aimable lettre à Bourges, elle ne me quitte pas. J'ai été bien paresseux avant de rentrer à Paris, mais cette paresse m'a fait du bien. Vous ne m'en voudrez donc pas. J'ai lu tout ce que j'ai pu sur les représentations du Théâtre du Peuple. Vous voilà célèbre, et par le moyen que vous avez choisi. Je vous connais. Le succès ne fera que vous rendre plus solitaire – intellectuellement, – et plus consciencieux, si c'est possible. Vous avez dû être quelquefois agacé, mais, tout compte fait, vous devez être très heureux, et je le suis, nous le sommes ici, de bon cœur avec vous.

Cela dit, vous ne faites pas vos 28 jours, et une longue lettre de moi vous ferait moins de plaisir que ne m'en a fait la vôtre. Ce qu'il faut, c'est nous voir et causer longuement. Dites-moi si vous êtes rentrés, et, si vous l'êtes, ne tarder pas à venir rue du Rocher, ou à nous écrire pour que nous allions passer à votre nouvelle demeure quelques bonnes heures d'automne.

Oui, oui, il faut aimer la gloire. Pour moi, je préfère m'illusionner toute ma vie jusqu'à me croire un grand homme que d'avoir la certitude d'en être un tout petit.

Tous les miens embrassent bien tous les vôtres.

Je pense bien que vous n'avez à présent que l'embarras du choix pour éditer *Morteville*, que j'attends.

1897

À Jeanne Granier

Paris.

3 janvier 1897.

Madame,

J'ai hâte de vous connaître et de vous dire combien je trouve charmante votre façon d'accepter un petit rôle de rien du tout, comme si vous n'étiez pas une admirable artiste.

Je vous prie de croire à ma vive gratitude.

À M^{me} Edmond Rostand

Paris.

3 janvier 1897.

À madame Ros {
 { emonde
 { stand

Madame, qui semblez
De moins en moins âgée
Et dont la joue a les
Couleurs d'une dragée,
il serait inutile de me décommander demain matin comme vous avez
accoutumé, car je viendrais quand même.

Bonjour à mon
Ami Edmond
Rostand.

Il n'en est pas que j'aime autant.

JULES RENARD,
interprète de la nature.

À Jeanne Granier

Paris.

5 janvier 1897.

Vous verrez que j'ai déjà un peu sali votre manuscrit, soit par des additions
que je vous prie d'approuver ou de désapprouver *en toute liberté*, soit en
réparant quelques omissions du copiste. C'est égal : c'en est, une veine, de
vous avoir comme traductrice !

Je vous prie de bien croire à ma joie.

À Edmond Rostand

Paris.

[Janvier 1897 ?]

Mon cher ami,

Hier, à l'Odéon, Sarcey, dans une de ces phrases qu'il tourne comme des meules, n'a pas hésité à vous comparer à Plaute. Je ne sais si vous vous en réjouirez : moi, ça m'a fait trembler.

Vôtre, et celui de la plus exquise Parisienne.

Ceci est faible, mais je suis pressé.

Paris.

7 mars 1897.

Oui, mon cher Rostand, *la Samaritaine* est l'œuvre d'un maître tranquille. Je suis fier d'être votre ami. Cette soirée m'a fait rebondir. J'avais une envie pressante d'embrasser M^{me} Rostand, et je ne me suis retenu que par admiration pour vous.

À Maurice Pottecher

Paris.

26 mars 1897.

Mon cher ami,

C'est dans un état d'énervement bien parisien que j'ai lu votre bel article sur *l'Orme du mail* et votre trop gentille phrase sur l'auteur des *Bucoliques*. Vous avez vraiment le flair de l'amitié, et c'est avec une bien réelle affection que je vous serre la main.

Quelles charmantes impressions j'ai rapportées de Meudon, entre autres, cette note que je vous prie de trouver exquise : « Toutes les violettes étaient officiers d'Académie ! » Je soupçonne que d'autres l'ont noté avant moi. Tant pis !

Tout à la maisonnée.

À Edmond Rostand

Paris.

Vendredi matin, [Mars] 1897.

Je viens de me précipiter sur *le Journal* et de lire, émerveillé vos vers pour la Grèce. ⁽¹⁾ C'est digne de la *Samaritaine*, c'est jeune, surprenant, émouvant et joli. *La main, les bagues, Chénier, Petit-Poucet, les obus dans nos souvenirs*, et tout le reste, tout est de notre dernier poète, de celui que j'aime le plus et près duquel je me sens sérieux. Certes, j'ai eu un peu de peine à penser que je n'y étais pas, mais, sûrement, vous n'y pouviez rien, et je n'y pense plus.

Et puis, flûte pour les dépits mesquins, et vivent les poètes !
Et je viens de les lire à Marinette, qui me porte en triomphe.

⁽¹⁾ Dits par l'auteur, à la matinée du Théâtre de la Renaissance, le 11 mars 1897.

À Robert de Flers

Paris.

8 avril 1897.

Mon cher ami,

Connaissez-vous le photographe de Granier et Meyer ? Est-ce qu'on pourrait avoir, en payant bien cher, une ou deux photographies de *Plaisir de rompre* ? Est-ce qu'on pourrait avoir le numéro de l'*Illustré théâtral* ? Je tiens à recueillir toutes les gouttes de cette glorieuse giboulée de Mars. (Joli, ça.)

On ne vous voit pas plus que si vous aviez créé un des rôles du *Plaisir de rompre*.

À Edmond Rostand

Paris.

17 avril 1897.

Mon cher ami,

Je n'ai pas pu aller vous serrer la main hier soir. Si, pour une raison bien grave que Marinette vous dira, je ne peux pas vous voir ces jours-ci, soyez sûr que je suis très, très heureux, sans mélange, de votre magnifique succès, et je me loue de plus en plus de vous offrir, pour marquer dans ma mémoire, l'inoubliable journée de mercredi, la petite chose qu'est *le Plaisir de rompre*.

Vôtre.

À Maurice Pottecher

Paris.

27 avril 1897.

Mon cher ami,

Nous sommes donc ennuyés les uns et les autres. Nous rentrons d'un court voyage à Chaumot. Mon père a eu une congestion pulmonaire, et nous sommes allés le voir précipitamment.

Il va mieux, mais la guérison sera lente, et il faut que nous repartions à la fin de cette semaine pour le soigner, car la présence de Marinette est nécessaire.

Cela ne nous promet pas un été bien gai, mais le devoir est là, et Marinette l'accepte avec la bonne simplicité que vous devinez.

Ainsi, bon courage à vous tous, chers amis, et, comme vous allez sans doute partir bientôt, à l'hiver prochain !

C'est égal, la vie a des heures troubles.

Paris.

1^{er} mai 1897.

Mon cher ami,

Mon père va beaucoup mieux. Il est hors de danger. Je mets dans le train, ce soir, Marinette, ses enfants et ses oiseaux. Moi, je suis obligé de rester une huitaine de jours à Paris, en attendant la représentation du *Plaisir de rompre* à la Bodinière, fixée au 8.

La bonne reste pour me faire la cuisine. Venez donc partager une fois, plusieurs fois, la côtelette du matin.

À M^{me} Jules Renard

Paris.

2 mai 1897.

Chère chérie,

Tu as été bien sage hier soir, et ce n'était pas très gai. Tu sais combien je t'aime quand tu as ainsi du courage. Je vous voyais vous pelotonner dans votre coin, penser à moi, les petits s'endormir, toi t'assoupir.

Je suis rentré en partie à pied. Je ne pensais à rien, et je continue. Il ne me semble pas que vous soyez si loin. Comme nous nous voyons toujours à des heures fixes, je ne sens votre absence qu'à ces heures-là, par exemple au repas.

Je me suis endormi en lisant des vers d'Hugo. Ce matin, il m'a fallu quelque temps pour comprendre votre disparition. Je me suis levé et, toute la matinée, j'ai rangé. J'avais vraiment besoin de ce délai. Je m'aperçois que j'ai une foule de petites choses à faire.

Voici l'annonce du *Figaro* pour Samedi : « Samedi, à 3 h., 1^{re} représentation de *Plaisir de rompre*, comédie de M. Jules Renard, jouée par M^{me} Jeanne Granier et Harry Mayer, précédée d'une causerie de M. Jules Lemaître. »

Ce soir, je dînerai au restaurant, pour une fois, tout seul. Puis j'irai voir Mayer au Vaudeville et je rentrerai me coucher. Demain matin je traite Gémier et Bernard. Je crois qu'Antoinette va se distinguer.

Je vous embrasse tous.

Paris.

3 mai 1897.

Chère chérie,

Hier, ma lettre à Rinette écrite, je suis sorti au hasard. J'ai dîné chez Pousset, pas mal, ma foi ! Et puis, ça m'amuse toujours de regarder les têtes. Je me reproche de ne pas le faire plus souvent avec toi, car, toi, tu ne me gênes jamais et, avec toi, je jouis pleinement de la solitude que j'aime.

Il y avait, à la table voisine, un papa qui avait fait sortir son fils et lui payait à dîner, mais il répétait : « Oh ! moi, je n'ai pas faim. Oh ! moi, je ne mange jamais le soir. Moi, je ne veux pas de ça, et l'heure approche, », etc., etc. De sorte que le fils, son père étant si sobre et si pressé, n'osait pas manger pour son compte. Et le père a répété une quinzaine de fois (je n'exagère pas,)

aux garçons bousculés qui passaient devant lui et qu'il tirait par la manche : « C'est la première fois que je mange au premier étage, et, vous savez, on est mieux ici qu'en bas. » Le garçon disait : « Ah ? », et passait. Tous, jusqu'au gérant, ont entendu la phrase ; et, comme il ne produisait pas l'effet qu'il voulait, il la répétait à son fils, et je ne sais comment il a pu se retenir de me la dire à moi-même.

Il y avait aussi une femme énorme. Naturellement, elle était avec un tout petit homme, et je me disais : « Comment fait-il pour la remuer ? »

Ensuite, vu Mayer dans sa loge. Toujours très affairé, très important, très acteur. M^{me} Mayer est venue. Que de bavardages ! Que de préoccupations frivoles ! Et l'auteur toujours au dernier plan. Heureusement, il rit bien dans ses côtes.

Rentré tard. Pas trop mal dormi. Bien levé à 7 h. 3/4, et ce moment est délicieux pour t'écrire. Le salon frais, les fenêtres ensoleillées. Si tu étais là, je ne serais pas pressé de partir. Je flâne d'un livre à l'autre, et j'ai à peine la force de me reprocher, de temps en temps, de ne pas travailler.

Je vous embrasse tous, mes chers petits.

Paris.

4 mai 1897.

Chère chérie,

Hier, les Rostand, très gentils, m'ont emmené dîner au *Café de Paris*, où nous avons, tu te rappelles, déjà soupé avec le ménage Léon Daudet, puis nous sommes allés aux Français entendre *la Loi de l'Homme*, de Paul Hervieu. La pièce nous a paru vraiment très médiocre.

Puis nous sommes allés au *Café Napolitain*, où Le Bargy nous a rejoints et où nous lui avons fait honte de ne pas jouer *le Plaisir de rompre*. Il s'est défendu avec de pauvres raisons. Je crois qu'il n'y a rien à faire pour cette petite pièce, mais qu'on serait plein de bonne volonté si j'apportais trois actes.

Rentré à deux heures du matin avec une gorge un peu grippée, et levé ce matin à 8 h. moins le quart. Tu vois que je m'entraîne pour la Gloriette. Je n'ai pas le temps d'écrire une ligne, tant je suis occupé par de petites choses imprévues. C'est une espèce de repos qui n'est pas désagréable.

Je ne pourrai pas t'écrire ce soir. Je le fais ce matin un peu en hâte, et je t'embrasse sur toutes tes bonnes grosses rondeurs, et rends-le aux petits.

Paris.

5 mai 1897.

Chère chérie,

Tu liras dans les journaux qui t'arriveront avec ma lettre l'incendie du Bazar de la Charité. Ce n'est pas une petite catastrophe ; le retentissement en est considérable et les conséquences multiples. J'avoue que j'ai eu du plaisir à te savoir à quelques centaines de kilomètres, bien que tu n'aies jamais aux ventes de charité ; mais telle famille d'avares qui n'a jamais donné un sou aux pauvres avait hier soir le petit frisson en disant : « Quelqu'un de nous y est peut-être allé. »

Je venais de quitter Mayer quand j'ai appris la nouvelle. Nous avons constaté que la location du *Plaisir de rompre* marchait bien, avant toute réclame et malgré l'annonce d'une répétition générale aux Français. Mais l'incendie d'hier trouble Paris et les journaux. Deux notes qui devaient paraître ce matin n'ont pas paru. Il se peut donc que notre petite représentation s'en ressente ; et puis, ce public de vente, c'est un peu le public de la Bodinière. Moi, ça m'est un peu égal, mais Mayer, que je vais voir tout à l'heure, va prendre une figure sinistre. Enfin !... Lemaître offre sa conférence gracieusement. Je touche 10 % sur la recette. Si j'étais intelligent, j'aurais pu tirer de tout cela quelque profit et acheter quelques toilettes de plus pour Rinette. Tu n'y tiens pas, ni moi. Restons donc sobres et observateurs.

Je ne vois pas ce qui m'empêcherait de partir Samedi soir ; et j'ai hâte de vous embrasser et de travailler.

Je suis invité toujours un peu partout, mais je préfère quelquefois être seul.
De bons baisers à mes trois trésors.

Paris.

6 mai 1897.

Chère chérie,

La catastrophe met les têtes à l'envers. Les soirées sont décommandées. Les théâtres de l'État font relâche Samedi pour les obsèques. Il y a des tas de gens qui, pour avoir l'air d'être du grand monde, ont une figure de deuil. Granier ne fait que gémir. Dans ces conditions, *le Plaisir de rompre* lui-même n'était plus un plaisir. Aussi, dès que j'ai dit : « Si on remettait la représentation ? », Granier a sauté sur cette idée de délivrance, et, d'un commun accord, nous avons reporté la matinée au 15. À vrai dire, le succès était fort compromis, non pas tant encore du point de vue argent que du point de vue de l'état d'esprit du public. Ça avait pris les proportions d'une petite première. Je t'avoue que, dans l'état d'énervement où je suis, cela ne me peine

pas du tout, du tout. Je ne m'en occupe plus, et je renonce à tout d'un cœur léger. Je ne pense plus qu'à mon départ et à notre réunion.

Il y a, demain Vendredi, une séance du conseil d'administration au *Mercury*. C'est moi-même qui ai fixé la date et l'heure. Je ne peux donc y manquer. Ainsi, nous atteignons au Samedi. Les théâtres fermant ce jour-là, la séance de l'Odéon sera peut-être supprimée, et j'aurai tout mon temps pour préparer mon voyage.

Au revoir, et à bientôt, chérie. Au fond, vois-tu, il n'y a que toi pour moi, et, quand tu n'es pas là, rien ne peut aller.

Du courage, et bonjour à tous.

À Maurice Pottecher

Chaumot.

14 mai 1897.

Mon cher ami,

Il fait ici un temps ridicule. Notre malade ne progresse pas vite vers le mieux, et je ne peux pas encore me livrer à un travail d'une régularité bienfaisante. Ma gentille femme m'offre, bien entendu, de retourner à Paris pour un ou deux jours, mais, ma foi ! je résiste sans peine à la tentation. Outre qu'un assez fort rhume me donne de la prudence, j'éprouve – vous devez connaître cette impression bizarre, – une sorte de plaisir âcre à n'être pas où il semble que je devrais être avant tout autre.

Les enfants, ici, sont superbes. Écoutez ce dialogue entre Fantec et un de ses petits amis qui s'appelle Antoine.

— Où cours-tu ? dit Fantec.

— Dans la grande, répond Antoine.

— Pour quoi faire ?

— Pour péter. Mon papa m'a bien défendu de péter devant toi !

À Alfred Athis

Chaumot.

19 mai 1897.

Cher monsieur Alfred Natanson,

Je suis très content de votre petit portrait de mon *homme de lettres*. Oui, c'est ça, je le reconnais, et croyez qu'il continue, et qu'il devient d'une exigence qui me révolte parfois. Je le giflerais, mais il sourit finement, et c'est *l'autre* qui le remercie, et vous avec, car vous m'avez fait bien plaisir.

MM. Mendès, Schwob, Coolus, Mallarmé, ayant dû vous faire leurs compliments eux-mêmes, je me permets de vous dire que Louis Bertrand et Baudelaire sont très satisfaits des fragments que vous leur avez accordés. Bertrand a mérité de s'entendre dire qu'il réussit surtout les *descriptions*. Il y a plus chez Baudelaire ; sa modestie ne peut rien contre. Il y a le drame, il y a l'émotion.

Toutefois, Bertrand a raison quand il me prie de vous dire qu'il fait la moue à « *son style est nerveux et coloré* ». Voulez-vous lui expliquer le sens *exact* de ces deux mots ? Il dit qu'il ne le saisit pas très bien.

Pour moi, je vous répète que je suis très content et que je serre très sympathiquement la main qui tient votre plume.

Je vous prie aussi de remercier M^{lle} Mellot. Mes *espions* m'ont informé de l'éclat qu'elle a donné à mes phrases menues, et c'est sans doute en punition de quelque gros péché que je n'étais pas là pour l'entendre.

À Marcel Boulenger

Chaumot.

20 mai 1897.

Vous savez bien, mon cher ami, que votre longue lettre m'a fait beaucoup de plaisir. Il y a longtemps qu'avec vous, sauf en escrime, je ne fais plus le malin. J'ose donc vous dire que j'ai eu, tous ces jours, de petites joies assez rares. Imaginez que, Samedi soir, par une nuit déjà épaisse, m'arrivaient, à ma cabane, des télégrammes m'annonçant le succès de la Bodinière. Ces télégrammes étaient des surprises. Je reconduisais le porteur avec une lanterne, etc., etc.

Je charge peut-être un peu, mais je n'oublierai pas cette soirée. Comme c'eût été plus fade si j'avais été là-bas !

J'ose dire encore que le sourire de M^{me} Boulenger m'enchante. Vous vous rappelez nos conversations à ce propos, et combien je suis un homme faible. Oui, un sourire de jolie femme a plus de prix pour moi qu'un article de Sarcey.

Je me permets donc d'offrir, par la pensée, à M^{me} Boulenger, en témoignage de ma gratitude et de mon attendrissement, une belle branche d'arbre de mon jardin avec un nid de chardonnerets dessus.

Assez, assez ! Éloi me regarde.

Vous pouvez de temps en temps m'écrire. Ça ne me froissera pas. Et je vous répondrai si ça me vient.

Aujourd'hui, je m'arrête, car où irais-je ? Voilà que je pense avec une espèce de sentimentalité à ce grand Maurice Guillaume qui est un si gentil garçon, et voilà que je l'aime beaucoup.

Ah ! Il est temps que je signe

JULES RENARD,
ou le contraire d'un ingrat.

À Jeanne Granier

Chaumot.

22 mai 1897.

On m'écrit que tout le monde était à vos pieds, l'autre soir, chez les Meyer.

Vous êtes adorable de leur avoir fait ce plaisir. Pour moi, je ne vous remercie plus. J'ai trouvé mieux : je rêve de vous, la nuit. J'ai rêvé de vous toute cette nuit dernière, et je vous assure que c'était délicieux, même pour vous.

Après avoir montré ce mot à ma femme, je signe, bien tendrement,
Votre.

À son frère

Chaumot.

24 mai 1897.

Si tu ne l'as déjà fait, en recevant cette lettre tâche d'avoir des détails précis sur la dernière séance de la Bodinière : si la salle était pleine, si la petite pièce a bien porté, et si Rambert, (je n'ai aucune idée de cet acteur, c'est la première fois que je lis son nom dans un journal, et on n'avait même pas pris la peine de me prévenir qu'il devait lire des proses de moi,) [*Sic. Jules Renard a oublié la suite.*] et, si tu passes près de la Bodinière, tu pourras me dire comment est rédigée l'affiche. Mes acteurs, déjà ingrats, touchent la recette et ne me tiennent au courant de rien.

Ton mariage nous intéresse vivement. Ne crains pas de donner des nouvelles. J'en ai parlé à papa, qui fait l'incrédule. D'ailleurs, ce pauvre papa ne croit plus à grand'chose. M. Billiard est venu ce matin et a trouvé que le poumon droit, à son tour, nécessitait un vésicatoire qu'il lui a posé aussitôt. Comme tu vois, c'est un va-et-vient entre les poumons. Je n'étais pas là, mais Marinette a demandé nettement au docteur son avis. Voici à peu près sa réponse : « Ce qui peut nous arriver de mieux, c'est d'arrêter les crachements de sang. Mais la guérison complète n'est pas à espérer, et, si M. Renard cesse de cracher le sang, il lui restera un catarrhe, c'est-à-dire que le malade aura toujours ses bronches en mauvais état. »

Je te dis la vérité. Elle n'est pas gaie. On vit longtemps avec un catarrhe, mais papa est bien affaibli. Il se décourage. Comme il voit qu'il ne sera pas debout pour la prochaine session du conseil municipal, il voudrait donner sa démission de maire. Nous tâchons qu'il ne s'abatte pas trop. D'ailleurs, sa mine t'étonnerait. Bien soigné par Marinette, il mange, il cause, (on n'ose presque plus l'en empêcher,) et on le croirait plutôt mieux. On s'illusionnerait, à mon avis et à celui de Marinette qui le voit matin et soir.

Aussi notre vie est plutôt triste et désordonnée. Marinette est quelquefois fort fatiguée. Ses enfants, qu'elle ne peut plus surveiller, s'en ressentent, et moi, je n'ai aucun goût au travail.

N'exagère pas tes impressions, toutefois, Nous ne craignons, en somme, que pour l'avenir, et le présent ne nous est à charge que parce qu'on a peu à

peu la certitude qu'il n'y a rien à faire. Ne te fais donc pas de mauvais sang d'avance ; seulement, je crois que tu feras bien, si tu le peux, de venir voir papa au premier congé, et même le Dimanche, si tu n'as que ce jour-là. Ça lui fera toujours plaisir, et c'est, de ta part, une sorte de précaution à prendre.

Bien à toi.

À Lugué-Poe

Chaumot.

8 juin 1897.

Cher monsieur Lugué-Poe,

Je vous remercie bien cordialement du mot si aimable que vous m'adressez dans *la Presse* et qui m'a fait beaucoup de plaisir. C'est une charmante délicatesse de votre part.

Je n'ai pas pu me joindre à vous pour remettre à Henry Bauer le Livre d'Or, votre mot d'avis m'étant parvenu un peu loin.

Je m'en excuse tout de même, et je vous prie de croire à mes sympathies qui ne datent pas d'aujourd'hui.

À Tristan Bernard

Chaumot.

20 juin 1897.

Mon cher ami,

Désespérant de guérir, mon père s'est tué, hier, d'un coup de fusil au cœur. Je vous assure que je suis plein de respect et d'admiration pour sa mort.

Votre bien triste ami.

Je n'écris à personne, qu'à vous. Vous seriez gentil de transmettre ce mot aux quelques amis que vous verrez et de le dire à *l'Écho de Paris* (Rosati), si vous y passez.

[Au D^r Collache]

Chaumot.

22 juin 1897.

Mon cher ami,

Je vous remercie de votre bonne action, que nous n'oublierons pas.

Mais laissez-moi vous dire ce que je ne dis qu'à deux ou trois amis. Ne vous méprenez pas sur le sens que je donne, que mon frère, Marinette et moi, nous donnons à la mort de mon père. Sa fin est digne de tout notre respect et de toute notre admiration.

Et, si je ne le dis qu'à quelques amis, c'est parce que je ne veux pas faire parade de mes sentiments, mais je suis prêt à le répéter bien haut. Pour moi, je souhaite de montrer, aux heures graves de ma vie, cette force d'âme et cette clarté d'intelligence.

Et je sais bien la valeur des mots.

Votre.

À Marcel Boulenger

Chaumot.

23 juin 1897.

Merci, mon cher ami, à votre charmante femme et à vous. Je vous ai tant parlé de mon père que vous le connaissiez. Il est mort comme un grand chasseur qu'il était, et comme un sage. Il s'est tué d'un coup de fusil au cœur. Je l'ai regardé vingt heures sur son lit de mort, plein de respect et d'admiration.

Votre.

Dites merci pour moi à Guillaume.

À son frère

Chaumot.

26 juin 1897.

Mon cher Maurice,

J'ai conduit, ce matin, Amélie et les petites à la gare. Nous restons seuls, et notre pensée ne quitte pas papa. Je m'occuperai, la semaine prochaine, de mettre un peu d'ordre dans les papiers. Nous ne sommes pas gais. Tu ne dois pas l'être non plus. Tâche de te remonter, et écris-nous.

Ci-joint un mot d'André Renard à ton adresse.

Il y a eu une note dans *le Petit Parisien*, dans *la Loire républicaine* de Saint-Étienne et dans un journal d'Orléans, et dans d'autres sans doute, mais rien de choquant.

A partir du 1^{er} juillet, Philippe sera à l'année.

Seul, le travail nous fera du bien à tous. Je t'écrirai le plus souvent possible.

Tout le monde t'embrasse.

Marinette, qui pleure fréquemment, a bien besoin de se reposer.

Chaumot.

27 juin 1897.

Mon cher Maurice,

Ce que je craignais de *l'Indépendance* de Clamecy ne s'est pas produit. Le journal publie sans commentaires la note déjà parue dans d'autres journaux. *L'Écho de Clamecy* publie en outre ce qu'a dit M. Billiard. Jusqu'ici, aucun ennui. Tu peux être tranquille.

J'ai reçu de bonnes lettres de mes amis. Tous ont compris très bien le sens qu'il fallait donner à la mort de papa, et ils sont pleins de respect et d'admiration pour elle. Il faut faire notre profit de ces consolations.

Tu as bien fait de ne pas aller à Rochefort. Tu seras moins seul à Paris, et puis, te sachant là-bas, nous ne nous préoccupons pas de ce qui s'y passe, et nous sommes tout entiers à ce pauvre vieux papa.

Bon courage.

Chaumot.

30 juin 1897.

Mon cher Maurice,

Le temps qu'il fait ne nous aide pas à nous remettre. Nous avons eu de l'orage toute la nuit, et cela ne calme pas la chaleur. La grange, l'écurie et une partie de la maison de M^{me} Lantier ont brûlé. Le feu a pris avant-hier, et ça dure encore. J'ai fait la chaîne, et je n'avais pas fait cet exercice depuis le régiment.

Marinette ne se remonte pas. Sans les enfants, je l'emmènerais quelque part, mais nous sommes attachés ici. Je la laisse pleurer quand elle veut.

Il n'y avait rien d'important dans les papiers de papa. J'en ai brûlé une partie.

Marinette, qui a vu maman, la trouve dans un bon état d'esprit ; mais c'est difficile de savoir où elle doit et ce qu'elle doit. Peut-être ne le sait-elle plus elle-même.

Tous à toi.

À Maurice Pottecher

Chaumot.

20 août 1897.

Que de fois j'ai voulu vous écrire ! Mais je connais votre amitié, et je ne suis pas inquiet. On peut aller, avec vous, jusqu'à l'abus. Et puis, je ne suis pas encore en bon état. Je continue de me donner des débauches de rêverie, je peux dire : de paresse coupable. Je ne sais qui disait que la belle poésie doit faire ouvrir de grands yeux. La mort de mon père tient mes yeux grandement ouverts et vagues. Je sais bien que le travail, un travail régulier et têtue, me tirerait de là, mais je n'y tiens pas. Je peux à peine lire. L'oisiveté, quand elle n'est pas niaise, a tant de charme ! Est-ce que regarder le ciel peut jamais être une faiblesse ? Quelles promenades – une promenade, c'est une lecture naturelle à deux, – nous aurions faites, si vous étiez venu ! Toutefois, je m'attrape fréquemment. Je suis sûr que notre rentrée à Paris remettra tout en place. Ce ne sera peut-être pas un si grand bonheur.

J'ai presque failli vous porter cette lettre. Oui, j'ai eu une forte envie d'aller à Bussang Dimanche. C'était même décidé. Marinette m'y poussait avec la gentille insistance que vous connaissez. C'est moi qui ai fini par dire : « Ma foi, non. » D'ailleurs, un détail vulgaire, un déjeuner pour Dimanche, achève de me retenir ici. Je n'irai donc pas, cette année du moins, voir votre beau théâtre, auquel je pense souvent, mais l'intention m'a fait bien plaisir.

J'ai reçu la jolie édition du *Diable*. Nous sommes tous un peu amoureux de M^{me} Pottecher. J'ai lu aussi, il y a quelques semaines, vos pages de la *Revue de Paris*. Tout cela est très haut, comme vos montagnes, avec, çà et là, quelques coins de neige qu'on voudrait peut-être voir fondre. Et encore ! Non. Restez ce que vous êtes : un honnête homme et un artiste qui n'écrit pas des choses en l'air.

Je vous souhaite une belle journée pour Dimanche. J'aurais de bon cœur payé ma place, acheté, comme le dernier ou le premier de vos paysans, le droit d'être un juge attendri.

À bientôt, mon cher ami.

Vous m'avez écrit de bonnes lettres. Écrivez-moi encore après la représentation. Dire qu'il y a peut-être des gens qui vous prennent pour un impresario ! Imbéciles.

Votre ami.

À Jeanne Granier

Paris.

1^{er} octobre 1897.

Belle amie,

Comme disent les journaux, la nouvelle m'a fait sensation. Je suis ivre de joie pour vous. J'irai, dès que j'aurai une bonne figure, la rouler à vos pieds. Mais je ne l'ai pas encore, et, depuis la mort de mon père, je n'ai pas retrouvé cet esprit dont les éclats communiquaient à vos grâces charmantes une petite secousse interminable.

Votre révérend.

À Maurice Donnay

Paris.

9 novembre 1897.

Merci, mon cher Maurice Donnay, de *la Douleureuse* que j'accepte comme une leçon, sans ironie, (« sans ironie » est même de trop,) car, moi aussi, je voudrais faire une grande affaire, et je barbote.

C'est embêtant de se dire ça entre ironistes : mais je vous aime beaucoup.

À Marcel Boulenger

Paris.

25 novembre 1897.

Mon cher ami,

Vraiment, je ne peux pas, ce soir. Je mène une vie de polichinelle. Quand c'est pour la littérature, ça passe, mais je m'interdis tout sacrifice à l'escrime.

Excusez-moi, vous et votre charmante femme que je convertirai à la poésie, dussé-je faire moi-même de très beaux vers.

Enlevez, ce soir, à la pointe de votre prestigieux fleuret, le cœur de la foule, tandis que je travaillerai un peu, enfin !

Votre grand Jules.

À Romain Coolus

Paris.

4 décembre 1897.

Mon cher ami Coolus,

Je vous remercie de tout mon cœur. Si mon *Petit bois...* eût été quelque chose de parfait, votre *Hamac* serait digne de lui. Vos vingt-cinq lignes d'art et d'amitié me font tout à coup rêver infiniment. J'ai revu le *petit bois* ces jours-ci. Dépouillé, il avait l'air d'une planche anatomique, d'un système nerveux. Les nids de pie abandonnés faisaient aux arbres des têtes de nègre ébouriffées.

De la source qui coulait à nu une poule d'eau s'envola comme un foulard au gré du vent, et un écureuil – le vôtre, tout fier de vous avoir inspiré une si gracieuse image, – se retroussait au bout d'une branche, comme une moustache rousse. Que d'horizons l'automne découvre ! En été, un buisson rétrécissait notre univers. Une feuille nous cachait un monde. Au soleil de Novembre, l'œil s'emplit à éclater.

Brusquement, j'ai vu, là-bas, les quatre murs blancs du cimetière et la pointe d'un sapin levée au ciel. C'est au pied de ce gentil sapin que gisent mon père et son inutile exemple.

Coolus, Coolus, que faisons-nous sur cette terre inexplicable ? Je me sens las comme si j'avais déjà fait tant et de si grandes choses, et je me trouve si ridicule, car je suis sûr de n'avoir rien fait.

Là-bas, j'ai une ressource. Quand j'arrive à cet énervement douloureux, je dis au jardinier Philippe : « Prenons nos fusils. » Et nous marchons l'un près de l'autre, toute une journée, silencieux, même d'âme, sans pensée. Mais l'un de nous s'arrête. Il voit, blottie dans une dernière touffe d'herbe, qui protège, mais qui dénonce, une tache jaune, et deux yeux d'angoisse. C'est une émotion à arrêter le cœur. Le fusil, de lui-même, se colle lentement à l'épaule. Un coup de feu, et l'homme pâle ramasse par les oreilles un lièvre qui tremble à peine. Mon jardinier – c'est son idée à lui que les lièvres sont faits pour être tués, – lui presse le ventre, le fait pisser, l'enveloppe d'herbes, le met avec précaution dans sa carnassière, et dit : « Un de plus ! »

Et, moi, je me dis : « Homme de lettres, homme de pensée, homme supérieur, tu viens encore d'assassiner quelqu'un ! Tâche de t'enorgueillir, si tu peux. »

Et c'est toujours la même chose. Je voudrais avoir du génie, au moins des minutes de génie, et du cœur, ou, simplement, de la volonté. Et rien, jamais rien. Coolus, ne m'appellez pas orfèvre, ne me croyez pas riche, ne m'enviez pas. Je ne suis qu'un pauvre être misérable qui vous remercie d'avoir fait, d'une plume magique, sourdre en lui la fontaine des larmes, et qui vous embrasse comme un frère.

À M^{me} Edmond Rostand

Paris.

28 décembre 1897.

Chère femme de notre grand poète, ma foi, non, je ne viendrai pas déjeuner. Je voudrais *lui* dire tant de choses, et je ne pourrais pas. Son accablant triomphe m'a laissé juste assez d'amour-propre pour que je me surveille et m'évite d'être ridicule.

Mettez à table, devant lui, ces fleurs que vous porte Marinette, et, je vous en supplie, donnez à ma bonne petite femme une belle place afin que, ce soir, les yeux éblouis, les oreilles bruissantes et l'âme renversée, elle passe la meilleure soirée de sa vie.

Et placez-moi où vous voudrez : dans la lune de *Cyrano* ou sur le nez de Coquelin. Il a été merveilleux, Coquelin ! Et M. Le Bargy lui-même n'a plus le droit de dire : « J'étais cependant assez laid pour jouer ce rôle-là. »

Je vous préviens que, ce soir, je m'offrirai le luxe de ne pas applaudir : non que je sois fatigué, (si je n'ai pas fermé l'œil, c'est que le chef-d'œuvre de Rostand m'a prouvé la vanité du sommeil,) mais je me donnerai à moi-même un spectacle silencieux dans le délire des autres. J'écouterai de toute mon âme, libre d'un corps laissé à la porte avec ses mains inutiles et grossières.

Oh ! oui, madame, vous êtes coupable, et, quelle qu'ait été votre confiance, vous avez manqué de la plus élémentaire divination si vous n'avez pas prévu le prodigieux succès d'hier soir et de tous les soirs qui viendront en file interminable.

La foule va se ruer à *Cyrano*, et les idiots les plus synthétiques trembleront de gratitude quand ils toucheront du doigt leurs tempes écartées et leur crâne enfin élargi.

On ne savait plus. On barbotait. L'invasion du socialisme au théâtre déroutait les plus artistes. L'artiste devrait-il donc s'occuper désormais de ce qui ne le regarde pas, poser gauchement des problèmes insolubles et s'abaisser à savoir quotidiennement le prix du pain ? Aurions-nous des Musset économistes, des Marivaux apôtres et trempés de soupe populaire ? D'un seul coup de cothurne Rostand a fait sauter en l'air ces hideux spectres, et, d'un seul effort, il a remis debout *l'art* isolé, souverain, et magnifique. On va

pouvoir encore parler d'un autre amour que l'amour du genre humain, se dévouer individuellement, pleurer sans raison et s'enthousiasmer pour l'unique plaisir d'être lyrique.

Notez que la Providence (décidément, il y a un Dieu,) a voulu que cette restauration de *l'art* se fît entre le théâtre des *Mauvais Bergers* et le théâtre des *Deux gosses*, à égale distance des fausses pensées et des faux rires mêlés de fausses larmes.

Ainsi, il y a un chef-d'œuvre de plus au monde.

Réjouissons-nous, reposons-nous, (après avoir bien ou mal travaillé, peu importe,) flânons, allons de théâtre en théâtre entendre les dernières niaiseries. Nous sommes tranquilles. Nous retrouverons le chef-d'œuvre quand il nous plaira. Rostand est là. On peut s'y appuyer, s'y abriter, s'y sauver des autres et de soi-même.

Quelle preuve de santé que la fièvre ! Comme je suis heureux et comme je me porte bien ! L'amitié de Rostand me console d'être né tard et de n'avoir pas vécu dans l'entourage familial d'un Victor Hugo.

Et j'espère que, chaque matin, à partir de demain, les journaux nous relateront quelques suicides de médiocres poètes. À deux par jour pendant 365 jours, nous arriverons à les éclaircir. Et puis, nous passerons aux médiocres prosateurs. Et tant pis pour moi si j'en suis un !

Je vous jure en toute humilité (oh ! elle m'est rare,) que je me sais bien inférieur à ce beau génie lucide qu'est Edmond Rostand. Tenez ! J'embrasse sa femme et je m'imagine le faire par une sorte de surprise honteuse, comme un Christian qui ne serait pas beau.

Mais je n'en finirais plus, et je vous embrasse tout de même, pour me taire.

1898

À Alfred Athis

Paris.

1^{er} janvier 1898.

Mon cher Alfred Athis,

Mais nous ne sommes pas si éloignés de nous entendre ! Je suis plus dur que vous pour la pièce de Mirbeau. Ne croyez pas votre article moins pénible à son amour-propre que mes mots dits cruels, s'il les entendait ; et je suis plus enthousiaste pour *Cyrano*. Nous suivons les mêmes lignes à des vitesses inégales.

Où je suis tout à fait en désaccord avec vous, c'est sur la question des raisins du jour de l'an. Je me propose de réagir contre ces mœurs. J'irai, cette année, déjeuner et dîner partout en garçon, et, à la fin de 98, je n'enverrai même pas ma carte à mes hôtes. M^{me} Renard proteste et dit : « Je t'assure que c'est très délicat de sa part. » Bien, bien. Je vous adresse donc ses compliments de gratitude, mais pas les miens.

Est-ce aussi un compliment de jour de l'an que vous me faites sur mon *Daudet* ? Je trouvais ça très médiocre, mais je n'en étais pas sûr. D'ailleurs, jamais je ne suis sûr. C'est ce qui vous explique mes insupportables roseries.

Merci.

À Edmond Rostand

Paris.

3 janvier 1898.

Mon cher ami,

Il faut absolument que vous trouvez, dans votre vie glorieuse, un quart d'heure pour écouter *le Pain de ménage*. Dieu sait si, après le triomphe de *Cyrano*, j'aurais voulu me dispenser de vous lire quoi que ce fût !

Mais j'ai quelques scrupules, d'un genre *spécial*. Je ne changerai pas un mot au *Pain de ménage* pour vous faire plaisir, mais je veux être, une fois de plus, très net.

Votre admirateur, qui désire rester votre ami.

Surtout, ne vous mettez pas des idées en tête. Au fond, c'est insignifiant. Et ce que ça m'embête !

Venez *seul*, bien entendu.

Prévenez-moi par un mot pour que je ne m'absente pas. Que d'affaires, mon Dieu ! C'est ridicule.

À sa sœur

Paris.

23 janvier 1898.

Ma chère Amélie,

Je vous remercie tous deux de votre gentil projet, et je suis très touché. Rien ne pouvait m'être plus agréable, mais je ne le mérite pas, car il ne faut pas juger de la difficulté que j'ai eue à régler nos petites affaires par le temps que j'y ai mis. C'était simple comme toute liquidation entre gens qui s'entendent bien.

Reste à toucher les quelques cents francs du procès de papa. Je ne me hâte pas de m'en occuper. J'ai toujours peur de m'entendre dire par les hommes d'affaires : « Mais vous nous redeviez ! » Je le ferai pourtant quelque jour.

Je te ferai signer un exemplaire de *Cyrano* par Rostand quand je le verrai, dans une huitaine, car ce jeune grand homme est très pris en ce moment, ne serait-ce que par le souci de placer tout l'argent qu'il gagne. C'est effrayant ! Cela ne m'arrivera jamais. Si cela m'arrivait, j'offrirais à Albert une chasse gardée, et la propriété dont elle dépendrait.

Je me remets un peu à travailler, mais ce pauvre papa m'avait tout de même bien déprimé, et le temps perdu dans ce bizarre métier est bien difficile à rattraper.

À vous tous.

Tout le monde va bien. Marinette, je crois, passerait l'année à la Gloriette. Je sors trop, (il le faut,) et nous nous voyons à peine aux repas.

À Edmond Rostand

Paris.

3 février 1898.

Mon cher ami,

Marinette vient de me dire... Je vous jure que j'aime mieux pas. Vous me touchez et vous me troublez. Vous me faites examiner ma conscience d'homme nerveux qui est tout emmêlée. Je signerais encore la lettre que je vous ai écrite après *Cyrano*, et, cependant, je me rappelle qu'après l'avoir signée j'ai repris ma liberté d'ami (terrible), mes droits d'ironiste, mes habitudes d'homme de lettres qui, ne pouvant être un saint, se résigne à n'être qu'un littérateur comme les autres.

Vous voyez que je ne mérite rien.

Songez que je me suis réjoui de Descaves, de Lemaître qui « rarrangeait » les choses, de tel poète qui se boutonnait et se piétait, et de tel autre qui n'avait pas l'air de s'apercevoir, et que je me suis réjoui de petites trouvailles insignifiantes que je faisais moi-même en feuilletant *Cyrano*, seul à ma table de travail, à minuit !

Oh ! je sais que, demain, à votre prochain chef-d'œuvre, je crierai plus fort que les autres.

Mais, c'est égal, j'aime mieux pas *les petites tendresses*, ces petites folles, ces petites aveugles qui se cherchent pour s'aimer, et se cognent, et se font mal.

Je rêve pour les belles choses une admiration toute droite, escarpée, inaccessible, et je ne la réussis jamais, et toujours, malgré moi, y grimpe une multitude de sentiments nains, désagréables à l'œil.

Vous qui connaissez les plus grandes joies, êtes-vous heureux ?

Moi, j'ai peur, si quelque violente secousse ne me recrée, de devenir, à la fin, un très pauvre homme.

Vous voyez bien qu'il ne faut offrir ni dîners, ni cadeaux, à qui s'amuse à faire grimacer sa plume pour écrire de pareils mots.

Paris.

7 mars 1898.

Mon cher ami,

Je lis, dans *l'Aurore* de ce matin, sous ce titre : *l'Opinion d'un poète*, quelques lignes qui pourraient vous paraître un mauvais résumé de ce que vous m'avez dit hier sur l'affaire Zola.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'y suis pour rien.

Je lis aussi, dans une petite revue de jeunes : « Jules Renard, qui est un esprit très fin et d'une qualité tout à fait rare, ne cache pas la grande admiration qu'il a pour l'auteur de *Cyrano*. » C'est imprimé : vous devez y croire. D'ailleurs, dès que je peux dire ou penser autre chose, j'entends un léger froufrou près de moi : c'est ma bibliothèque tournante qui se met à tourner toute seule. « Celui-la peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir que son ami en sent à lui donner. » La Bruyère. *Du cœur*.

Vôtre.

À mercredi. Mais, si M^{me} Rostand a le moindre ennui, un mot de décommande. Ne vous gênez pas.

Paris.

13 mars 1898.

Mon cher ami,

Cela me peine, de ne pas vous faire envoyer d'invitations pour demain et d'avoir compris qu'elles vous seraient désagréables.

Cela me peine, de penser que votre amitié littéraire me manquera, car, si mince que soit l'aventure, je suis énervé comme si elle était d'importance.

Et cela me peine, que vous n'ayez vu dans *Pain de ménage* que du reportage malveillant.

Je vous jure que vous vous trompez.

Tant pis pour moi, et souhaitez-moi tout de même bonne chance.

Votre meilleur ami.

Paris.

25 mars 1898.

Mon cher ami,

On me prie de vous demander si vous voulez prendre des places pour le gala Ibsen qui aura lieu à la Renaissance.

Je transmets parce que c'est mon devoir, sans commentaires.

C'était vraiment très gentil, hier, et, si vous continuez, on finira par vous pardonner votre gloire.

À mercredi, 7 h. 1/2. N'oubliez pas que vous m'avez promis des tas de choses. Entre autres :

1° Une affiche de *Cyrano* pour ma campagne ;

2° Un portrait de Rostand grandeur presque nature ;

3° Un exemplaire à 3 fr. 50 de *la Samaritaine*.

Bonne poignée de main à vous.

Et gracieuses amitiés à M^{me} Rosemonde Lidoire.

Hier, Coquelin me disait : « Rostand, c'est le seul homme qui... le seul homme que... » Tout à coup il s'aperçoit qu'il me dit ça à moi et, avec un geste charmant : « Bien entendu, vous, Renard, vous êtes hors de cause. »

Et Christian-Volny disait : « Il a le front de Shakespeare, mais qu'il soigne sa santé ! Qu'il la soigne bien ! »

J'ai dîné avant-hier avec Descaves qui m'a l'air d'être, en ce moment, votre meilleur ami.

À Tristan Bernard

Chaumot.

3 avril 1898.

Ma chère vieille chose à barbe noire,

Je vous adresse mon fauteuil ci-joint que vous pourrez distribuer aux pauvres de votre entourage. Il y a à quelques pas de moi une vraie roulotte qui me suffit. Et mon Éloi à moi me suffit aussi.

On gèle ici, mais c'est délicieux, et vous ne me manquez pas encore. Aucun écho ne m'arrive de la fête de jeudi. Dirai-je que ça ne me manque pas ? Si vous lisez quelque note me touchant et par trop dure pour vous, envoyez-la moi.

Je pense que ce brave Thadée n'a pas trop de mal à l'heure où je vous écris. C'est tout de même très bien, ce qu'il a fait.

Dites à notre Guitry que je l'aime, décidément, beaucoup, bien qu'il m'ait brûlé un peu mon pain l'autre soir.

Votre intimentement.

J'ai le soleil devant moi, un feu de cheminée à ma droite, et une bouillotte sous mes pieds. C'est le printemps !

Chaumot.

10 avril 1898.

Mon cher 10/10 (j'exagère).

L'article que vous m'envoyez ne me fait pas plus de plaisir qu'à vous. Je le connaissais. Je vous pardonne très bien de ne pas m'écrire. Pour moi, je me sens devenir éponge à soleil. La petite émotion du facteur me réveille à peine, chaque matin, cinq minutes. Le reste du temps je me fous de tout, même de votre barbe.

Vous devriez prendre Capus par le bras et venir passer deux jours, ou plus, ici. Songez que c'est dans ce pays qu'il vous faudra porter, plus tard, des fleurs sur ma tombe. Vous feriez connaissance avec lui.

Un peigne à Brandès, un vase à Guitry, il doit y avoir, cachés en ces objets d'art, les intentions les plus fines. Si mes interprètes sont contents, je le suis aussi, mais je ne le suis qu'à la condition qu'ils le soient.

Décidément, votre *marine* vous réussit. C'est d'un esprit un peu parisien pour moi, mais j'en goûte une bonne partie. Et puis il y a votre beau-frère. Combien le payez-vous pour vous faire valoir ?

Au revoir, mon vieux père Tristan. Je tombe de soleil.

Il paraît que *le Pain* va encore continuer sa marche triomphale ! Comme *Cyrano*. C'est ça, le triomphe ? L'autre soir, j'avais l'impression de m'asseoir sur une chaise que je n'aurais jamais crue si basse.

Des gens me demandent des petits actes. Je vous les adresse.

Chaumot.

16 avril 1898.

Mon vieil « est-ce bien ça » ?

« La liberté dehors fait trop de poussière », tel est mon texte. Pourquoi *au* ? Que voulez-vous que je fasse de cet *au* ? Jamais vous ne serez un écrivain de ma taille. Et pourquoi avoir supprimé *Jules* ? Il y a une magnifique épicière à Corbigny qui lit *le Journal* et va se demander : « Est-ce notre Renard à nous, notre Jules Renard ? » Elle doutera, et mes affaires n'avanceront point.

Et puis, j'aurais aimé quelque qualificatif à *Pain de ménage*, petit chef-d'œuvre, par exemple. Je connais vos sentiments, mais ne craignez pas de m'en renouveler l'hommage pour fixer l'opinion publique.

Avec ces réserves, je n'hésite pas à vous dire que c'est une de vos meilleures choses.

C'est étonnant, tout de même, comme un rien fait plaisir quand on est véritablement vaniteux. Votre mot de ce matin embellit ma nature. Il pleut pourtant. Ça se gâte, et je pense plus souvent à la bonne gueule du père Bernard. Encore quelques jours de pluie, et nous filons.

Je vous ai toujours dit qu'il y avait en vous un étonnant journaliste critique de mœurs. Cultivez ça. Laissez-moi le théâtre, le livre, la tribune, etc.

Votre 13/12 sur 14
dernières mesures.

Pas de nouvelles du couple harmonieux. Je suppose qu'ils ont fait triompher *le Pain* comme d'habitude.

Et la pluie redouble. Nous rentrerons Vendredi.

J'avais une envie folle de répondre à l'article de Lemaître sur *le Patriotisme*, mais où ? Encore une désillusion. Il y a des mondes entre nos plus proches et nous.

À Marcel Boulenger

Chaumot.

16 avril 1898.

Mon cher ami,

Je réponds, peut-être une fois de plus, à votre lettre du... 15 mai 97. Je viens de la relire. Qu'elle est gentille ! Oh ! qu'elle est bonne à relire, cette lettre d'admiration affectueuse ! Je vous dois quelques minutes de douce joie... et de tristesse.

Ah ! oui, tout va vers la tristesse.

Toutes ces lettres qu'on reçoit, c'est pour les relire un jour. Toutes ces choses qui nous arrivèrent, elles veulent qu'on se les rappelle.

J'ai remué des objets futiles, puis, soudain, j'ai senti dans mes doigts une cartouche, la cartouche !

Il y a un mot de la langue française que je ne peux plus prononcer, un mot ridicule et charmant, le mot « papa ».

Mon tout jeune ami, aimez bien votre chère femme, et travaillez beaucoup, le plus que vous pourrez, à côté d'elle. Je vous jure que tout le reste est insignifiant.

Quelquefois encore, pas trop, commettez le doux péché de rêverie. Moi, hélas ! je m'y livre comme à une débauche. Et cela fait mal.

Votre triste à se décrocher l'âme.

À M^{me} et à Edmond Rostand

Paris.

8 mai 1898.

Chers poètes,

Je vous dois un court résumé de la 150^e de *Cyrano*.

Baïe a dit : « Je ne comprends rien, mais je m'amuse bien. » Elle a surtout été frappée par l'apparition, sur la scène, des deux gamins qui viennent acheter des gâteaux. Elle n'en revient pas. Elle a dit de Maria Legault : « Ah ! voilà la cantinière ! » Elle a dit encore : « Je voudrais bien que Coquelin se trompe pour que le souffleur sorte de sa boîte ! » Elle a dit, regardant la salle : « Est-ce que tous ces gens-là vont coucher ici cette nuit ? » Et elle a pris le casoar qu'un Saint-Cyrien tenait sur ses genoux pour un petit chien qui venait voir *Cyrano*.

J'en passe.

Fantec a dit : « Je comprends un peu, et je m'amuse bien. » Il a dit : « Tu me dis toujours que je récite mes fables trop vite, mais monsieur Coquelin récite les siennes plus vite que moi : je ne peux pas le suivre. » Il a pleuré à la mort de *Cyrano*, et il a dit : « Je voudrais y retourner encore une fois. »

Marinette aussi, et Jules aussi.

Ces derniers ont rapporté une admiration toute neuve pour le grand homme, et Jules n'est pas éloigné de croire que, s'il fait quelque jour une pièce passable, il le devra aux leçons qu'il prend chez Rostand.

Embrassons-nous.

Paris.

22 mai 1898.

Merci, chers amis, pour la joie touchante des pauvres gens que nous avons envoyés, avec vos places, à *la Samaritaine*. Ils y ont pleuré, et ils sont revenus avec cette idée naturelle que celui qui joue le Christ « ne peut pas être un

homme comme un autre. » Il n'y a peut-être que Brémond qui soit capable d'avoir la même idée.

Non moins singulière est cette idée de Baïe qui se réjouit d'aller une seconde fois entendre *Cyrano*, et qui s'imagine que Cyrano « ne va pas dire la même chose que la première fois ».

Hommages du talent à la beauté et au génie.

À M^{me} Jules Renard

Paris.

9 juin 1898.

Chère chérie,

Installe-toi sans te fatiguer.

Après votre départ, j'ai fait un tour au Jardin des Plantes, et, malgré une pluie légère, j'y ai passé une heure charmante. Je me reproche toujours de ne pas y aller plus souvent.

Puis, déjeuner chez Guitry avec Donnay, Guiches, Capus, Bernard. Déjeuner comme toujours, très long et très copieux, au point que je n'ai pas voulu dîner le soir, avant d'aller entendre l'acteur italien.

Pas trop mal dormi cette nuit.

Je suis invité pour toute la journée par Bernard, mais je n'irai que dîner. Au fond, du moment que tu n'est pas là, grosse Rinette, j'aime mieux être tout seul et flâner à ma guise, à la condition que ça ne dure pas trop longtemps.

Je n'ai pas vu les Rostand, et il est possible que je ne les voie pas.

Le temps d'écrire quelques lignes, d'aller au théâtre, de faire un tour sur les boulevards, et la journée est passée.

Je vous embrasse tous, mes chers petits,
et je pense bien à vous.

À Tristan Bernard

Chaumot.

9 août 1898.

Mon cher disciple,

Certes, je vous lis, et je constate, dans les *Mémoires d'un jeune homme rangé*, que vous faites des progrès. Ce livre sera bien même aux regards de ceux pour qui *l'Écornifleur* est inimitable. Je suis content de vous, et j'ai toujours l'intention de le témoigner en tête du *Pain de ménage*.

J'ai reçu, cher enfant, ce matin, avec votre lettre, une lettre de M^{me} Jules Michelet. J'avais fait une conférence sur la vie de Michelet aux habitants de Chaumot. Vous vous rappelez mon grand succès au restaurant Cubat. Ce fut autre chose à l'école de Chaumot, (soyez tranquille : ça n'est pas perdu !) mais ce fut très remarquable, et je ne résistai pas au mouvement de vanité qui me fit écrire un mot à M^{me} Michelet. Je vous dis que j'ai reçu sa réponse. L'adresse portait : M. Jules *Bernard*. M^{me} Michelet me remercie et me parle des Fédérations des provinces sous la Constituante. Ce souvenir m'honore au point que vous imaginez, et je suis fier que, grâce à mon obscurité d'homme de lettres, M^{me} Michelet me prenne pour un maître d'école. Ainsi, la prédiction de Capus se trouve dépassée. Non seulement les *Histoires naturelles* seront lues et apprises dans les écoles, mais encore leur auteur laissera à la postérité une mémoire de maître d'école.

Si l'on ajoute que me voilà enfin considéré dans ma famille parce que je suis « l'ami de Rostand », on reconnaîtra que Poil de Carotte a eu toutes les chances.

J'ai reçu des nouvelles de Guitry et de Capus, mais le goût frivole de ces gens pour les mensonges du théâtre met entre eux et moi une rampe infranchissable.

À M^{me} Jules Renard

Chaumot.

21 octobre 1898.

Chère chérie,

Je reçois ta bonne lettre qui me rassure un peu sur tes « rangements ». Ne te fatigue pas trop. Pourvu que le cabinet de travail soit prêt, le reste m'est égal.

J'avoue que j'ai dormi cette nuit comme cela m'arrive rarement. Hier, nous avons chassé toute la journée pour rien. Ce matin, Philippe a tué une perdrix que je mangerai ce soir. Je garderai une aile pour mon voyage de demain. Ce soir, dernière promenade, et, demain, l'homme sérieux. Ce qu'il va falloir travailler ! J'en ai une sueur.

Ragotte a fait cuire ce matin sa première perdrix, qui nageait dans la sauce, mais n'était pas mauvaise. Ces braves gens, Philippe surtout, font bien ce qu'ils peuvent.

Il fait très beau. Il a un peu gelé cette nuit, et les premières feuilles se décrochent.

À demain soir, donc, ma chérie.

À Marcel Boulenger

Paris.

24 novembre 1898.

Et puis, défiez-vous, petit Marcel.

Vous rencontrerez dans la vie de pauvres êtres qui vous diront qu'ils n'aiment que les vers faciles et la prose coulante.

L'épée, c'est de l'escrime facile et coulante.

Au fond, vous et votre frère, vous êtes vexés parce que vous n'êtes pas arrivés, au fleuret, à un résultat impressionnant. Il vous faut encore travailler. C'est de plus en plus dur.

Or, croyez-en votre vieux Jules. Chaque fois qu'un prétexte s'offre, de ne pas travailler, nous sautons dessus. Hélas ! je suis sûr au moins de ça. Comme j'en suis sûr !

D'ailleurs, veuillez transmettre mes tendres hommages à M^{me} Boulenger dont la grâce sera toujours la plus forte : si elle est de votre avis, je m'incline.

À Louis Paillard

Paris.

16 décembre 1898.

Cher monsieur,

Je réponds, rapidement comme vous le désirez, à votre lettre. Je vous donnerai plus de détails à notre prochaine rencontre, soit à Paris, puisque vous devez y passer quelques jours, soit même à Corbigny, car j'ai l'intention d'aller à Chaumot entre Noël et le 1^{er} janvier. J'ai besoin de regarder de l'eau, des arbres, des nuages, etc. Je vous avertirai.

Vous avez raison de vouloir écrire au *Journal de la Nièvre*. C'est un excellent exercice. Je me rappelle avoir donné mes premiers articles à un journal de Nevers dont j'ai oublié le titre. Ils étaient bien mauvais, je pense, mais ils n'étaient pas payés. Si j'étais riche, je recommencerais au même prix, car rien n'est plus agréable que d'écrire pour son petit pays.

1° Dans un journal parisien, de fort tirage, un article littéraire soigné, de 200 à 250 lignes, ne peut pas être payé, même à un jeune, moins de cent francs ; mais je sais que les journaux de province qui ont des correspondants à Paris les paient, sauf de rares exceptions, très peu. Je doute donc que vous obteniez cent francs. Vingt-cinq francs, puisque le journal fait des affaires d'or, serait un chiffre dérisoire. Je vous conseille donc (au petit bonheur, car je suis mal renseigné,) de demander cinquante francs par article. C'est déjà bien gentil, au début. Il ne vous sera pas difficile de vous faire augmenter, plus tard, si vous êtes goûté. Bien entendu, je vous dis cela sous toutes réserves. Je suis mieux averti pour les questions qui suivent.

2° Je vous remercie de votre gentillesse, qui me touche, mais je ne vous conseille pas du tout d'écrire votre première chronique sur le *Pain de ménage* ou sur tout autre livre de moi. Je suis très ignoré là-bas. On se dirait : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Je vous parle sans fausse modestie. Avant-hier, un article du *Gaulois* demandait pour moi la décoration : imaginez le bâillement des Nivernais si cet article avait paru dans le *Journal de la Nièvre*, et renoncez à mon humble personnalité. Prenez d'abord quelque écrivain populaire : Loti, ou Zola, ou la littérature moderne en général. Plus tard, vous me rattraperez.

3° Oui, vous pouvez citer ce que vous voulez d'un livre, ou d'un article, à la condition de mettre à votre citation un petit « chapeau », c'est-à-dire quelques lignes de réclame, sans quoi, si vous reproduisez, par exemple, une

Histoire naturelle de 25 lignes, toute entière, sans un mot de préface, la Société des Gens de Lettres pourrait réclamer à votre journal des droits – d’ailleurs infimes, – de reproduction. Mais, au cœur d’un article, vous pouvez sans crainte citer tout ce que vous voudrez.

4° Envoi des éditeurs. Rien n’est plus facile à obtenir si vous parlez des livres. Je vous y aiderai. C’est très simple.

5° Répétitions générales. Un peu plus difficile, parce que vous ne pouvez parler dans un journal que des pièces importantes, et que celles-ci ne se jouent que dans les grands théâtres, et que ceux-ci sont moins abordables que les petits, mais, là encore, je pourrai quelquefois vous être utile.

Est-ce tout ? Oui. Ne craignez pas de m’importuner. Vous m’êtes très sympathique. Songez que vous êtes peut-être mon unique lecteur nivernais.

Je vous serre la main.

À Maurice Donnay

Paris.

19 décembre 1898.

Mon cher Maurice Donnay,

Si vous me dites que vous êtes dreyfusard, je vous dirai qu’hier soir *Georgette Lemeunier* m’a fait l’effet d’un chef-d’œuvre.

Si vous persistez dans votre inconduite, moi aussi.

M^{me} Renard, M. Marcel Boulenger, auteur de *la Femme baroque*, et son frère, qui étaient avec moi, me prient de vous dire qu’ils ont passé une soirée « charmante ». Je vous le dis ; ça ne m’engage à rien. Mais je vous jure que je vous adresserais, moi, des compliments un peu mieux tournés si vous étiez Picquardiste.

Allons, un peu de courage !

En attendant, recevez, Madame Donnay et vous, mes meilleures sympathies de ménage.

1899

À Marcel Boulenger

Chaumot.

Avril 1899.

Mon cher ami,
C'est déjà exquis, et bien vous. Soyez content.
Dites à votre femme qu'elle est agréable à voir comme un cerisier en fleurs.
Votre.
Je rentrerai, hélas ! dans huit jours.

À Tristan Bernard

Paris.

22 avril 1899.

Mon cher Tristan Bernard,
Il ne s'agit pas d'un livre qui m'est dédié. Certes, je suis heureux, jusqu'à l'émotion, de voir mon nom en tête des *Mémoires d'un jeune homme rangé*, mais c'est surtout parce que je viens de les relire. *Le Journal* les amoindrissait.
C'est supérieur à toutes les réclames que vous ferez vous-même.
Je vous connais comme une de mes deux poches ; je me connais comme l'autre. J'ai presque le droit, par amitié, de tirer votre belle barbe noire. Je déteste les airs graves, et vous savez combien j'ai peur des mots irréparables, mais je ne tremble pas en vous écrivant que votre livre est plus amusant que *Candide*, et qu'il est de sa qualité.
Je crible les *Mémoires*... de coups de crayon bleu, mais c'est parce que je n'ai pas sous la main des fleurs d'une autre teinte.
Votre ami.

À Maurice Donnay

Paris.

4 mai 1899.

Mon cher ami,

Vous êtes gentil d'avoir pensé à moi, mais, prévenu trop tard pour me délivrer, hier, d'une course à cinq heures, je n'ai pas pu voir votre quatrième acte. Je n'ose vous dire trop de bien des trois premiers. Si le dernier fichait mes compliments par terre ! Je voudrais bien le voir avec ma femme. Est-ce que ce sera possible, plus tard, plus tard, quand on vous ennuiera moins ? Je déteste les premiers publics, et j'aime beaucoup Maurice Donnay, inimitable dans l'art de fleurir le chemin sombre qui mène au torrent.

De nous deux à vous deux.

Paris.

7 mai 1899.

Merci, mon cher ami. Nous avons passé une soirée de première qualité. Je ne suivrais peut-être pas sans résistance votre héroïne jusqu'au torrent, mais qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous avez écrit une belle pièce de plus, et vous avez un grand succès. Dites-moi flûte !

Pour un ménage qui vous aime bien.

À Maurice Pottecher

Paris.

30 mai 1899.

Mon cher ami,

Je suis désolé de ne pas m'être trouvé là. D'ailleurs, depuis quelque temps, je suis toujours dehors. Je mange en ville. Je m'écœure. C'est stupide ! Nous ne nous sommes pas vus trois fois cet hiver. Votre sérieux, votre solidité, me manquent. Et voilà que vous partez ! Je ferai tout mon possible pour aller vous voir à Bussang.

Est-ce que les *Lettres d'un solitaire* seraient de vous ? Je ne les ai pas lues, mais j'en ai fort entendu parler. Si vous me disiez qu'elles sont de vous, je les

lirais tout de suite après *l'Éxil d'Aristide*, dont je vous remercie. Et on n'a même pas le temps de lire !

Cette vie est intolérable, et nous allons bientôt nous sauver à la campagne.

Je ne vous ai pas fait signe pour cette reprise du *Pain de ménage*, de peur de vous déranger. Ça a bien marché, mais c'est insignifiant. J'ai présenté *le Plaisir de rompre* au Théâtre Français. Ils font des manières, mais il y a des chances. Et puis, flûte !

Il paraît que ce pauvre Schwob est plus mal et qu'on le menace d'une nouvelle opération. Je vais aller le voir.

Portez-vous bien, à votre délicieux chalet. Pensez à nous et écrivez-nous.

À Tristan Bernard

Chaumot.

17 juin 1899.

Mon cher vieux,

Avez-vous remarqué qu'on n'est pas fichu d'être triste ou joyeux une journée tout entière ? Ce matin, ça n'allait pas. Je ne voyais en moi que choses noires, et, tout à l'heure, je me promenais, seul, dégouté. On crie : « Papa ! Papa ! Une dépêche ! » C'est la vôtre.

Une dépêche à la campagne, à quatre kilomètres du bureau de poste, savez-vous ce que c'est ? Je ne parle pas du prix : vous devez le savoir. Mais quelle émotion ! Eh ! bien, je vous jure que j'ai pensé qu'elle était de vous, non pour me dire précisément ce que vous me dites, mais quelque chose de gentil, fût-ce « je m'embête, père Renard. » J'aime mieux votre texte, et vous m'avez donné la minute de joie supérieure. Je vous embrasse.

On est bien, ici. J'ai des roses devant ma fenêtre. C'est doux, profond, et à pleurer. J'ai envie d'y travailler. Non, non ! Je ne suis pas paresseux, mais que faire, grand Dieu ! que faire qui soit beau et qui rapporte un peu d'argent ?

Il me semble que me voilà stérilisé et que je n'écrirai plus jamais une ligne qui fasse remuer d'aise votre barbe si pleine, elle ! de choses.

Ah ! flûte ! Je deviens stupide.

Vous devez être bien tranquille. Nous sommes-nous assez vus, hein ? tout cet hiver ! Peut-être, sans le savoir, étions-nous saturés. Durant cette longue absence, nos amitiés vont mettre du linge frais. D'ailleurs, dans quinze jours j'aurai l'impatience de vous revoir. On se reverra.

À vous et aux vôtres.

À André Picard

Chaumot.

19 juin 1899.

Mon cher Intérim,

Je vous vois d'ici énervé. Vous vous dites : « Renard ne m'écrit pas, Renard n'est pas content. » Vous oubliez que la *Revue blanche* aime peu faire de changement d'adresse. J'ai donc lu ce matin, pour la première fois, votre article sur *Amoureuse*, de Porto-Riche, et le *Pain de ménage* de Jules Renard.

Ah ! vous choisissez bien vos sujets d'articles ! Je laisse à Porto-Riche le soin de rectifier sa part. Moi, je ne trouve rien à critiquer dans la mienne. Que me disiez-vous que vous n'étiez pas en train ? Je vous assure qu'on a rarement parlé de *Pain de ménage* avec cette amitié intelligente. J'intitulerais ce petit acte le *Malheur dans le bonheur*. Votre article est le développement exact de cette formule. Vous reconnaissez que le sujet n'était pas facile à traiter, et que j'ai réussi. C'est complet, et je ne vois pas sur quel point vous manquez de clairvoyance. Je suis donc très content.

Vous me faites çà et là quelques compliments qui me gêneraient si j'étais près de vous, mais, de loin, je trouve que je les mérite presque, et je ne suis pas bien sûr de ne pas avoir un peu de génie. Quant à l'horreur de l'artifice, j'en répons : je l'ai comme une maladie inguérissable.

Vous voyez, mon cher ami, que nous sommes d'accord, et, si vous êtes bien gentil, je suis très touché de votre gentillesse.

Quand vous aurez passé deux ou trois jours ici, et que vous aurez regardé vous-même les choses que je regarde, vous ferez un nouvel article sur Jules Renard, qui sera peut-être encore mieux que celui de la *Revue blanche*, et notre amitié, croyez-le, n'en diminuera pas.

Je vais vous donner un conseil. Vous m'avez paru, l'autre jour, un peu abattu : ce n'est rien. Voici le remède : précipitez-vous tout de suite au fond de votre désespoir. Imaginez que vous n'avez aucun talent, que tout le monde vous déteste ou vous méprise, et que vous allez mourir demain. Une heure chaque jour de cette méditation noire pendant quelques jours, et vous serez sauvé. La vie mal faite vous paraîtra bientôt refaite. Je m'explique médiocrement, mais je me fais comprendre. Ne dites pas non.

Je me soigne souvent ainsi, et j'ai la certitude de vivre cent ans, plein de gloire et de félicités.

Voulez-vous me rappeler au bon souvenir de madame votre mère et lui dire que j'aime bien son fils, parce que c'est un jeune homme faible et fort, naïf et intelligent, gai et triste, tourmenté et sûr de lui, bon, passable, mauvais et très gentil, un jeune homme, enfin, de talent.

À M^{me} Edmond Rostand

Chaumot.

22 juin 1899.

Chère et incomparable amie,

À peine assis, je regrette tristement de n'avoir pas eu la patience d'attendre votre nouvelle cuisinière. Et puis, je me suis aperçu que vous nous aviez offert des places pour *Hamlet* avec *votre bourse*.

Me voilà honteux et plein de remords. Comment oserai-je jamais ?... Enfin, vous êtes sûre, n'est-ce pas ? qu'aucun étranger de ce monde ne vous aime plus que moi.

Dites à votre grand homme que je n'ai aucune nouvelle du *Plaisir de rompre*, et que ça m'est égal.

Dites-lui aussi qu'il y a, à droite de notre salle à manger, l'affiche de *la Samaritaine*, et, à gauche, celle de *Cyrano*, et que ce spectacle doublement triomphal finit par m'ôter l'appétit.

Tout le monde ici vous crible de baisers. J'en place un dans le tas.

À Tristan Bernard

Chaumot.

29 juin 1899.

Oui ! Oui, mon cher Tristan, il y a quelques détails sur la faux qui ne sont pas mal, et je crois que André Theuriet lui-même pourrait les signer sans honte, mais j'ai une idée : pourquoi, avant d'aller à Étretat, ne m'apporteriez-vous pas vous-même un cornet de compliments ? Je vous assure que ça vous

ferait du bien, un ou deux jours ici : vous voyez que je suis large. Vous verriez quel écrivain exact je suis, et nous choisirions ensemble l'emplacement de ma statue. Moi, à votre place, je me lancerais. Nous serions tous très contents. J'attends un télégramme m'annonçant votre arrivée.

Reçu quelques nouvelles des Capus et des Guitry.

Chaumot.

20 juillet 1899.

Mon cher ami,

Vos bonnes lettres étaient, ces jours-ci, nécessaires à ma santé morale. Elles me faisaient le plus grand bien. Je ne dis pas ça pour que vous m'en écriviez d'autres. Je sais que cela ne peut continuer, et, d'ailleurs, si vous ne m'écriviez pas à propos de telle *Bucolique* ou de telle *Histoire naturelle*, je n'en conclurais pas qu'elles sont mauvaises.

Mais c'est un fait que vos deux dernières lettres m'ont causé infiniment de plaisir. Je vous expliquerai pourquoi. Sachez seulement que j'éprouvais un malaise dont j'étais honteux. Je me propose d'ailleurs de prendre une mesure énergique contre le mal, et ce dessein fera l'objet d'une de nos prochaines conversations.

Maintenant que ça va mieux, je voudrais bien vous voir. Guitry m'avait presque écrit qu'il viendrait. N'étiez-vous pas au courant de son projet ? Je le sommait de tenir sa promesse et de vous prendre en passant.

À bientôt de vos nouvelles.

Et moi aussi je vous aime bien. Je serais sans doute incapable de vous le prouver, mais qu'est-ce que ça prouve ?

Chaumot.

14 août 1899.

Mon cher vieux,

Je viens d'embrasser, par télégramme, notre admirable Capus. Je vous expliquerai comment ce baiser m'a fait beaucoup de bien et m'a remis debout.

Bernard, Capus, Guitry, voilà ceux que j'aime. Boulenger aussi, bien qu'il n'ait pas écrit un mot à son vieux maître depuis mon départ de Paris. Veuillez lui dire que je n'admets pas un seul instant qu'il me lâche.

J'étais dans un état d'esprit, ces jours-ci, très *Poil de Carotte*. J'en ai profité pour tâcher d'écrire un acte (rien qu'un,) avec ce petit bonhomme. Je

ne trouve pas ça si bête, et peut-être vais-je l'achever pour la rentrée. Je vous lirai ça ainsi qu'à Guitry, avant de le donner à qui que ce soit.

Guitry m'affirme qu'il viendra me voir en Septembre. Pourquoi ne le suivriez-vous pas, avec le Capus qui ne peut manquer de faire faire à sa boutonnière un petit tour de France ? J'écouterai bien vos doléances, si vous êtes encore désemparés. Ce serait ridicule. Votre fonction est de nous remonter tous, les uns après les autres, avec votre air de ne pas y toucher. D'ailleurs, je crois que nos grandes misères ne sont que des éclipses d'intelligence. Dès qu'on revoit clair, ça va mieux.

À Louis Paillard

Chaumot.

14 août 1899.

Mon cher adversaire,

Je vous remercie de *l'Aurore*. N'avez-vous pas eu l'idée d'y ajouter un petit commentaire ? Vous êtes vainqueur, soyez généreux. Moi, je rentre dans la littérature. Revenez donc, sans peur, à la Gloriette. Je ne serais pas flatté si on disait de moi : « L'homme vaut mieux que l'œuvre » ; mais je vous assure que l'homme est capable d'efforts vers le mieux.

Préparez vos sonnets. Je vous passe votre antidreyfusisme, mais je serai impitoyable si vous n'avez pas de talent.

André Picard m'écrit qu'il viendra la semaine prochaine. Je réunirai à ma table vos deux désespoirs.

Croyez que je vous considère comme mon meilleur ami de la Nièvre.

Chaumot.

5 septembre 1899.

Mon cher et loyal adversaire,

Je vous envoie *le Figaro* d'aujourd'hui. Vous y lirez d'abord une déposition, qui vous plaira, d'un M. de Cernusky qui peut écraser Dreyfus, si elle est vraie. Vous lirez ensuite une lettre de Poincaré le mathématicien. J'ai longtemps entendu dire de cet homme des choses impressionnantes. Il paraît qu'en Europe deux ou trois mathématiciens seulement peuvent causer avec lui : c'est la formule. C'est beau.

Lisez donc sa lettre, que vos journaux peut-être ne donnent pas. La presse n'en souffle mot. Il me semble que le mot « mathématique » vous séduisait un peu trop, l'autre soir. D'ailleurs, quoi de plus prenant que ces discussions ? Ne trouvez-vous pas qu'elles sont salutaires ? Qu'importe qu'on y mette du parti pris, pourvu que tout se termine en politesse ?

Je vous avoue que mon état d'esprit ne change pas, ce qui ne m'empêche pas d'être inquiet pour Dreyfus, très inquiet, ce matin. Après le verdict, nous ferons tous notre examen de conscience. Cela du moins nous aura servi de purification.

Ce qui ferait du bien, ce serait de causer encore avec vous, car j'aime votre indépendance raisonnée. Au fond, je serais bien plus vexé si nous n'étions pas du même avis littéraire. Mais comment douter de la loyauté d'un ami des *Histoires naturelles* ?

Bien vôtre.

À Maurice Pottecher

Chaumot.

11 septembre 1899.

Mon cher ami,

Votre dernière lettre est là, sur ma table, et elle est datée du 7 juin ! Comme c'est stupide ! Mais vous le dites vous-même : on passe son temps loin de ses amis et à côté du bonheur. Je crois que nous avons dû avoir souvent les mêmes pensées. N'êtes-vous pas très triste aujourd'hui ? Je serais bien heureux de connaître vos sentiments, et je serais désolé s'ils n'étaient pas les miens. Il me semble que l'air devient irrespirable comme autour d'un crime. Dites-moi franchement votre état d'esprit.

J'ai lu tout de suite *Chacun cherche son trésor*. C'est plein de poésie, de malice et de bonté. J'aurais voulu voir ça, mais vous savez comme je suis inhabile à demander aux journaux des faveurs, et je ne pouvais pas aller là-bas à mes frais. Imaginez que je ne savais pas si je pourrais rentrer à Paris cet hiver, cela entre nous. Enfin, j'ai trouvé un peu d'argent, et nous revoilà tranquilles... pour quelques mois. J'ai travaillé un peu, jusqu'au procès. Puis, le procès m'a pris tout entier, et, à présent, je n'ai de goût à rien. Il me faudrait un ami *du même avis que moi*. Vous, vous avez votre œuvre, qui est belle et qui s'étend, votre public, vos acteurs, et, en dehors de la famille que vous vous

êtes créée, celle qui vous a créé. Moi, c'est vrai, j'ai mes trois trésors. Ils sont divins. Je cesse donc de me plaindre.

Je chasse un peu, mais j'ai un tel écoëurement après mes meurtres que ce n'est pas un plaisir sans mélange. Et puis, je rage contre un tas de gens, ceux qui, comme vous le dites, « sont des braves à trois poils et ont tous leurs poils dans la main ». Oh ! Ce Lemaître ! Oh ! Ce Barrès ! Mais peut-être qu'ils ne vous déplaisent pas tant.

Votre prince Fridolin et votre Palémon sont délicieux. Ils rappellent *Mangeront-ils ?* de V. H. Vous devriez souvent écrire vos comédies en vers libres. Vous avez la clarté, l'aisance et la finesse. Vous feriez de bons vers de théâtre, ce qui est extrêmement rare.

Nous parlons fréquemment de vous, et nous vous aimons bien ; mais, si nous nous laissons aller, nous finirons par ne plus nous voir du tout.

À Louis Paillard

Chaumot.

15 septembre 1899.

Mes chasseurs me tourmentent pour que je les emmène demain (Samedi) à Blin. Je cède, mais ce n'est pas sans scrupule. Vous me rassureriez en venant nous rejoindre à l'heure du déjeuner chez M. Périer. Cela vous promènerait, nous ferait plaisir à tous, et me prouverait que je ne suis pas indiscret en envahissant votre ferme, après nos discussions farouches.

Croyez-vous amicalement vôtre.

Chaumot.

17 septembre 1899.

Mon cher propriétaire,

Veillez accepter ce lièvre de Blin et le manger sans scrupule. Nous en avons tué deux, et une perdrix. La pluie a interrompu nos crimes. La petite chasse (pas si petite !) est très agréable, et je suis décidé aux pires bassesses pour garder la permission d'y aller. Je me sentais, hier, maître de cette chasse et prêt à faire contre autrui ce que les châtelains de Chitry font contre moi. J'ai envie de soudoyer M. Périer comme garde.

Il était absent, mais M^{me} Périer, quoique surprise, nous a reçus comme vous-même. Les œufs à la crème étaient exquis. Je me propose d'y retourner avant de rentrer à Paris, mais, cette fois, avec vous. Il serait facile de combiner cette partie.

M. André Picard recule, ou annule peut-être son voyage. Tous ces Parisiens se défient. Vous seul appréciez Chaumot comme il convient.

À bientôt, j'espère, et merci pour tous les chasseurs de Chaumot.

À Maurice Pottecher

Chaumot.

20 septembre 1899.

Mon cher ami,

Je veux tout de suite vous remercier de votre belle lettre. Votre portrait de Barrès est admirable de clairvoyance, supérieur à celui d'une lettre à Barrès de votre ami inconnu, que j'ai moins goûté.

Oui, cet homme n'est qu'un vulgaire ambitieux, habile un quart d'heure, mais qu'un peu de temps fatigue et essouffle. C'est peut-être un raté, j'entends : un homme qui n'a rien de ce qu'il faut pour faire ce qu'il veut. Voyez les Rochefort, les Drumont, les Clemenceau, tous les meneurs. On les juge diversement, mais ce sont des figures ; même Déroulède n'est pas sans ligne. À côté, qu'est-ce que Barrès ? Qu'est-ce que Lemaître ?

J'ai écrit un jour à Lemaître : « Je vous aime comme Sainte-Beuve. » Il veut être le leader de *l'Écho de Paris*, et il a moins d'envergure que Beaurepaire. De même Barrès : s'il est battu, ce qui est certain, car il sera toujours battu, il s'en tirera par une pirouette et dira : « Je le savais. » Mais, tout en échouant, ils font le mal, et ce mal ne leur rapporte rien, et ils en crèvent de rage. On devrait ne rien leur dire et ne rien en écrire, car leur mot, à toute riposte, c'est : « Ça prouve que j'existe. »

Tout cela sent mauvais. Combien vous devez faire de belle besogne là-bas ! Je regrette de plus en plus d'être si loin, mais j'ai la plus haute estime pour vous et votre œuvre.

Dès que vous serez rentrés, venez rue du Rocher, nous vous en prions tous, et merci encore de vos nobles pages.

À Alfred Athis

Paris.

9 novembre 1899.

Mon cher ami,

Je reçois un mot d'Antoine pour *Poil de Carotte*. Avez-vous causé avec M^{lle} Mellot ? Votre franchise de l'autre soir me met à mon aise, et je vous dis avec la même franchise : M^{lle} Mellot veut-elle que nous causions de *Poil de Carotte* ? La première question que me posera Antoine ne peut-être que celle-ci : « Qui voyez-vous dans *Poil de Carotte* ? »

Or, je n'en sais rien.

Peut-être m'aidez-vous. Le plus simple serait de venir avec M^{lle} Mellot prendre une tasse de café à une heure, aujourd'hui, ou une tasse de chocolat, ce soir, 9 heures, à son choix. Car je verrai sans doute Antoine demain.

Croyez-moi vôtre.

Je ne vous lirai pas *Poil de Carotte*, mais nous parlerons du plan.

À Louis Paillard

Paris.

28 novembre 1899.

Mon cher ami,

Je pense fréquemment à vous, et la lettre que je voudrais vous écrire est si longue que je ne l'écris pas. Il faut m'excuser, je le mérite, et m'écrire. Dites-moi surtout si vous travaillez et si vous viendrez à Paris. S'il fait bien froid, peut-être irai-je passer deux jours là-bas, et je vous ferai signe.

Poil de Carotte a déjà ses petites aventures, que je vous conterai. D'ailleurs, je crains de m'être trompé, déjà !

Écrivez-moi, je vous en prie, et dites à votre aimable famille que je vous aime beaucoup.

Je pense aussi à M. Périer, de Blin. Quel livre lui envoyer ? Vraiment, je n'ose pas lui en adresser un des miens. Je lui ferai cadeau de quelques romans plus populaires. Me le conseillez-vous ?

J'ai revu votre ami Fernand Clostre, qui m'a présenté André Beaunier. J'ai revu aussi Lemaître. Mais je m'arrête.

Ce livre électronique a été réalisé par Françoise Pique

pour le site pour-jules-renard.fr

d'après *Les Œuvres complètes de Jules Renard*
(François Bernouard, 1925-1927)

L'ouvrage original est consultable sur le site de Gallica :

[Correspondance inédite I](#)